

**– Doctorat de l'Université de Paris I –**

**PANTHÉON - SORBONNE**

**Démographie**

**LA PAGE DE GAUCHE**  
**du cahier de terrain**

*imagination, sensibilité et logique scientifiques*

**THÈSE d'**

**Habilitation à diriger des recherches**

Présentée par

**Bernard LACOMBE**

sous la direction du

**Professeur Bernard Marie GROSSAT**

**Membres du Jury**

Pr. Bernard GROSSAT

Pr. Philippe LABURTHE-TOLRA

Pr. Henry de LUMLEY

Pr. Richard POTTIER

M. Pierre TOURNIER

Année 1996-1997

*Mais on n'a pas mis en évidence que la loi statistique ne peut être employée dans la science et l'art politiques que tant que les grandes masses de la population restent essentiellement passives - par rapport aux questions qui intéressent l'historien et l'homme politique - ou jusqu'au moment où on suppose qu'elles restent passives. D'ailleurs, l'extension de la loi statistique à la science et à l'art politiques peut avoir des conséquences très graves dans la mesure où on la prend comme base pour construire des perspectives et des programmes d'action ; si, dans les sciences naturelles, la loi ne peut guère donner naissance qu'à quelque grosse erreur ou énorme bévue, que de nouvelles recherches pourront facilement corriger et qui, de toute façon, ne rendront ridicule que la personne du savant qui en a fait usage, en revanche, dans la science et l'art politiques, ladite loi peut avoir comme résultat de véritables catastrophes produisant des pertes « sèches » qu'on ne pourra jamais réparer. En fait, l'adoption en politique de la loi statistique jouant avec la rigueur de la fatalité, n'est pas seulement une erreur scientifique, mais elle devient une erreur pratique en action ; elle favorise en outre la paresse mentale et la construction de programmes superficiels.*

*Antonio Gramsci (1959 : 131)*

**Pour Jean-Louis Ravel**, à qui je dois une partie de ce que j'ai compris du libre jeu des sujets dans leur relation - parfois heureuse, parfois conflictuelle - avec des règles sociales qui les contraignent et sans quoi ils ne seraient que des atomes errants dans le vide - pour parler d'une manière imagée - car, sans société, l'homme ne serait rien. Mais sans ces hommes et ces femmes acharnés à exister dans leur être propre, que seraient nos sociétés humaines sinon des arrangements à l'infini de déterminations sèches et brutales ?

À cette vie qui l'habite et dont il dispense si généreusement les fruits aux autres.

En témoignage d'une longue amitié et d'une admiration affectueuse pour l'homme et le scientifique. Le courage et l'intelligence, soudés par l'humour et la sensibilité, ont fait de l'estime qu'il me porte un des biens les plus précieux de la page de gauche de ma vie professionnelle.

## Sommaire

Introduction	
Chapitre 1	un itinéraire scientifique les tribulations d'un projet scientifique ; descriptif des missions remplies ; expérience interculturelle
Chapitre 2	méthodes, thèmes et travaux les méthodes de collecte ; les thèmes scientifiques ; commentaires de quelques publications
Chapitre 3	la page de gauche
Chapitre 4	lignes de force la page de droite ; l'inconscient comme auteur scientifique ; portrait du chercheur
Conclusion	
Bibliographie personnelle	
Bibliographie des titres cités	
Table des matières	
Résumé et abstracts	

### *Observation liminaire*

*Mes notes sur le terrain ? Mais c'est très simple, comme nous tous je tiens un cahier, je n'écris que sur la page de droite, et, sur la page de gauche, je commente ce que m'inspire ce que j'ai écrit à droite. À droite, j'écris à chaud, quand je prends des notes pendant les interviews, ou mes observations, c'est la partie rationnelle, celle qui fait l'objet de mon travail... C'est froid quoique j'écrive à chaud, sur le vif. Et c'est rationnel : Untel me dit ça... Je vois ça... À gauche j'écris à froid, j'analyse les observations, mais aussi mon propre regard s'éclaire. Je m'implique. C'est souvent trouble car je ne suis pas sûr de la vérité que j'ai recueillie. Je doute et j'analyse, mais en analysant je comprends et le chemin et le sens du chemin. Et j'avoue... Toi c'est pareil, vrai ? Je ne veux pas que mes cahiers de terrain me survivent. Je les détruis. Je ne garde que mes fiches de synthèse. Elles sont déjà des pages définitives.*

Interview recueillie en 1988 au Mali

## Introduction

Présenter une thèse d'habilitation à diriger des recherches suppose une carrière derrière soi et des productions scientifiques. Ma démarche va donc être de les rendre claires et de les justifier. Mais je ne voudrais pas verser dans une cascade d'aveux et de confidences dont le caractère personnel n'assurerait aucune authenticité et vérité, comme l'a bien montré Jean Starobinski (1971) à propos des *Confessions* de Jean-Jacques Rousseau. Aussi vais-je tenter le bilan d'une action scientifique sur plus de trente ans afin d'examiner en quoi elle peut aider à entendre le monde de la recherche d'aujourd'hui.

Mon activité professionnelle s'est déroulée au sein d'un institut de recherche public tourné vers l'outre-mer, l'Orstom, et dans différentes institutions nationales de pays étrangers. Je ne parlerai ni de l'un ni des autres, mes positions sont par ailleurs exposées en d'autres ouvrages et il est inutile de s'y appesantir. Rechercher en quoi mon propre parcours peut avoir un sens pour les contraintes des chercheurs et de la recherche d'aujourd'hui paraît plus heuristique. La description des incidents signifiants qui ont émaillé ma carrière pour en tirer le sens général d'une action de recherche à l'étranger pourra parfois présenter de l'intérêt.

Après une description de mon passé professionnel, chapitre 1, je détaillerai au 2 ce qui me paraît novateur dans mes travaux, tant en collecte qu'en analyse avec un bref exposé de quelques unes de mes publications majeures. Un avant-dernier chapitre traitera de la page de gauche du cahier de terrain, c'est-à-dire de la question de l'expression des faits scientifiques et un chapitre final (le 4) exposera le thème des lignes de force des conceptions que j'ai eues du travail de recherche : la définition des sciences sociales, l'inconscient comme acteur scientifique et enfin posera la question : qu'est-ce qu'un scientifique ? Je ne tracerai pas mon portrait, mais tenterai de donner ma position sur cette question tout aussi controversée aujourd'hui

que celle du statut des sciences sociales. Je vois bien le côté circulaire de l'exposé que je n'ai pas su éviter.

\* \* \*

### **Le jeu du 'nous'**

L'usage de la thèse demande celui du 'nous' à la place du 'je'. La langue française dispose aussi du style indirect et du 'on'. Pour ce dernier, sa fréquence est condamnée. Qui ne connaît la formule : « on, pronom imbecile, qualifie celui qui l'emploie » ? Le style indirect est très utilisé dans certains espaces partiellement francophones : le Malgache, par sensibilité née de sa propre langue, qui porte plus attention au monde englobant le sujet qu'à l'action de ce sujet, l'affectionne particulièrement et traduit ainsi les tournures favorites de sa langue. Mais il reste, pour notre pays, d'un emploi plus restreint et non dénué de pédanterie. L'emploi du 'nous' m'avait été reproché lors de la soutenance de ma thèse pour un texte qui paraissait traiter d'un sujet d'une certaine originalité : il parut trop formel à certains membres de mon jury en comparaison du fond, inclinant à l'ironie quand la structure de la phrase le tire vers le pluriel singulier de la majesté. Il donne par ailleurs des lourdeurs au style. Je suis très sensible à ces critiques, mais l'emploi du 'je' - comme le temps présent en littérature - draine aussi des dérives que l'on oublie quand on ne l'emploie pas et qui sautent au regard dès qu'on en use.

Dans une thèse d'habilitation à diriger des recherches, la frontière reste floue entre l'exposé objectif des travaux personnelles et l'exposé objectif d'idées personnelle. J'aurais aimé pouvoir passer du 'je' au 'nous', dans un jeu qui aurait eu pour champ d'exercice le texte de cette thèse : le premier chapitre aurait parlé de l'auteur à la première personne du singulier pour exprimer la singularité d'un itinéraire ; le chapitre deux auraient été à

la première personne du pluriel pour exprimer le caractère pluriel d'une activité professionnelle qui s'est déroulée en de multiples lieux et de multiples secteurs, et, dans "la page de gauche", la personne individuelle aurait repris la parole. Quant au sous-chapitre suivant, j'aurais aimé que ce jeu pervers se poursuive entre l'impersonnel du 'il' - l'inconscient -, le collectif du 'nous' - la pluralité individuelle -, et l'implication du je - la particularité de la personne. Enfin, pour traiter de l'inconscient comme acteur scientifique, je pense que ce serait erroné de le mettre à la première personne du singulier, car quoi de plus mélangé que cet inconscient, qui fait de nous l'héritier d'une culture et d'une famille ? Je n'ai pas voulu, par le style, accroître la difficulté de l'exposé d'une carrière, polyphonique en elle-même, émaillée d'incidents qui en accroissent l'obscurité et que je ne pourrais pas passer sous silence dans le cadre de cette habilitation.

Devant ces contraintes, j'ai donc décidé, en l'absence de solution heureuse à un problème bien défini, de parler à la première personne du pluriel, conformément à l'usage savant. D'une certaine manière, le 'nous' favorise métaphoriquement l'expérience plurielle dont je veux rendre compte.

## Notes de présentation

### Conventions graphiques

L'informatique donne au rédacteur-dactylo des possibilités un peu trop « ouvertes » parfois et nous avons voulu en profiter.

Pour les **guillemets** nous avons décidé :

- ‘...’ quand nous voulions seulement attirer l’attention sur le fonctionnement de concept de certains mots isolés ;
- “...” quand nous voulions souligner un terme ou une expression fonctionnant en concept ;
- « ... » quand nous nous permettions une expression de facture un peu trop extra-universitaire.

Par exemple : ‘terrain’ signifierait le concept de terrain, et “méthodes d’enquête” signifiant alors l’ensemble du corpus de ces méthodes ; « terrain » signifie notre doute sur l’usage du terme que nous utiliserions ainsi dans une phrase.

Les **citations** sont toujours en italiques, même quand elles sont suffisamment connues pour que nous ne mettions pas la référence. Nous soulignons d’un trait les rares mots que nous voulons mettre en valeur pour éviter les risques d’incompréhension quand la phrase pourrait prêter à confusion. En général les citations font l’objet d’un paragraphe particulier formaté différemment des autres du textes (décalé à droite et à gauche et l’intervalle entre les lignes est simple). Quand les citations sont soulignées, sauf mention contraire, c’est dans le texte original qu’elles le sont.

Les **notes** sont en bas de page sans renvoi à la fin du chapitre, sauf le cas d’une annexe. La gestion automatique des notes en bas de page est toujours un problème et nous nous excusons de celles qui déborderaient d’une page ou seraient rejetées à la page suivante. Nous avons autant que faire se peut évité ces petits désagréments au lecteur, mais l’informatique a certaines curiosités que nous n’avons pu éliminer.

### Conventions de citation des ouvrages

Les ouvrages sont cités par nom de l’auteur suivi de l’année et de la page. Par exemple : Passeron, 1996 : 128, ou Passeron (1996 : 128) selon la position dans la phrase ou le paragraphe. Le prénom ou son initiale ne sont parfois pas cités, mais quand ils sont cités, la règle sociologique de la langue française fait positionner le prénom en premier. Par contre, pour les publications mexicaines, nous citons le nom patronymique suivi de celui de la mère, comme il est d’usage de référencier en ce pays où nous avons produit de nombreux documents, mais nous garderons exclusivement notre propre patronyme pour citer nos travaux.



En ce qui concerne notre bibliographie personnelle, même quand il n'y a aucune ambiguïté et que nous ne parlons que de nos travaux, nous citons l'année (avec la lettre de référence dans l'année) suivie de la page, ces mentions sont précédées de nos seules initiales pour alléger le texte sur le plan visuel en évitant notre nom complet, sauf dans le cas où nous ne sommes pas le premier rédacteur. Quand l'ordre des signatures de nos références ne suit pas l'ordre alphabétique et que notre nom se trouve en premier, cela signifie que nous en étions le rédacteur. Enfin, pour nos travaux en collaboration dont nous sommes le premier signataire, nous porterons la mention *et al* de façon à alléger le texte. Mais comme notre bibliographie sépare les ouvrages des articles des textes multigraphiés de littérature 'grise', nous préciserons chaque fois la nature du document cité par les abréviations : *liv.*, *art.*, *gr.*

Donc on trouvera : *BL, 1985-b, gr* pour la référence suivante :

Bernard LACOMBE, 1985-b  
*Enquête démographique par sondage du Mali*  
PADEM/ Nations Unies, Bamako, 1985 : 157

Quand nous traitons de notre thèse, le contexte le précise systématiquement.

## Présentation des travaux

La bibliographie de nos travaux comporte de nombreux « trous » dus aux pertes de documents lors des voyages ou parce que certains documents ne sont sortis, en impression, qu'après notre départ du pays.

Les cas les plus notables sont nos travaux de Tunisie (recensement, ouvrages sur les classifications), le chapitre de taille assez importante, en anglais et en français sur le Sénégal publié par le Population Council (USA) - présenté en version préliminaire dactylographiée en annexe du lot n° 2 -, et la bibliographie sur les travaux francophones sur la fécondité, établie (en anglais) pour la WFS de Londres, égarée totalement quant à elle (une cinquantaine de pages).

Nous présentons en annexe, **cinq** lots :

Le premier, dans une boîte, contient la dizaine d'ouvrages publiés dont nous possédons encore des exemplaires ('encore' au sens où nous en avons matériellement un exemplaire au moins). Quelques ouvrages manquent à l'appel, mais nous ne pouvons les retrouver ; nous avons présenté, quand nous le pouvions, des copies de capture par digitalisation de textes manquants, mais, cela n'a pas toujours été possible. Surtout pour ceux qui ne figurent qu'en langue espagnole.

Dans une seconde chemise, un lutin, nous présentons les articles que nous possédons encore.

Enfin les trois derniers lots présentent successivement :

- les documents produits au Sénégal ;
- ceux produits dans les autres pays ;
- ceux qui n'ont pas de définition géographique précise et sont des notes ou des études thématiques, non situées géographiquement, un peu éparpillées.

Nous ne nous sommes pas attaché aux manques car le travail de complétude finit par ressembler à l'infinie toile de Pénélope.

Dans tous les cas, les listes que nous possédons ne correspondent pas parfaitement aux travaux dont nous avons le souvenir et les travaux dont nous avons trace aux listes. Ceci étant dit, nous avons tenté de mettre un peu d'ordre dans une production profuse et désordonnée au regard des règles normées de l'Université : beaucoup de documents sont parfaitement inclassables parce que, aujourd'hui, nous ne pouvons déterminer si ce fût littérature grise ou pas. Physiquement oui, mais des comités de rédaction supervisaient ces « revues grises » avec une sévérité que pourraient leur envier certains comités actuels de revues officielles. Nous avons tenté d'effectuer honnêtement des choix.

## Chapitre 1

### Un itinéraire scientifique

*L'habilitation à diriger des recherches sanctionne la reconnaissance du haut niveau scientifique du candidat, du caractère original de sa démarche dans un domaine de la science, de son aptitude à maîtriser une stratégie de recherche dans un domaine scientifique ou technologique suffisamment large et de sa capacité à encadrer de jeunes chercheurs.*

Arrêté du 23 novembre 1988  
relatif à l'habilitation à diriger des recherches

Une carrière scientifique est un long processus intellectuel ; pas tant parce que la durée vous inscrit dans une institution ou dans un système d'institutions, mais parce qu'elle est la réalisation d'une idée, ou l'aboutissement d'un chemin que l'on découvre en le parcourant. Dans notre cas, si un questionnement ne nous avait pas habité depuis notre jeunesse, nous ne nous serions pas « fait » chercheur. Indépendamment du fait que le genre de vie du chercheur nous avait paru plein d'intérêt et de liberté individuelle, pas suffisamment pourtant pour que cet argument seul emportât notre adhésion.

Notre idée initiale, que nous avons concrétisée dans une thèse *nouveau régime* soutenue à Paris I (Panthéon - Sorbonne) sur *Pratique du terrain : méthodologie et techniques d'enquête*, explique que nous avons choisi d'intégrer l'O.R.S.T.O.M., acronyme à l'époque d'*Office de la recherche scientifique et technique outre-mer*. Cette question était : qu'est-ce que le terrain dans des disciplines qui ne disposent pas de l'expérimentation ? Inutile de s'étendre sur le processus de construction de cette idée puisque 650 pages de texte lui sont déjà consacrées. Pour traiter un tel sujet, nous avons pris la décision de pratiquer une discipline scientifique afin d'avoir véritablement un exemple de première main. Le cas des sciences de l'homme et de la société était plus pertinent que celui des sciences naturelles, malgré l'intérêt qu'elles présentaient pour nous - surtout la botanique.

Notre idée initiale était de rentrer dans le secteur privé des études, d'y accumuler une forte expérience et de nous donner les moyens de rédiger nos conclusions plus tard, au besoin en entrant dans la recherche scientifique institutionnelle. Une licence libre nous avait permis d'explorer plusieurs voies : études en psychologie et histoire-géographie, en cartographie ; à côté, nous suivions les cycles courts de l'Institut de statistique de l'Université de Paris et de l'Institut d'administration des entreprises (et les stages afférents). Notre licence libre ès-lettres a été composée de certificats 'techniques' impliquant la maîtrise de techniques précises et de méthodologies et problématiques scientifiques construites (histoire économique, démographie, cartographie, géographie générale, psychologie sociale). Devant gagner notre vie pour effectuer nos études, nous devînmes un grand fervent des cours que dispensait l'École Pratique des Hautes Etudes avec divers professeurs (Ernest Labrousse, Pierre Goubert, Maurice Godelier, plus tard Marshall Sahlins...), en des matières assez différentes, toutes constitutives de ce qui allait devenir le point de départ de l'anthropologie économique. Ensuite nous allions nous diriger vers le Centre d'études africaines de l'EPHE, École pratique des hautes études, VI<sup>ème</sup> section (aujourd'hui EHESS) à cause de la problématique « terrain » de l'équipe enseignante que formaient MM Balandier, Sautter, Pélissier, Maquet... ainsi que vers les cours de l'ENS, École normale supérieure de la rue d'Ulm, où enseignaient Bourdieu et Passeron, merveilleux duettistes à l'époque, Althusser.., et ceux du Collège de France (Pierre Gourou en particulier), cela au gré des libertés qu'accordaient les multiples travaux alimentaires effectués... et les activités annexes que l'époque troublée nous imposait : le drame algérien ne pouvait indifférer un jeune homme de l'époque. Signalons aussi qu'un travail de vacataire aux Archives de l'outre-mer de la rue Oudinot, tenues à l'époque par Monsieur Laroche, nous assura un certain confort matériel. Et passer rue Oudinot nous permet de nous souvenir avec amitié de Madame Pouliquen et de Jacques Mangolte et de tant d'autres figures dont l'originalité bureaucratique ne dépareraient pas les nouvelles hilarantes qu'a écrites Lawrence Dur-

rell dans son *Antrobus complete* (Faber, Londres, 1985) sur les milieux diplomatiques (Durrell, 1995-a & b, 1996).

Inutile de citer tous les hasards qui parsemèrent cette voie et nous firent intégrer l'Orstom comme démographe au titre du service national, que nous achevions, les classes militaires faites. Une première recherche de terrain au Sénégal, unissant dans un même projet l'exploitation de registres paroissiaux - ce qui en Afrique musulmane ne manquait pas d'originalité et venait de nos intérêts pour l'histoire et les archives - et une enquête démographique de terrain. Cette recherche nous éloigna pour plusieurs années du projet initial à cause de son intérêt intrinsèque. En effet, en collaboration avec Jacques Vaugelade, mathématicien entré depuis à l'Orstom<sup>1</sup> comme démographe, et encouragé, appuyé par Louis Henry, nous mîmes au point tous deux quelques analyses démographiques que le temps permet de qualifier, sans trop de forfanterie, « d'intelligentes » : premières analyses sur la saisonnalité de la mortalité au sevrage ; premières analyses du triplet fatal aux enfants en bas âge : allaitement (et son corollaire, le sevrage), l'aménorrhée post-partum (incluant la reprise des rapports sexuels après l'accouchement) avec l'absence d'alimentation de sevrage en Afrique de l'Ouest. Cette recherche aboutit à la construction de la première pyramide africaine exacte par les âges, à la production des premières données précises sur la fécondité. Elle fut la première recherche de démographie historique quantitative sur l'Afrique dite noire. Vaugelade et moi devions nous illustrer dans la construction d'un instrument d'analyse mathématique fine de ce phénomène complexe, réutilisé depuis par d'autres auteurs (Benoit et al, 1977). Cette enquête démographique était insérée dans un gros travail d'anthropologie économique, qui reçut les conseils éclairés de Claude Meillassoux. Notre idée était que tout cela n'était que les prolégomènes à une carrière que nous situions délibérément dans le secteur privé. L'épisode

---

<sup>1</sup> L'Orstom sera désormais écrit ainsi, sauf en bibliographie pour la production antérieure à 1981. Jusqu'à 1982, date de sa refondation, l'Orstom s'écrivait : O.R.S.T.O.M. ; maintenant, l'acronyme ayant été gardé comme nom de l'Institut français de recherche scientifique pour le développement en coopération, nous le traiterons graphiquement comme un simple nom propre.

de Mai 1968 intervint dans ces projets en retardant notre rédaction et en freinant les possibilités du secteur privé d'accueillir des gens que la « grande peur de mai » traitait avec mépris de « sociologues ». Nous n'étions pas personnellement visé par cette « grand-peur », mais elle diminua notre appétence à rallier le secteur privé et à rester travailler dans un pays qui jouait ainsi avec le feu. Louis Henry insista aussi très fortement pour que nous achevions la publication de la partie démographique de notre étude sur Fakao et Diahanor... Enfin, anecdotique mais important, si nous avions craint que notre passé de « colonial » nous fasse tort dans nos relations avec les Africains, l'expérience avait prouvé que ceux-ci n'étaient guère rancunier sur un épisode dont nous connaissions de première main les pages sombres.

Car un autre grand événement devait bouleverser nos plans : la démographie devenait un enjeu politique et de gros moyens étaient disponibles, c'est ainsi que, dès 1969, une deuxième phase de notre carrière s'initiait avec la direction et le montage de grands projets multidisciplinaires.

À la suite d'une entrevue due au hasard avec des représentants de l'OMS-Genève (Organisation mondiale de la santé) de passage à Dakar, nous avons l'idée de proposer d'adjoindre à leur problématique sur la santé en ville celle de la santé mentale, en se fondant sur les travaux de Leighton, et l'étude de l'exode rural. Nous organisons avec Jean-Louis Ravel un gros projet d'enquête sur la santé mentale et physique des migrants sœurs de l'arrondissement de Niakhar à Dakar, financé par l'OMS, avec les différents professeurs de médecine de l'Université de Dakar. Toujours avec Jacques Vaugelade, nous inaugurons un mode d'enquête nouveau explorant les migrants tant au départ qu'à l'arrivée, et l'étude du milieu urbain. C'était donc un gros projet OMS, qui coûta plusieurs dizaines de milliers de dollars d'argent frais (150 000 à peu près pour les trois institutions : OMS, Orstom, Université de Dakar, plus les frais de personnels permanents et les infrastructures et véhicules), avec 3 démographes, 5 sociologues, une trentaine de médecins, une grosse équipe d'enquêteurs, ce qui, à vingt-neuf ans, était une

grande chance... Dès cette époque, nous avions le souci de conclure par des rapports achevés nos travaux de terrain et, si possible, des ouvrages, ce qui fut possible grâce à l'appui de l'OMS qui répandit largement nos idées, méthodes et résultats dans les circuits internationaux. Nous devons dire tout ce que nous avons retiré de cette collaboration dans laquelle se trouvait le Pr Henri Collomb, célèbre pour avoir lancé sous sa protection les premières grandes études de psychiatrie en Afrique de l'Ouest et ouvert les portes des asiles.

De ligne de fond en chemins de traverse, de volonté ferme en opportunités du parcours - la démographie recevait un appui financier international important -, nous sommes restés à l'Orstom. Notre conception du travail de coopération scientifique réclamait que nous nous effacions quant aux productions et au partenariat dans la logique de l'institution. Notre projet personnel fut mis en réserve.

Nous nous considérions à la fois comme démographe et socio-anthropologue. En démographie, il nous semblait que, pour avancer, il nous aurait fallu reprendre des études mathématiques plus poussées et notre goût pour le terrain dévorait une grande partie de nos forces et la totalité de notre temps. Mais notre projet ne nous quittait pas pour autant ; nous avons refusé les premières offres d'aller aux États-Unis et Canada pour travailler, et nous avons récusé les autres propositions de postes externes de la fonction publique offerts malgré leur intérêt financier. Tous ces refus signifiaient que nous devions reprendre notre orientation pour entamer ce pourquoi nous étions entré dans la recherche scientifique : une étude sur le "terrain". Alors qu'un second projet de thèse de troisième cycle sur la question du terrain se mettait en place, et alors que nous devions signer un contrat d'ouvrage avec un grand éditeur, les bouleversements ultérieurs de l'Orstom (devenu entre temps Institut français pour la recherche scientifique en coopération pour le développement) nous amenèrent à remplir la charge de chef du département Société, développement, urbanisation.

Un autre volet de notre carrière avait débuté à Tananarive en 1971 : celle d'assistant technique. Elle nous amena en Tunisie, et dans différents pays, Cameroun et Sénégal essentiellement, quand de Londres, nous étions affecté à la World Fertility Survey, Enquête mondiale sur la fécondité, puis Congo et enfin Mexique.

Durant ces vingt ans nous avons dirigé de multiples projets multidisciplinaires et participé à d'autres, dont on peut dire qu'ils avaient trois axes essentiels :

*sur le plan méthodologique* - en termes de collecte - :

→ intégrer sciences sociales et sciences « dures » dans l'effort de collecte ; gérer leurs différences et contradictions ;

→ joindre la collecte quantitative à la collecte anthropologique ;

*sur le plan opérationnel* - en termes de coopération - :

→ répondre à une demande nationale ;

C'est ainsi que, durant vingt ans, nous avons effectué des recherches en coopération et en multidisciplinaire, sans pour autant oublier que l'on ne peut « réussir » si on se contente d'être seulement un directeur de projet ou un prestataire de services. Nous avons donc continué à approfondir nos capacités professionnelles spécifiques : dans ces travaux collectifs nous nous gardions toujours un travail précis à réaliser en plus de la direction/animation des enquêtes lourdes. C'est vers la collecte et l'analyse des enquêtes, tant quantitatives que qualitatives que nous avons fait porter tous nos efforts. Chacune des étapes était conclue par la sortie des rapports et, dans le public, celle d'articles ou d'ouvrages, quand les règles de déontologie le permettaient, car, parfois, pour les instituts d'accueil ou les financiers de projets (UNICEF, Nations Unies...) cela n'était pas possible. Certaines des publications produites n'ont jamais été entre nos mains, étant parti du pays quand elles sortaient de l'impression.

L'intermède de près de trois ans comme chef du département Société développement et urbanisation de l'Orstom fut aussi un « terrain » qui per-



mit de mieux entendre les difficultés de la gestion du monde de la recherche et il nous a confronté avec la question du monde clos des chercheurs. En fait, d'une certaine manière, c'était la première fois que nous nous retrouvions dans un environnement social composé exclusivement de chercheurs. Cet intermède avait grandement compromis nos projets personnels. Ainsi vont les choses. Mais, dans les interstices que laissait cette charge, nous avons rédigé trois ouvrages sur la sorcellerie congolaise que nous avons tenté de traiter d'une manière qui donne à entendre et pas seulement à comprendre, mêlant le fond anthropologique à l'écriture même de ces récits (selon les différentes hypothèses : système, bouc émissaire, Œdipe, jalousie et envie, formation de l'enfant...) Dès que cela fut possible, nous avons laissé à d'autres le soin de goûter aux blandices administratives et au « pouvoir » que les dérives actuelles de la société française limite désormais à promouvoir sa propre carrière, au sens le plus égoïste du terme, et à freiner celle des autres. Au Mexique, nous organisons, à la demande de l'université (Universidad Autonoma de México, Unidad Xochimilco) un projet sur 'ville et environnement'. Financé par la Commission des Communautés européennes, il produisit de nombreux mémoires et thèses de Français ou de Mexicains (sept de nouveau régime), en plus d'un Système d'information géographique et d'un projet d'urbanisation. Deux ans ensuite dans le Nord Mexique (État de Durango) où nous avons encore effectué des recherches de terrain en relation avec des spécialistes de sciences biologiques et des hydrologues sur un projet portant sur 'les écoulements superficiels' et les usages de l'eau, tout en enseignant à l'université UAM-X de Mexico.

À notre retour en France en 1993, nous ne savions plus très bien si notre projet de fond valait encore la peine de nous y atteler. Nous avons donc passé quelques mois à examiner ce qui avait été fait sur cette question ; la décision prise de reprendre le sujet, il nous a fallu trier notre documentation qui comportait des mètres linaires de dossiers, de cartons d'archives, d'ouvrages, de revues. Une longue période de classement et de révision de choses anciennes commençait en même temps que des fonctions de rédac-

teur pour AIRE-Développement où notre fonction consistait à traiter des dossiers administratifs de soutien à des équipes scientifiques de pays en développement. Il nous fallu deux ans pour émerger de cette tâche, constituant une bibliographie que nous avons en partie reproduite dans notre thèse et capturer en traitement de texte un fichier de près de quatre cents pages de références, de notes, de fiches... En 1997, nous avons pu enfin nous consacrer à la rédaction de notre thèse soutenue le 8 novembre 1997.

Depuis 1995 nous avons été nommé à la commission 38 du Comité national du CNRS (*Unité de l'homme et diversité des cultures*), au titre de nos compétences multidisciplinaires. Par ailleurs, nous avons donné comme chaque année des cours : au CELSA à Paris 4, à l'Université de Lille I et diverses conférences : au CHEAM (Centre des hautes études sur l'Afrique et l'Asie modernes), à la Société d'Écologie humaine de Bordeaux.

Entré par hasard pour un simple passage à l'Orstom, nous y sommes donc restés trente quatre ans... Ce n'est pas un hasard qui nous y a fait « durer » comme on dit au Congo : nous y sommes resté car c'était un lieu irremplaçable de coopération scientifique en faveur du « développement », mot fourre-tout certes que l'on ne peut définir à la place des autres qui en sont les sujets, les États et leurs nationaux, mais que l'on peut garder comme idée, puisque le sous-développement existe. Nous avons fondé notre action sur trois notions : le terrain comme paradigme scientifique, la coopération comme reconnaissance de l'autre, et la réflexion institutionnelle comme adaptation constante de l'action sur le monde. Nous nous sommes expliqué sur cette trilogie en introduction à notre thèse et nous n'y reviendrons donc pas, sauf en filigrane, dans cette habilitation.

Au cours de ces années, nous nous sommes conformé à une certaine éthique : réaliser correctement les tâches demandées par l'institution tout en réservant une partie de notre temps de travail à des réalisations plus personnelles, mais toujours conformes aux raisons d'être de cette institution. Un travail scientifique personnel ne doit pas porter ombrage aux collaborations qui sont demandées par les autorités qui vous financent.

La recherche est la mise en œuvre d'une idée : celle que nous avons poursuivie a demandé plus de peine que nous ne l'avions envisagé, mais ce travail particulier enfin abouti ne nous fait pas oublier que nous avons mis au point des méthodes de collecte, que nous avons mis en évidence des faits ignorés avant nous, ou perçus d'une manière erronée ; nous avons su précéder les temps du multidisciplinaire : certains sujets en réclament pour vivre comme le poisson a besoin d'eau pour respirer (mais le travail en groupe n'est pas pour autant l'addition d'incompétences personnelles). Nous avons su comprendre l'évolution constante de l'Afrique et nous adapter aux comportements renouvelés qu'elle réclamait. Avec d'autres, nous avons posé des questions nouvelles et proposé des problématiques neuves, transcendant une demande informulée mais pressante, explicitant des besoins dont la formulation imparfaite ne nous a pas masqué la rationalité technique... Nous pouvons nous enorgueillir d'avoir modestement mais fermement apporté, par une collecte toujours renouvelée, des données, encore des données. Car c'est de l'observation et de sa confrontation au réel que le travailleur scientifique tire l'autorisation de sa critique et la légitimité de sa liberté. Les livres et articles que nous avons à notre actif, que ce soit de démographie ou de sociologie, sur la méthode ou sur la sorcellerie sont lus. En témoignent les bases de données où ils sont référencés.

Peut-être par trop de fantaisie, peut-être par trop d'humour, peut-être par trop d'imagination scientifique, certes nous avons tardé à conclure le projet qui nous tenait à cœur, mais nous pensons avoir été de ceux qui ont su illustrer le meilleur d'une corporation de scientifiques internationaux en voie d'extinction, si elle n'est déjà totalement obsolète, qui avaient du travail scientifique pour le développement une haute idée. Nous avons voulu, quant à nous, réussir à effectuer des tâches collectives, qui nous paraissaient être l'honneur de la Fonction publique que nous servions, tout en produisant une œuvre personnelle, car la recherche ne saurait exister sans un effort individuel. Toute cette expérience en travaux - de collecte, d'analyse, de rédactions -, en directions - de recherche et en enseignement - et en adminis-

tration, en témoigne. Nous tenions à ce que chaque étape portât ses fruits en termes de coopération et en termes de production. Ce fut une vie agitée, riche en amitiés et en querelles, fertile en découvertes, parsemée d'incidents. Son récit peut paraître riche, mais nous devons dire qu'elle a parfois été difficile à vivre et à assumer. Il nous semble que son évocation n'est pas déplacée ici, en introduction à cette thèse d'habilitation à diriger des recherches.

Il est des métiers que l'on ne fait qu'avec passion, ou alors qu'on ne fait pas. Comment être médecin sans intérêt pour les hommes, militaire sans amour national, enseignant sans désir de transmettre ?... Cela pour la face positive, car on pourrait dire aussi les motivations négatives. Nous restons donc étonné d'avoir vu entrer dans la carrière de chercheur des hommes et des femmes qui y sont venus par mégarde et n'y ont rien trouvé d'enthousiasmant. Certes, ils ont su gérer leur carrière mieux que nous ne l'avons fait, mais, en d'autres activités, ils auraient eu mieux leur place. La recherche vit de passion, elle est également une auberge espagnole : on n'y trouve jamais que ce que l'on y apporte. Certes, aujourd'hui, elle est devenue une profession que l'on remplit au gré des embauches. Nous ne parlons pas de vocation, car ce vocable est très ambigu : il signifierait que l'on sache avant ce qui va se passer après, ce qui est valable pour certains. Une fois que l'on est entré dans ce travail, il nous est difficile d'entendre qu'on le réduise au simple exercice de la gestion d'une carrière. Nous ne méprisons pas du tout l'ambition, du moment que l'ambitieux a les moyens de son ambition, elle nous paraît tout à fait légitime. Par contre, nous récusons l'analyse qui voudrait que la recherche soit une activité simple et évidente, normalisable comme on fait des chaises industrielle. Elle a à voir avec l'individu et l'esthétique : c'est en effet une coalescence de faits collectifs qui amène ce qu'on peut appeler les « découvertes » dans la tête d'un individu ou d'un petit groupe mais c'est aussi une pratique de type « artistique » par le poids de la personne dans son travail.

Nous ne pensons pas que les chercheurs soient tous employés dans la recherche. La recherche c'est aussi une attitude devant la vie, une *weltanschauungen*, conception du monde qui habite certains ; ce n'est pas un *habitus*, même si certains *habitus* sont plus fertiles en chercheurs, comme la situation d'être juif dans nos sociétés. Nous avons rencontré dans nos enquêtes de terrain de nombreux intellectuels dans des sociétés sans écriture, et aussi des chercheurs. Nous avons connu des artisans, dont l'attitude devant leur travail était de celle que beaucoup de titulaires de postes budgétaires classés « recherche » pourraient envier.

Cette interrogation constante sur soi, sur son travail, sur les faits, sur leurs conditions d'apparition et la structure latente qui les organise (et la validité de la structure que l'on croit déceler), c'est tout cela qui fait un chercheur. Et qui n'est pas forcément une qualité permanente. De nombreux jeunes ont pu réaliser un premier travail, mais, l'expérience l'a ensuite prouvé, ils ont été incapables d'en réaliser un second. Le système des postes budgétaire est très pernicieux : il n'y a aucune honte à ne pas être, dans l'âme et pour la vie, un chercheur... mais telle est la mode qui fait qu'aujourd'hui la recherche a du prestige, et, pour ce prestige, que ne font pas certains ! On parle de chercheur monomaniac (formule que l'on doit à Einstein), d'autres souffrent de donjuanisme intellectuel (Jean Séverac, qui fut un des grands dirigeants de l'ORSTOM, déclarait : « Pas de colonne vertébrale, c'est des danseuses de la science »). De nombreux chercheurs en sciences sociales sont affectés par ce syndrome, peut-être parce que la spécialisation, malgré le désir qu'on en ait, n'est pas arrivée à un point tel qu'il interdise les passerelles en sciences sociales, alors que, demandant autant d'étude solitaire que les autres, elles mériteraient d'être mieux prises en considération par leurs professionnels mêmes.

Nous devons adresser une critique à notre parcours : nous avons effectué de nombreux enseignements, mais, selon nous, pas suffisamment, c'est-à-dire pas autant que nous l'aurions pu et bien moins que ce que nous aurions désiré. Il est vrai que nous avons cru, à nos débuts, que le concept

bien français de “chercheur pur” était valide. Aujourd’hui, avec la distance, il nous semble que ce concept est une absurdité. Certes, certains paraissent peu aptes à l’enseignement, quelle qu’en soit la raison, alors, il est « normal » de les en dispenser ; mais la règle devrait être que la recherche soit liée impérativement et étroitement à l’enseignement. Là se trouve peut-être une de nos motivations principales à cette habilitation : obtenir les moyens institutionnels de transmettre nos connaissances.

Dans notre cas, nos voyages fréquents, notre acidité verbale et notre sens de la critique pouvaient indisposer d’éventuels demandeurs ; mais nous n’avons jamais réclamé de rémunérations supplémentaires pour ces cours que nous avons pu donner, et très rarement avons-nous « été payé ». De toute façon, la règle devrait être d’enseigner et que cela fasse partie de la charge de chercheur. Moins d’heures peut-être que les enseignants professionnels, mais, de toute façon, sans charge financière supplémentaire pour le système étatique pris dans son ensemble. Après tout, nous disposons, en tant que chercheur, d’un poste budgétaire accordé par la Puissance publique : il serait normal que celle-ci puise, dans le stock de ses chercheurs professionnels, un potentiel en friche d’heures d’enseignement. Par ailleurs, il nous semble que cela permettrait de « soulager » les enseignements des professionnels de l’éducation nationale qui, nous a-t-il semblé, pourraient bénéficier de périodes sabbatiques. Pour être encore plus clair, les chercheurs trouvent normal d’exposer leurs recherches dans des conférences et des réunions sans rémunération supplémentaires... pourquoi pas des cours ?

#### **Note annexe sur la disparition d’une thèse**

Un incident eut une grande importance dans notre carrière : il s’agit de la disparition de notre thèse de Troisième cycle sur les communautés rurales de la Pointe de Sangomar au Sénégal. La partie démographique de cette recherche parut aux éditions de l’ORSTOM et l’étude d’anthropologie économique sur la zone de Palmarin (Petite Côte sénégalaise) qui devait

servir de thèse disparut, avec 60 % de nos notes de terrain, dans la tourmente malgache de... mai 1972.

Nous étions revenu au Sénégal pour deux ans avec l'idée d'obtenir la publication de notre étude démographique à laquelle tenait tant Louis Henry, *Fakao*, ce qui fut fait (1970) et achever la rédaction de notre thèse. Elle faisait 580 pages en tout (300 donc si on enlève la pure démographie) et comportait une dizaine de cartes. Notre directeur de thèse, le Professeur Gilles Sautter, nous demandait une épaisse introduction géographique qui, selon lui, manquait. C'est peu dire que nous n'en convenions pas. Mais l'étude *santé mentale et migration* nous fit délaïsser cette rédaction qui nous rebutait moralement plus qu'intellectuellement. Nous ne voyions pas en quoi elle présentait un intérêt vu notre sujet. Disons qu'il nous semblait que le coté spatial était largement pris en compte avec le déploiement de la parenté dans l'espace du territoire rural, des migrations des hommes et des jeunes femmes durant la saison sèche (nous avions des cartes de flux de travailleurs, de biens et d'argent) et l'analyse de l'espace villageois... Par ailleurs, notre attention avait été attirée par le fait que la société traditionnelle était organisée en un monde des femmes et un monde des hommes, avec chacun son rôle, son économie et ses prérogatives ; il nous semblait que cette vision du monde féminin, à l'époque pas du tout étudiée, même par des chercheuses, était plus intéressante que le socle quaternaire, la rétention en eau des dunes de sable et des considérations livresques sur l'harmattan et les pluies tropicales... Nous sommes partis du Sénégal pour rejoindre Tananarive, toujours avec notre thèse et les documents dans nos bagages. C'est là-bas que nous avons fini par rédiger cette introduction, qui dépassait un peu les prévisions puisqu'elle portait sur l'écologie géographique de la zone. Les photocopieuses n'existant pas à cette époque, nous en avons fait une synthèse que nous avons envoyé à notre directeur qui nous donna son feu vert. C'est alors qu'éclata la révolution de 1972 à Madagascar après le coup de semonce de 1971. Lors des événements, il fallut de toute urgence vider nos bureaux, chacun mettant de côté ses travaux les plus précieux. C'est ainsi qu'avec un

ami, Alain Fournier, nous avons sauvé les dossiers d'un pillage annoncé par quelques excités mais qui n'eut pas lieu. Nous avons notre thèse dans un dossier à sangle, de couleur jaune, que nous avons mis de côté pour le transporter avec nous par avion... mais il y avait deux dossiers jaunes et le « bon » dossier avait été rangé précédemment par Fournier dans un lot de documents avec les cahiers et les notes de terrain de Madagascar et nos fichiers de notes recopiées des archives du Sénégal, ainsi que nos rééditions sur les groupes de migrants que nous voulions publier en livre (BL, 1972-d & e). Lorsque nous nous sommes rendu compte de notre erreur, nous étions en France. En Tunisie, où nos bagages bateau nous ont rejoint après un long périple juridique, nous avons espéré récupérer le texte. Mais ils avaient été pillés et nos documents saisis. Ce que nous avons vécu comme un drame à l'époque fut la perte de tous nos carnets de terrain détruits d'autorité<sup>2</sup>. Nous avons été très déprimé, au sens fort du terme, par cette perte, qui a eu pour conséquence de nous faire nous désintéresser des questions de production de type universitaire pendant plus de dix ans. Il est vrai que l'Orstom première manière, « l'O.R.S.T.O.M. », n'encourageait pas l'acquisition de titres universitaires et publiait au compte-gouttes les recherches de ses professionnels, qui étaient réservées, à l'ancienne mode, aux cercles « bien informés ».

Signalons que nos collègues malgaches de l'INSRE, Institut national de la statistique et de la recherche économique, Bruno Disaine et Rabetsitonta Tovohanary avaient tout tenté pour récupérer ces documents à Majunga, mais qu'abandonnée sur un quai, LA « thèse » n'était plus qu'une sculpture déconstructiviste de papier mâché de la période post-moderne.

---

<sup>2</sup> Le récit de cet épisode ne nous fait en rien « accuser » les douaniers malgaches car lors de notre séjour en Angleterre, nous avons effectué l'envoi en recommandé d'un lot de livres et de nos carnets de terrain depuis l'épisode décrit de la thèse... le gag fut que les enveloppes nous arrivèrent vides. Français et Britanniques s'entre accusaient avec une férocité joyeuse. Un troisième incident peut être aussi conté : nous avons rédigé à partir de notre document multigraphié et de nos notes un ouvrage de synthèse sur la migration des Sérères. Nous avons envoyé à Vaugelade, en poste à Ouagadougou, le texte manuscrit en recommandé. Il reçut l'enveloppe vide. Informé six semaines plus tard, nous avons obtenu que l'INS, Institut national de la statistique de Tunisie nous oublie un peu et avons repris la rédaction de mémoire... Le livre finalement a paru (BL, 1977). On comprend que nous soyons fasciné par le récit des quatre versions perdues par Malcom Lowry d'*Au dessous du volcan*.



*Sic transit Gloria mundi !*

Mais un violoniste célèbre perdit son *stradivarius* qu'il retrouva plusieurs années après... et l'histoire de notre thèse a une suite :

Louis Henry, avant son décès, nous avait retourné des documents qu'il avait de notre premier travail. Nous n'avions que jeté un œil distrait sur le lot qui paraissait purement démographique. Fin 1995, nous avons détaillé le contenu du dossier et découvert que la première version de notre étude socio-démographique sur les communautés rurales de la Pointe de Sangomar y figuraient : sur papier pelure, comme on tapait à l'époque les doubles<sup>3</sup>. Le bonheur ressenti fut si grand que par précaution nous avons rangé le dossier, physiquement très mince vu le papier utilisé, à part... et, gag suprême, nous l'avons égaré dans les trois mètres linéaires de notre documentation de manuscrits, de notes sur papiers volants, de feuilles griffonnées ! Il nous restera à retrouver ces pages qui ne sont donc plus totalement perdues même si c'est notre première « mouture », pour examiner ce que nous pourrions en sortir. Par contre, le dossier comprenant l'étude géographique rédigé à Tananarive, lui, n'a pas été perdu : retrouvé dans la documentation de Louis Henry, nous l'avons plus facilement retrouvé car il comportait quelques photocopies - l'usage s'en était répandu depuis notre séjour au Sénégal. Il nous semble que l'histoire de ce manuscrit, par son aspect comique et sa cascade d'inventions du hasard et de disparitions par la nécessité, de contraintes objectives et de subtilités nées de la complicité de la victime, méritait d'être contée.

---

<sup>3</sup> Ce travail avait été effectué à la demande Monsieur Robert Blanc, de l'INSEE, par Madame Monique Bonjour.

## 1.1. Les tribulations d'un projet scientifique

### Collaborations

Durant notre carrière nous avons collaboré avec 24 organismes nationaux et internationaux durant plus d'un an, et 14 pour des périodes de plus de six mois ; pour des périodes de moins de six mois, ou occasionnellement, mais ayant été structurellement organisées, un décompte nous amène à plus d'une vingtaine. Parmi les 36 de plus de six mois, 9 sont des institutions internationales et 5 seulement sont françaises (l'Orstom est exclu du compte naturellement), les autres étant des organismes étrangers nationaux.

Nous avons eu à travailler (ce travail impliquant la production d'un produit) avec 53 collègues durant plus de 1 an d'affilée et 17 pour des durées de plus de 6 mois. Plus de 50 sont des nationaux des pays-hôtes. La durée totale de ces collaborations étroites avec ces 71 collègues (de même niveau ou de niveau supérieur, tous nominalement répertoriés) est de 127 ans, soit une durée moyenne de collaboration de 1,8 années, le mode étant de deux et trois ans, soit la durée moyenne de nos séjours.

Un autre mode de calcul dirait que nous avons eu continuellement en moyenne près de deux collègues de notre niveau par année de travail (en excluant les collaborations de moins de 12 mois).

De ce compte sont exclues les personnes avec qui la collaboration a duré moins de six mois, les groupes de travail informels ou extra-professionnels, même en démographie, ou les étudiants et collaborations extérieures, et ceci quelle que soit la durée de ces collaborations, souvent pluriannuelles pour les suivi de travaux personnels ou les groupes d'intérêt intellectuel. Les personnes que nous avons dirigées sont naturellement d'un nombre beaucoup plus grand : près d'une dizaine en moyenne par année de travail.

Nous avons été membre de plusieurs sociétés savantes, mais nous nous sommes petit à petit retiré des cercles officiels même quand nous étions des fondateurs ou initiateurs, pas uniquement à cause de nos continues absences d'Europe et du mauvais entretien des fichiers des adhérents des associations. Les jeux institutionnels, que nous savons nécessaires, ne sont pas de ceux qui nous intéressent beaucoup.

### **Itinéraire intellectuel**

Notre itinéraire intellectuel a été structuré par une idée très simple :

*qu'est-ce que le travail de terrain ? Que peut être le statut de disciplines scientifiques qui s'appuient sur des faits non-reproductibles, qui ne disposent pas de l'expérimentation ?*

(ce statut est partagé par beaucoup de disciplines qui n'appartiennent pas aux sciences sociales, - géologie, paléontologie... - et certaines sciences sociales, - psychologie, l'éthologie - fondent une grande partie de leurs faits d'analyse sur des expérimentations).

Il est inutile de trop y insister, mais nous avons pu constater, à la rédaction de notre thèse, *Pratique du terrain*, combien elle a imprégné notre pensée scientifique et réduit l'aléatoire extérieur à une stratégie semblable à celle de l'eau qui court, profitant de la moindre déclivité pour descendre vers la mer.

Mais a également imprégné notre travail une certaine conception de la Fonction publique et de la recherche (impliquant des devoirs et des obligations, ainsi qu'une responsabilité individuelle et pas seulement des droits), conception sur laquelle il est inutile de revenir car elle sort un peu du cadre de cette épure. Disons seulement que nous répétons ici que fonctionnaire de l'administration française, notre fidélité va en priorité à cette administration nationale et moins à l'institution particulière dont nous dépendons ; cela explique que n'ayons jamais hésité à critiquer celle-ci quand elle se trouve

en contradiction avec l'esprit de celle-là : notre loyauté s'exerce au premier chef envers la République et la nation et le pays qu'elle représente.

Pour répondre donc à ces questions sur le terrain et l'expérience - nées d'une vie professionnelle et sociale qui débuta à l'âge de 19 ans -, nous avons accumulé des études qui ont paru à certains incohérentes, à d'autres étonnantes (en psychologie, en documentation, en histoire, en statistiques, en cartographie, en sciences naturelles, en anthropologie, toutes participant assez étroitement à l'élaboration de ce qui devait devenir l'anthropologie économique). Nous voulions devenir un professionnel dans une des sciences qui nous faisaient problème. Un hasard, qui a marqué notre vie professionnelle, nous fit entrer en démographie à l'Orstom ; nous l'avons parfois regretté, mais comment savoir ce qui ne s'est pas produit ? En quelques décennies, notre pays et nos mentalités ont fortement changé. Nous sommes passé d'une société rigide à consensus fort où l'individualisation se gagnait par une succession d'affirmations dans une structure contraignante sous l'autorité d'anciens, à une société molle à consensus flou, où l'expression de soi devient un devoir d'avoir été un droit restreint jadis. Une société de devoirs a cédé la place à une société de droits. Ailleurs aussi nous aurions trouvé des conditions qui nous auraient permis de creuser nos intuitions. Mais d'avoir choisi le secteur de la recherche nous donne l'obligation morale d'exprimer les leçons que nous en avons tirées.

Par ailleurs la démographie, en pleine explosion épistémologique quand nous nous y sommes adonné, devait nous fournir le moyen de sortir des secteurs uniquement liés à la recherche en permettant un grand nombre d'occasions de travail dans d'autres sphères de la société : santé, agriculture, économie, questions sociales... en procédant à plusieurs enquêtes multidisciplinaires de terrain, s'appuyant sur des méthodologies tant quantitatives que qualitatives. Signe des temps, beaucoup de nos productions, quel qu'ait été leur achèvement en terme de rédaction, sont restées de l'ordre de la littérature grise. Ce qui ne signifie pas qu'elles étaient restées secrètes et ignorées : il était finalement plus aisé de contacter le public intéressé qu'aujourd-

d'hui où sévit l'inflation documentaire. Nous étions ainsi en contact avec Brass, Caldwell, Davidson, Sutter, Henry, Godelier, Jacquard, Bloch, Sahlins, Althusser, pour citer quelques noms dans le désordre. Notre bibliographie, malgré notre relative indifférence à la publication fait état de près de quatre-vingt titres publiés, plus quelques traductions d'ouvrages. De nombreux titres ont été publiés à l'étranger.

### **Une carrière, image déformée d'une stratégie intellectuelle**

Pour tous nos travaux, nous avons nous avons tenté de garder les deux faces jugées importantes pour l'accumulation de l'expérience qu'il nous parut nécessaire d'acquérir : un travail individuel de pointe, un travail collectif, en général et de fait, pluridisciplinaire.

Trois époques peuvent être déterminées dans notre parcours :

#### *Première époque*

Dans les premiers temps nous avons effectué une recherche personnelle (1965-68) de démographie fondant la méthode de confrontation, que devaient ensuite utiliser d'autres chercheurs. Parallèlement nous collaborions à diverses recherches collectives démographiques et sociales au Sénégal et avec le Dr Cantrelle. Nous avons une réputation internationale sur le plan professionnel par ce premier travail : méthodes statistiques de critique des sources, apport de faits nouveaux dans le champ scientifique de l'époque ; analyse de la fécondité et de ses relations avec le sevrage et la mortalité des enfants de moins de deux ans ; variabilité des faits démographiques selon les méthodes de collecte ; effets des phénomènes aléatoires - premières intuitions de ce que la théorie du chaos allait mettre en forme -, sans le savoir et sans bien en comprendre l'importance nous avons produit la première pyramide des âges africaine correcte et les premières collectes et analyses longitudinales en Afrique - quand ce n'était pas fréquent en Europe... Nous avons également songé à un nouveau type d'enquête, que l'on allait baptiser plus tard "enquête renouvelée". Montée pour une recherche sur le Fleuve Sénégal, elle ne put alors aboutir à la suite d'une brutale mala-

die d'un collègue ; l'idée devait faire son chemin et être appliquée au Burkina, alors Haute-Volta, par Vaugelade et Quesnel (1974).

En 1969-70 débutait une seconde tranche de notre carrière comme chef de projet. Nous co-dirigions, après l'avoir co-imaginée, l'enquête avec l'OMS sur la santé physique et mentale et l'adaptation des migrants à Dakar, inaugurant ainsi le type d'enquête dit lieu de départ/lieu d'arrivée, dont un condensé du rapport final a été traduit en plusieurs langues, et nous avons rédigé un ouvrage que l'Orstom publia (BL, 1977).

### *Deuxième époque*

À Madagascar nous pensions renouer avec la démographie mais les événements de 1971 et 1972 perturbèrent sérieusement tous les plans. Sur les données collectées au Sénégal nous avons achevé un certain nombre d'analyses dont quelques-unes aboutirent à des articles. En particulier, ce fut à cette époque que nous avons exploré l'analyse de la famille et des groupes en démographie statistique. Nous participions par ailleurs à la mise au point du recensement prévu et aux différents travaux préliminaires de terrain, engagements des collaborations diverses en agriculture (temps de travaux, irrigation), en santé. C'est à Tananarive que débuta une longue et fructueuse collaboration avec les services statistiques des pays-hôtes. En travaux personnels, nous achevions notre thèse de troisième cycle qui portait sur les changements sociologiques de la zone de Sangomar au Sénégal, mais, les temps étaient troublés, le manuscrit presque achevé fut saisi par les douanes malgaches lors des départs précipités de cette époque. De même que notre étude complète sur les groupes de migrants dont quelques extraits avaient été publiés (BL, 1972-d & e).

En Tunisie nous prenions le train en marche d'une enquête en cours d'analyse. Avec M. Bel Hadj, nous avons effectué les travaux d'analyse (3 tomes pour l'enquête à passages répétés), puis participions à la mise au point du recensement de 1975 et en assumions une part de responsabilité lors de la maladie inopinée du responsable du service. Il fallut quelque doigté pour effectuer un travail avec un pouvoir exorbitant que normalement un étranger

n'a pas à exercer. L'urgence ne laissait guère de choix à notre partenaire. Notre refus à monopoliser ces fonctions permirent qu'aucun retard dans la sortie des premiers résultats du recensement ne soit enregistré. Nous avons mené aussi les négociations interministérielles pour l'élaboration des nomenclatures professionnelles et d'activités - la qualité d'étranger est parfois un atout et une garantie d'équilibre - dont, avec Mohsen Chaari, nous rédigeons les textes, qui parurent ensuite. Tous les travaux de l'INS, Institut national de la statistique, de Tunis, ne portaient aucune signature. Règles de l'époque également et conception que nous avons conservée : on ne vole pas, en le signant seul, le travail d'une collectivité, sous prétexte qu'on est à certains lieux stratégico-administratifs de la production. C'est d'ailleurs la raison pour laquelle nous avons toujours défendu l'idée que se développe, en matière de recherche, la notion de générique tel que nous la voyons à l'œuvre dans l'industrie cinématographique. En Tunisie, dans le calme de travaux uniquement démographiques, nous avons pu approfondir notre conception de la collecte des données. C'est aussi en travaillant avec des socio-démographes du CERES que notre idée se construisit qui exige d'inclure, dans les travaux statistiques, les concepts des autres disciplines, en particulier, de sociologie et d'anthropologie (nous limitions auparavant cette exigence à nos seuls travaux). À titre de correspondant, nous étions partie prenante dans les travaux du groupe AMIRA (sigle qui, au départ, signifiait : amélioration des investigations en milieu rural africain).

En Angleterre, pour le compte de l'Enquête mondiale sur la fécondité, nous inaugurons un mini-tournant de notre plan de carrière : expert international et promoteur d'enquêtes, démographiques et socio-économiques, œuvrant dans plusieurs pays avec leurs services de statistiques. Parallèlement, par de fréquents voyages, nous pouvions activement aider nos jeunes collègues de l'Orstom. À notre retour en France, après une maladie qui nous invalida pour de longs mois, nous nous engageons, d'une manière construite, sur la rédaction de la question épistémologique du terrain. Mais il nous apparut que la perte des carnets de terrain était encore plus dommagea-

ble que ce que nous ne l'avions pensé : les observations de première main nous faisaient défaut. Nous sommes donc reparti pour une mission d'un an au Congo monter pour le compte de la DGRS, Direction générale à la recherche scientifique, une enquête sur la famille congolaise dans la perspective d'une réforme du droit de la famille. C'est au Congo que nous avons remarqué l'importance de la sorcellerie comme système et nous avons engagé ce que nous pensions être une petite étude sur la question... qui nous entraîna bien loin.

### *Troisième époque*

À notre retour du Congo, pour des raisons totalement externes, une étape de travail avec les Nations Unies s'ouvrit : montages d'enquêtes de démographie et de sociologie pour leurs différentes officines ; on fit également appel à nous pour un projet sur le Delta central du Niger au Mali (région de Mopti-Ségou), lancé par l'Orstom et dirigé par Jacques Quensière.

Alors que nous étions au Mali, il nous fut proposé de collaborer à la Direction générale de l'Orstom en tant que chef de département. Directeur délégué, chef du département Société, développement, urbanisation. Nous avons favorisé l'informatisation des chercheurs, tentant de mettre en place des structures scientifiques adaptées et luttant pied à pied pour que l'on en arrive à un institut construit administrativement et financièrement, dans la clarté d'une gestion globale, scientifique et institutionnelle, et pour que l'évaluation, tant des structures que des hommes et de la production, soit envisagée en tenant compte de la complexité de l'institution et de ses missions. Nous avons pu voir combien les sciences sociales restent, pour les tenants des sciences dures, des sciences décoratives. Elles demandent aux sciences sociales d'être des sciences comme elles se jugent elles-mêmes d'être - parfois à tort (ce que nous pensons avoir bien expliqué dans la première partie de notre thèse) - et comme elles jugent que la science doit être., point sur lequel nous reviendrons au point 4.1., pages 151 *et sq.* Nous défendions, face aux structures de l'institution, l'existence de recherches auto-



nomes en sciences sociales, faisant remarquer que si le développement n'était qu'un problème technique, il y a longtemps que la question serait résolue et que le sous-développement ne serait qu'un mauvais souvenir historique.

Après trois ans, ayant compris comment se posait le problème et devant l'incapacité de notre élite politique à prendre des décisions (elle préfère voir l'arbre pourrir que de prendre la peine de l'élaguer pour le rendre plus fort et plus productif), nous avons demandé à repartir, ce fut au Mexique. De cette expérience et des réflexions qu'elle a entraînées, sortira par la suite un ouvrage un peu incisif : *Partenariat scientifique, un défi pour la France*, ainsi qu'un ouvrage d'ironie, où nous avons un peu malmené la quiète bonne conscience coloniale de notre institution : *Le voyage en Orstomie de Jean Naymard*.

Au Mexique se poursuivit notre orientation de construire des projets dans lesquels les sciences sociales soient moteur, car nous pensons que les sciences sociales peuvent avoir vocation à l'hégémonie en certaines problématiques scientifiques. Le Projet Chalco, en dépit de certaines curiosités de comportements institutionnels, s'acheva honorablement par la production de rapports, cartes (une cinquantaine), d'un projet urbanistique, d'un système d'information géographique et d'ouvrages de synthèse publiés dans les deux langues du projet. Plusieurs thèses nouveau régime, de Français ou de Mexicains, furent produites ainsi que nous l'avons signalé (Juaréz, Comboni, Lhommée, Eberhard, Mathieu, etc.)

Le projet sur les écoulements superficiels dans la Région hydrologique 36 du Mexique (90 000 Km<sup>2</sup>) fut le dernier projet de terrain pour monter la participation des sciences sociales. Dans le même temps, notre collaboration avec nos collègues professeurs de l'Université autonome métropolitaine (unité Xochimilco) continuait : leur demande était de recevoir une formation professionnelle à la recherche. Après une année passée à commenter les grandes questions de la recherche et l'analyse critique de leurs propres pro-

jets, nous leur proposons une formation à la recherche par la recherche qui a abouti à une enquête et un ouvrage la présentant en espagnol.

Une mission au Niger pour aider à la mise au point d'un projet sur l'approvisionnement en eau de la ville et de la contamination des nappes phréatiques par les eaux usées - projet qui avorta - et qui permit la rédaction d'un chapitre pour un ouvrage collectif, dont le destin ne paraît pas reluisant au silence qui l'entoure aujourd'hui. Lors d'une mission au Nord Chili, en 1995, nous avons effectué la synthèse du projet 'Atacama'. Celle-ci, rédigée durant l'été 1996, a été oubliée par ses commanditaires... Là aussi *sic transit...*

Membre de la Commission 38 (anthropologie) du Comité national du CNRS, nous participons en qualité de membre du bureau aux nombreuses tâches que nous réclame cette instance et aux travaux de réflexion sur la recherche et son avenir, institutionnel et d'orientation.

Nous sommes le premier à nous étonner de ce qu'il ait fallu tant de temps pour nous décider à rédiger notre thèse sur la pratique du terrain. Comment une question qui vous tient tant à cœur peut-elle être ainsi retardée par des détails ? La raison nous semble tenir en quatre points :

Nous aimons et avons aimé cette vie de voyages et de terrains, ces contacts avec les gens, cette recherche d'idées nouvelles que l'action scientifique fournit à foison. Surtout que nous n'étions pas trop déconnecté de la réalité scientifique internationale. Cela paraît être la première raison.

La seconde doit être que, chaque fois que nous avons voulu rédiger cette thèse que nous venons d'achever en 1997, il nous avait fallu remettre nos connaissances à jour d'une manière systématique et, alors, quand elles étaient à jour, le temps de liberté était fini et il fallait repartir remplir une autre tâche de coopération... et la première raison nous absorbait. Et il faut bien avouer que du Mexique ou de Madagascar, par exemple, Dieu que la France était loin !

La troisième ressemble fort à la précédente : nous avons toujours eu scrupule à imposer un projet personnel à notre vie professionnelle, or la vie de terrain est très prenante. Un grand projet, ou une charge de chef de département, c'est seize heures de travail par jour, et pas de vacances durant toute sa durée...

Enfin, dernière raison, inavouable peut-être, qui est que quand on a un livre dans la tête, on doit craindre, « quelque part » comme on dit, que sa réalisation ne ressemble pas à cette idée. Excès d'orgueil ? Peut-être en partie. Que cette faute, maintenant qu'elle est avouée, nous soit pardonnée.

Il est une cinquième raison, mais notre chapitre 5 y étant consacré, nous préférons surseoir à son explicitation : une obscure volonté contrecarée par des freins inconscients.

Du moins, notre recherche personnelle, loin d'avoir hypothéqué les travaux dont nous avons la charge, les a enrichis. Comme les cours que nous avons pu donner et les formations que nous avons dispensées. Il nous semble que toutes nos activités professionnelles, loin d'être appauvries par notre interrogation de base, en ont été irriguées, bonifiées.

Car une carrière n'est pas seulement la trace d'une certaine idée de la science, elle est aussi la marque d'une curiosité intellectuelle et de ce que nous appelons "l'imaginaire scientifique". En conclusion nous reviendrons sur cette notion mais disons que, si l'on veut exercer avec une appétence renouvelée ce métier, il est nécessaire de disposer d'un imaginaire scientifique qui permette de rester neuf devant les problèmes avec un certain goût pour relier entre elles des questions que le monde des apparences, dans lequel nous évoluons, sépare. Il faut aussi une certaine capacité pour séparer ce que Dieu a uni, autre formulation pour dire qu'il faut avoir le goût, un peu pervers, de couper les cheveux en quatre afin de pouvoir analyser les éléments de phénomènes que leur ampleur ou leur complexité met totalement à l'abri de notre appréhension et même de nos connaissances...

Comme beaucoup de scientifiques, nous nous sommes trouvé parfois spolié de nos travaux, mais nous n'avons pourtant pas eu à nous replier sur

un territoire, ou senti la nécessité d'en marquer. Notre originalité nous a protégé largement des vols, sauf quand on nous a publié en entier un rapport d'études confidentiel, ce qui nous était arrivé avec Georges Festinger : il était si pressé de publier qu'il en avait oublié notre nom, mais n'avait pas même corrigé les fautes d'orthographe et avait laissé en clair les noms des informateurs. Cette absence de respect et de déontologie était lamentable. Ce manque de goût était navrant. Mais, les gens du village n'ayant pas été inquiétés, nous n'avons pas eu la stupidité d'en être affecté. C'est comme tout : la première fois on se sent humilié, mais c'est une leçon qu'il faut savoir entendre. Les avantages que nous avons trouvés aux travaux collectifs l'emportent largement sur quelque malhonnêteté et la perte occasionnelle d'une signature...

Notre activité est une activité sociale tournée vers la société. Les idées flottent dans l'air, nul n'en est le propriétaire. L'histoire des sciences abonde en exemples de convergences de découvertes. Par exemple, quand nous avons publié nos études sur le sevrage dans ses relations à la fécondité, Étienne Van de Walle publiait la même année ses conclusions sur la même question ; seul le matériau d'analyse faisait que notre travail était plus abouti que le sien. L'idée était dans l'air, chacun fit ce qu'il pouvait dans la voie des données qu'il possédait. Il faut se méfier des soupçons infondés et nous avons toujours été très prudent sur cette question. Par contre, le plagiat se lit parfaitement quand le pillage ne fait pas fructifier les idées des autres mais les appauvrit. Force est de constater que les voleurs intellectuels, non contents d'être dépourvus de toute moralité, manquent de compétences et d'imagination scientifique également. Les emprunts ou les vols (la distinction est que, dans le premier cas, l'emprunteur se fait connaître quand, dans le second, il se masque), n'appauvrissent pas mais au contraire débarrassent du soin de prendre en charge les idées. On peut se consacrer aux autres. La vie est plus riche que ce que notre cerveau contient.

## 1.2. Descriptif des missions remplies

Nous postulons, à travers le présent document, à une habilitation à diriger les recherches, il nous semble donc nécessaire de préciser en quoi notre parcours professionnel nous autorise à prétendre à l'habilitation. L'Orstom classe ses différentes activités en rubriques et il nous a paru intéressant de voir en quoi nous pouvons vérifier notre insertion dans ces missions qui paraissent légitimer notre demande d'habilitation.

### Développement des connaissances

Initiateur et fondateur de plusieurs méthodes d'enquêtes, il nous semble que nous avons largement participé à cette dimension de notre institution d'accueil :

- enquêtes de confrontation, enquêtes renouvelées, enquêtes de double lieux en ce qui concerne les migrations, recueil de généalogies, enquêtes sur les temps de travaux ;
- analyse démographique (liens entre sevrage, mortalité infantile et fécondité ; analyse du sevrage ; analyse de la sexualité en rapport avec la fécondité ; analyse des données sur les temps de travaux ; analyse de la qualité des données ; analyse des structures de populations selon la méthode d'enquête ; effets du machisme sur la déclaration des filles ; analyse des groupes de migration, analyse de la famille ; analyse des recensements par cartographie automatique - l'effort était trop immature eu égard aux capacités techniques de l'époque pour élaborer de véritables systèmes d'information géographique - ; analyse de données sociologiques ; les enquêtes légères).

Nous avons été également un de ceux qui ont permis que les concepts élaborés en anthropologie servent de base aux travaux statistiques et qui ont soumis les hypothèses anthropologiques à des vérifications statistiques (analyse de certains effets de la matrilinearité dans les migrations tem-

poraires ou "visites" à la famille ; effet des structures matrilineaires sur la migration définitive).

### **Application et valorisation**

Chacun des items signalé précédemment a donné lieu à des publications : articles ou chapitres d'ouvrages. En effet, nous avons toujours eu pour souci d'accorder la plus grande publicité possible aux résultats de nos travaux en profitant des occasions que donnaient les congrès et colloques internationaux pour produire des documents brefs décrivant les méthodes et leurs résultats. Nous n'avons jamais hésité à écrire, au besoin signées par d'autres, des communications portant sur les travaux de nos collègues. Notre plume n'a été ni avare ni possessive. Par ailleurs, nous avons toujours mis au service des groupes sociaux qui nous approchaient nos connaissances : appuis au Centre de recherches agronomiques de Bambey, au Service hydrologique du Sénégal, au Ministère de l'agriculture de Madagascar, au CICRED, au Ministère de la santé d'Haïti, à l'Équipe belge de santé publique de Nabeul, aux équipes des démographes en Haute Volta... Nous avons souvent professé des cours dans des écoles secondaires, en classe de philosophie quand on nous le demandait. Les résultats de nos travaux sur le sevrage ont d'ailleurs servi à initier un grand programme international - patronné par les Américains - de lutte contre la mortalité des enfants. Nous avons tenté, dans un contexte qui était difficile, de faire que nos travaux aillent dans le sens des évolutions culturelles que nous voyions naître dans le passage d'une société africaine néo-coloniale à une Afrique en devenir. Cela a particulièrement touché les concepts (concepts d'enquête, concept de travail, de main-d'œuvre, de classification des activités) et notre conception du partenariat dans notre travail au sens global du terme. Enfin, partout où l'occasion nous en a été fournie, en France ou à l'étranger, nous avons donné des cours et séminaires et encadré les travaux de jeunes, ou moins jeunes. Nous avons aidé des collègues par des suivis d'études, d'enquêtes, de thèses...

## **Recherche en coopération**

L'Orstom étant un organisme de coopération, nous avons eu pour souci d'impliquer nos partenaires locaux aux travaux et les amener ainsi à se hisser au niveau international. Indépendamment d'actions ponctuelles qui nous ont permis d'en faire accueillir un grand nombre dans des organismes internationaux. Nous avons donc effectué beaucoup d'articles en commun avec nos "homologues" qu'affectaient nos partenaires institutionnels sur les collaborations sur lesquelles nous étions. Il nous a paru toujours normal de rédiger « pour le compte » de nos collaborateurs nationaux des études où n'apparaissent pas notre signature car il nous semble qu'il faut avoir l'honnêteté de ne pas profiter de la position de force que nous donnait le simple maniement courant de la langue française. Ces travaux écrits sont la part émergée de l'iceberg de nos recherches menées en coopération. Nous avons toujours voulu professionnaliser les chercheurs qui étaient affectés sur les mêmes travaux que nous. Lors des collaborations en coopération, nous avons voulu privilégier la formation au terrain à des formations livresques et mettre en garde contre l'instrumentalisation qui ravage la recherche (surévaluation des moyens techniques, comme l'informatique).

## **Direction des activités de recherche**

Au cours de notre longue carrière, nous avons pu acquérir une grande expérience en matière de gestion de la recherche et d'organisation d'équipes de recherches. Nous avons pu diriger de nombreux projets, soit seul, soit en collaboration avec des partenaires nationaux. Et nous avons également été chef du département Société, développement urbanisation de l'Orstom durant trois ans.

En résumé :

- participation à de grosses opérations (enquête santé physique et mentale, Sénégal ; équipe des démographes et sociologues, Sénégal ; enquête femmes-enfants, Haïti ; recensements (Madagascar, Tunisie) ; enquêtes nationales pour l'Enquête mondiale sur la fécondité (Haïti, Sénégal, Côte

d'Ivoire) ; enquête famille, Congo ; projet Delta central du Niger et projet PADEM, Mali ; projet Chalco et écoulements superficiels de la RH 36, Mexique) ;

- *activités de chef de projets* ou responsable d'une partie importante de gros projets ;
- *chef de département.*

Peut-on rattacher à ce paragraphe nos efforts d'organisation des scientifiques des pays où nous travaillions, et la fondation de groupes plus ou moins informels dont certains aboutirent à créer des associations ?

### **Diffusion de l'information scientifique et technique**

Peut-être cela est-il hors sujet, mais nous avons eu à cœur de déposer dans les archives nationales des pays-hôtes, et aux Archives nationales de France, les documents produits par nos équipes, ainsi que la documentation accumulée sur chaque pays quand cette documentation était rare (exemplaires dactylographiés ou multigraphiés, ouvrages rares disparus que nous trouvions et rachetions dans les marchés et qui étaient destinés à finir en cornets de cacahuètes). Sauf en ce qui concerne nos archives de Tunisie que nous avons déposées à l'Institut d'agriculture méditerranéenne de Montpellier.

Nous avons exercé quelques responsabilités éditoriales pour la publication de colloques, de numéros spéciaux des *Cahiers de sciences humaines de l'Orstom* en démographie, mais surtout nous avons rempli les fonctions de rédacteur des résultats des travaux scientifiques des équipes dont nous faisons partie, que nous ayons la responsabilité des travaux ou pas : Projet santé mentale, Projet Chalco, différentes opérations effectuées pour des organismes internationaux... Il nous a semblé en effet important de consacrer du temps à la forme des rapports des résultats, à l'affiner pour en faciliter la lecture. L'on n'écrit pas une communication comme un article de journal, un rapport comme un livre, une description statistique comme une étude qualitative. Présenter un tableau ou une carte ou une figure et les



commenter est rarement autre chose qu'une redondance. Par ailleurs, il faut savoir distinguer les documents qui facilitent le travail (cartes ou figures de travail) et ceux que l'on produit pour le lecteur dont le but est informatif certes, mais qui doit lui aussi faciliter l'accès à des données pas toujours très faciles à vulgariser.

Il faut envisager sérieusement une révision de nos conceptions éditoriales et d'écriture. Tout le milieu scientifique doit repenser le mode de diffusion des connaissances pour l'adapter aux technologies modernes, et modifier en conséquence les notions de publications de rang 'tel' ou 'tel'. L'inflation de l'écrit demande aux milieux scientifiques de repenser à fond la question en fonction des technologies modernes. La nature physique du livre scientifique change et la spécialisation restreint parallèlement le nombre des lecteurs qui font que nous sommes tous « moins lecteurs » que nous ne l'étions autrefois quand le poids de la télévision était faible. Il est vrai que c'est une banalité de dire que nous passons d'une civilisation de l'écrit à une civilisation de l'image. Mais les conséquences au niveau de l'expression de nos travaux devient un problème aigu à résoudre : *quid* du livre, des articles, de la reconnaissance de nos pairs qu'ils impliquaient ? La question est posée à tous, la solution ne sera que collective.

Ces questions de formes apparaissent très importantes et on peut douter de la tendance actuelle qui fait croire aux chercheurs que, parce que notre culture cinématographique est forte - phénomène culturel des Français -, on peut passer à l'écriture cinématographique sans problème. Dire, ce n'est pas seulement avoir quelque chose à transmettre, c'est savoir l'exprimer. Avoir du goût et être sensible à l'aspect esthétique des choses, n'impliquent pas que l'on soit capable de produire soi-même un film. Sinon, tous les critiques seraient des artistes. Ainsi n'avons-nous jamais voulu exécuter de films nous-même. Nous avons utilisé les photographes et journalistes qui venaient nous rendre visite <sup>4</sup>. C'est au Mexique que nous avons pu

---

<sup>4</sup> Sur la secte MvuluSi, nous avons participé à la mise en place d'un film, mais nous n'en avons eu que les *rushes*, nous ne savons pas ce qu'est devenu le projet.

exploiter cette possibilité d'une manière étendue, en les recevant sur nos terrains d'enquête et un film est sorti sur Chalco, à Antenne 2 en France (en mai 1992 à 20 heures 45), et d'autres reportages sont sortis dans certains journaux belges et français.

Lévi-Strauss est célèbre pour l'*incipit* de *Tristes Tropiques* : *Je hais les voyages et les explorateurs*, écrivit-il. Moins connu est une observation qu'il aurait faite, identique, sur les films ethnographiques, dont la vertu dormitive est voisine de celle de l'opium. Et ne parlons pas de ces séances de visionnage de diapositives que certains vous infligent et qui vous font regretter votre lit. Il est évident que dès que l'on sort du strict cadre informatif et analytique, l'expression de l'idée, qu'elle soit visuelle ou écrite, se pose. L'exploration des sons par Hugo Zemp, dans un disque didactique (1990), dont le simple descriptif fait frémir, est pourtant passionnante, car il ne s'est pas contenté de mettre bout à bout des extraits de musiques et de sons, mais le choix qu'il en a fait donne à l'ensemble une progression qui rend assimilable le message. Cette question est importante et nous y reviendrons au dernier chapitre.

### **Formation**

La formation à la recherche par la recherche a été une activité plus importante pour nous que l'enseignement classique. Nous n'avons jamais limité cette formation à de seuls étudiants ou professionnels. Il nous a toujours semblé, par exemple, que former un médecin en santé publique à l'élaboration d'instruments de collecte était une tâche tout autant importante. Seuls des efforts de ce genre pourront réduire le hiatus des langages entre disciplines. Par ailleurs, nous avons, dans la lignée de ce que nous disions précédemment, aidé dans leurs travaux des universitaires exécutant des travaux en des disciplines différentes des nôtres, pour des rédactions ou des conceptions de plans de thèse, en littérature et en sciences naturelles particulièrement : une thèse est une aventure intellectuelle que vit celui qui la fait, nous avons toujours eu quelque affection à suivre ces aventures. Une

thèse sur les temps de travaux, une autre sur la littérature populaire, une troisième sur l'irrigation sont en particulier trois bons souvenirs de notre vie professionnelle de spectateur-participant. Curieusement, un livre est moins attachant, peut-être parce que les contraintes sont plus internes et donc le produit fini a une forme plus souple. En tout état de cause, il nous avait paru naturel de faire profiter nos collègues des conseils que nous avaient inculqués nos maîtres en rhétorique française, particulièrement Monsieur Lafay et Monsieur Jean Eymard qui effectuait toujours la liaison entre son prénom et son nom pour exprimer sa lassitude devant la dureté intellectuelle d'élèves qu'il eût voulu parfois, la faiblesse est humaine, considérer comme des disciples. Au delà des années, ils nous ont également laissé ce sens de l'ironie qu'ils avaient. Nous nous souvenons aussi de notre professeur de philosophie en mathématiques élémentaires qui signait à dessein les *Que sais-je ?* qu'il publiait, à cause de la position du nom de l'auteur sur la couverture placée juste au dessous de la question éponyme de la collection : Jean-C Filloux. *Que sais-je ?* : "J'en sais [signé] Filloux" ou bien "J'en sais [mon vieux] Filloux"... Tout un programme philosophique de l'auteur comme lecteur ou de la personne comme autre, dans une simple transcription sémiologique. La leçon ne fut pas oubliée.

### **Administration de la recherche**

Chef de département et chef de nombreux projets, telles furent les deux grandes fonctions que nous avons exercées en tant qu'administrateur de la recherche. Il nous faut exclure nos fonctions d'assistant technique, qui, parfois, étaient plus riches en « pouvoir » que les fonctions officielles que nous avons exercées. En effet, dans certains pays, un chef de service de haut niveau peut trouver plus pratique de donner beaucoup plus de pouvoirs à un étranger qu'à un adjoint de même nationalité dans son service : l'étranger est révocable à merci, l'adjoint peut contester le pouvoir exercé... À vrai dire, il nous a toujours paru que cela était de l'ordre du fantasme plus que de la réalité des luttes de pouvoirs entre humains, sauf certaines exceptions. Nous avons vu des ambitieux détruire leur supérieur pour prendre sa place,

mais pas aussi crûment qu'on peut le constater dans le show-business ou dans le monde de la politique. Il y a toute une sociologie du monde des scientifiques qui reste à faire, et à laquelle travaille Bruno Latour, par exemple, ou, dans le monde de la musique, Denis Laborde... Pour en revenir au point abordé, disons qu'en ce qui concerne la tâche d'assistant technique, il faut savoir, si l'on veut remplir au mieux la fonction technique, rester à sa place, comme un domestique d'une bonne maison anglaise. Pour les autres fonctions officielles exercées, nous avons toujours tenté de mettre en avant nos collègues, tout simplement parce que cela fait partie de ce type de rôles sociaux et ne doit pas être porté au compte d'un quelconque masochisme. Nous pourrions prendre l'exemple de la conduite automobile : céder la priorité à qui la détient est une sagesse exprimant la compréhension de la règle du jeu, et une prudence bien comprise, prendre la priorité quand on la détient est tout aussi sage et prudent. Quand on a des responsabilités de chef de projet, il faut savoir les assumer sous peine d'accroître l'entropie inhérente aux travaux scientifiques d'équipe. Mais la rançon est effectivement de mettre les autres à l'honneur, et ce d'autant plus qu'on les a mis à la peine.

Notre effort en la matière a toujours été finalement de rendre adéquat l'effort individuel avec des structures, administratives et de valorisation en particulier, et une logique sociale (rôle de la recherche dans nos sociétés), et des conditions nationales particulières auxquelles on se heurte quand on est travailleur à l'étranger. Il est inutile de critiquer qu'ici, dans tel pays, tel service soit aux mains de tel groupe géographique ou là de tel groupe ethnique, tout comme en France il peut être la propriété collective de tel groupe de diplômés de ceci ou de cela... Cela fait partie du réel, et le réel (malheureusement parfois) a toujours raison.

Dans le cadre de l'Orstom, nous avons travaillé de façon étroite et institutionnelle avec plus d'une trentaine d'institutions, réparties dans plus de dix pays. Cela a impliqué la collaboration sur longues périodes avec près

d'une centaine de chercheurs et nous avons eu plus d'une cinquantaine d'homologues des pays-hôtes, dans lesquels nous avons eu la direction d'équipes dont certaines se composaient de deux cents personnes. Certains des projets menés coûtaient jusqu'à 500 000 US dollars en argent (exclus les frais d'infrastructure et de professionnels rémunérés par les institutions). Il nous semble donc que nos fonctions dans notre institution légitime en partie notre demande d'habilitation à diriger les recherches.

« Tenu aux tripes », si le lecteur peut nous passer cette expression, par un sujet de base : l'expérience et le terrain comme modes et producteurs de connaissances et d'informations scientifiques, et nous appuyant sur une solide formation universitaire (statistique, psychologique, anthropologique, géographique et historique) ou non (politique, philosophie, dynamique de groupe et psychanalyse), nous avons pu privilégier une mobilité thématique de nos recherches sans pour autant sombrer dans un amateurisme qui est éloigné de nos conceptions “très professionnelles” de la recherche, activité socialement déterminée, et que l'avenir de nos sociétés va “surdéterminer”.

Nos recherches ont eu une réputation sur le plan international : les nombreuses institutions et chercheurs de haut niveau avec qui nous gardons contact à l'étranger en donnent la marque. Les recherches que nous avons effectuées, hormis la première financée par l'Orstom, et nos intérêts personnels, qui n'ont jamais coûté un sou à qui que ce soit, sinon à nous-même, ont été financées par des organismes internationaux (OMS, PNUD, UNICEF, sources américaines diverses, Commission des Communautés européennes..) ou par la Coopération, même si l'Orstom, par politique, a participé aux financements, ne serait-ce que par notre salaire ; elles ont toujours été menées au sein d'équipes en général pluridisciplinaires, dont nous avons souvent eu la responsabilité principale. Toutes ont fourni des documents diffusés, les données sont toujours déposées dans une institution publique, nationale quand faire se peut.

La réussite que nous y avons trouvée, elle ne se lit pas dans la satisfaction que nous pouvons éprouver, pas plus que ne sont significatives les

difficultés rencontrées : que notre équation personnelle nous en ait fait rencontrer certaines, elle nous en a fait éviter d'autres ; les difficultés sont inhérentes à tout travail et chacun s'y adapte - et adapte le poste à ses particularités propres. Paraissent signifiants par contre les résultats tangibles obtenus : données, publications, travaux, les équipes qui ont perduré, les professionnels que nous retrouvons ici ou là au plus haut niveau et qui ne manquent pas de se rappeler à nous quand ils le peuvent. Et les nombreux ouvrages et thèses de nos collaborateurs sont aussi l'expression d'une action personnelle au sein des équipes que nous avons animées. Nous ne sommes en rien exceptionnel : d'autres collègues partagent les mêmes conceptions d'exigence personnelle et font honneur aux institutions françaises par leur haute valeur professionnelle. Ils sont reconnus comme tels par la communauté internationale.

### 1.3. Expérience interculturelle

Comment dire tout ce que nous a apporté cette vie passée avec des étrangers sans verser dans la complaisance d'une comédie des aveux douteux ? Le passer sous silence serait pourtant injuste en regard de la dette que nous avons contractée envers nos partenaires. De plus, nous y avons acquis un doute fondamental sur la validité des bases sur lesquelles reposent nos convictions et une conscience aiguë que chacun de nous est un être unique et que les cultures élaborées au fil de l'histoire de l'humanité ne font qu'exprimer des potentialités de ce que nous sommes à titre individuel. C'est pour cela que nous nous reconnaissons ainsi particulièrement dans certaines. Comme Jean Paulhan, dans *Le repas et l'amour chez les Merinas et les Hains Tenys*, qui a exprimé combien il avait trouvé de ressemblances entre la langue et la culture malgache et ses propres conceptions. Nous allons donc nous limiter à quelques rencontres que nous avons pu faire.

Tout d'abord, nous devons avouer que les premiers étrangers que nous ayons connus sont les Français. Nous sommes d'une famille de la diaspora française, dont chaque membre est né dans un pays différent, pas forcément de la mouvance francophone. Notre étonnement fut grand de voir, enfant de presque huit ans débarquant à Marseille, ces Français qui travaillaient de leurs mains : dockers ou machinistes sans que des Arabes ou des Sénégalais ne les aident ou leur obéissent. Cela devait être le début d'un étonnement dont nous ne nous sommes jamais remis : nous étions, pour les autres, un être aussi bizarre que ces Marseillais qui criaient et s'insultaient (la vie portuaire est propice à des débordements verbaux). D'appartenir à cette culture nous empêche cependant de pouvoir déclarer que nous avons une quelconque distance par rapport à elle. Par contre, nous sommes très sensible à ses ridicules universalistes. Mais nous restons très attentif à ses côtés positifs certains : le modèle républicain de son école nous apparaît effectivement remarquable, même si nous sommes certain que c'est l'égalitarisme à outrance post-soixante-huit qui l'a mis par terre, après

d'autres difficultés d'ordre démographique (gonflement des effectifs et refus d'adaptation du modèle mandarin à une nouvelle réalité, dont culturelle : percée de la télévision, américanisation, mondialisation, affaiblissement du français comme langue internationale...) Nous savons aussi ce que notre sensibilité kinesthésique doit au fait d'avoir été porté sur le dos par notre nourrice nigérienne. Nous avons été de ces enfants ballottés au dos des femmes pilant le mil, marchant ou dansant. Cette musique des corps a marqué notre sensibilité et fait partie de qui nous sommes. Une autre culture sur laquelle nous n'avons aucune distance est la culture maghrébine, mais nous savons que la variante marocaine de cette culture nous a imprégné en beaucoup d'aspects de notre sensibilité et, en particulier, sur le regard que nous portons sur nos interlocuteurs et sur notre émotivité dans les dialogues. Nous savons avoir dans nos techniques d'interview un comportement plus arabe que français. C'est la pratique des interviews qui nous a fait prendre conscience de cette différence, dont nous avons appris à jouer depuis ou à éliminer car, très involontairement à nos débuts, nous donnions le change : nous ne sommes pas physiquement perceptible comme d'origine méditerranéenne ou sud-saharienne. Disons aussi que ce sentiment profond que nous avons d'être « chez nous » dans les pays du sud de la Méditerranée, n'implique nullement une affinité culturelle personnelle avec cette culture de laquelle nous faisons partie, dont l'émotivité et le sentimentalisme ont le don de nous excéder. Alors que l'indifférence déployée par les Anglais, qui leur permet de vivre côte à côte sans difficulté majeure, nous séduit sans doute, quand bien même nous en voyons les limites et la dose d'occultation de l'autre qu'elle suppose.

Il nous a fallu vivre de longues années en Afrique, dans les villages, pour prendre conscience que nous étions intimement lié à ces pays : nous voudrions rappeler deux événements anecdotiques : le premier était quand, à la fin des cultures, les Sérères passent les soirées à chanter et à danser. Par défi, l'un des participants avait dit que, puisque nous assistions avec Michel N'Diaye, nous devons participer au mouvement. Notre interprète s'y plia de



bonne grâce et vint notre tour. Il y eût comme un malaise. Ce n'était pas une invitation agressive mais tout le monde était dans l'embarras, car, contrairement à ce que l'on croit dans les milieux pro-africains parisiens, tout le monde ne va pas sur le *ngel* danser : tout le monde ne sait pas bien danser, même si tout le monde sait danser dans un village africain et il est assez insultant de pousser quelqu'un à exécuter une tâche qui pourrait le mettre dans la gêne. Nous avons relevé le défi avec la même bonne humeur et amitié qu'il avait été lancé. Au grand étonnement de tous (nous compris), nous ne fîmes aucune fausse note et avons dansé correctement. Le soir, il nous était revenu qu'enfant notre nourrice nous amenait aux danses de possession dans les quartiers de Niamey... et que, soliste à la manécanterie de Rennes, on s'étonnait que nous fassions parfois des fausses notes inattendues... Nous avons alors entendu que nous avions une gamme africaine dans l'oreille... et pas une gamme européenne. Quelques années après, nous sommes retourné à Fez et avons négocié une babiole dans les souks, il y avait deux vendeurs et nous étions seul, très rapidement l'insulte fusa : « Tu es juif, nous dit l'un des vendeurs, tu es juif émigré en France, tu as passé ta vie ici et tu fais semblant de ne pas parler arabe ». Nous étions très étonné de la « sortie » jusqu'à ce que nous prenions conscience que l'entretien se passait en arabe et non pas en français. Sans nous en rendre compte nous nous étions « immiscé » dans la conversation entre les deux vendeurs, sans percevoir l'incongruité de notre attitude. Nous étions comme dans la cour de l'école du lycée de Fez où les conversations avaient lieu dans un arabo-franco-espagnol, où chacun parlait sa langue mais entendait celle des autres. Nous pourrions citer d'autres incidents qui fondent notre perception des cultures étrangères (chapitre 4) et justifient ainsi, mieux que notre propre personnalité, certaines de nos réussites, mais ici n'est pas le lieu, nous tentons seulement de préciser notre parcours professionnel et ses bases objectives.

Les parentés entre cultures ont été pour nous un grand étonnement : par exemple la culture wolof, le wolof étant la langue dominante au Sénégal,

a beaucoup de parenté avec la culture paysanne française où le maniement de l'injure peut aboutir en esthétisme de joutes oratoires dont l'objectif est de « clouer le bec » à l'autre. Nous avons pensé à une influence de la colonisation, or, ainsi que de nombreux autres traits de la culture wolof et d'apparentage culturel, cela avait été signalé dès le XVII<sup>ème</sup> siècle par Labat. Une certaine forme d'ironie est commune aux deux peuples, français et sénégalais ; leur est en commun l'absence d'humour, cet humour qui, par contre, reste un des apanages des peuples de la forêt africaine, de la Côte d'Ivoire et du Togo, ou du Gabon et du Congo.

Les Sérères (du Sénégal), eux, nous avaient séduit par ce souci qu'ils ont d'appartenir à deux lignées, l'une maternelle et l'autre paternelle, disposant chacune d'un nom, pris dans un registre bien particulier de noms qui ne sont pas interchangeables, comme le sont les prénoms en français (mis à part quelques exceptions comme Dominique ou Claude dans ce cas-ci). Mais *tim* et *simangol* sont deux classes bien disjointes et un individu appartient à la conjonction des deux. Nous avait aussi séduit leur système de mémorisation des généalogies : il consiste en un apprentissage des mères successives (BL, 1985-f), ce qui nous renvoyait bien à un usage familial de type breton que nous avions dans notre propre entourage. Nous aimions aussi aller dans la *kobala*, la brousse, et apprendre qu'ici reposaient les mânes d'untel et là de tel autre, que là s'était passé tel événement... Nous voudrions dire seulement que ce marquage de l'espace était une grande joie pour le nomade que la vie a fait de nous depuis plusieurs générations ; cela n'est pas indifférent avec notre travail : cette appétence particulière, qui est un manque chez nous, nous a aidé à le percevoir chez d'autres : l'observateur est l'instrument privilégié de l'observation en sciences sociales.

Le Congo nous avait séduit par la capacité de travail des Congolais, leur capacité d'autonomie dans le travail : il suffisait de donner des directives et elles étaient suivies. Notre grand étonnement fut cet usage de la sorcellerie comme mode d'explication de tout événement. Nous adorions aussi

leur humour. Il surgissait dans les conversations, se manifestait au moindre incident. Que ce soit chez les paysans du Mayombe ou chez les “sapeurs” désormais célèbres, de Pointe-Noire. Nous y avons laissé tant d’amis que les nouvelles que nous entendons aujourd’hui, et le silence qui entoure ceux que nous avons aimés et nous l’ont si bien rendu (nous correspondons 16 ans après avec certains), nous laissent craintif. Même si nous en comprenons le pourquoi, nous n’arrivons pas à accepter cette violence. Nous aimions, comme chez les Mexicains, cette fierté d’avoir été les artisans du cœur d’une grande civilisation, détruite par le commerce international né des découvertes européennes.

La culture malgache et sa langue nous avaient sidéré par leur usage de l’espace, avec cette abondance de mots pour désigner ce qui est caché, contenu, mais si le contenu était transparent qui serait visible ou bien qui resterait invisible même si... etc. De même ce sens de l’espace avec ses préséances, qui fait que le monde des hommes s’y coule : à l’est les honneurs. Et aussi leur sens des morts, qui font exister les vivants de par la place, toujours modifiable, qu’ils occupent dans les tombeaux.

Le Mexique est aussi un des pays qui nous a le plus apporté comme il a apporté beaucoup à Alan Riding (1985), car c’est un pays, comme le Sénégal, qui sait beaucoup donner. Nous avons retenu trois éléments essentiels : les rapports affectifs entre personnes d’une émotivité parfois excessive ; le sens du temps : un temps flexible, véritable richesse de l’homme, partie qualitative de l’être et non pas quantitative et comptable financièrement (et cet investissement dans l’instant que cette culture manifeste dans ses œuvres éphémères de cartons, papiers mâchés, pâtisseries..., ce qui ne dure pas est investi d’autant de soin que ce qui serait tenu pour éternel dans d’autres sociétés). Enfin, le mensonge. « Les Français disent que les Mexicains mentent », à quoi, José Manuel Juaréz nous répondit : « C’est vrai, les Mexicains mentent », répétant ainsi le fameux aphorisme : “les Grecs sont menteurs dit un Grec”. Ce qui nous avait séduit chez les Mexicains est cette capacité à tenir la vérité pour contingente et non pas absolue. Nous sommes

ici loin de *l'être grec* cher à Conche (1996). De nombreuses implications se posent : l'origine de ce sentiment qui nous paraît tenir au fait que les Mexicains modernes parlent en espagnol mais pensent en nahuatl, langue agglutinante (Sahagún, 1991). Ceci interpelle sur la formation des cultures métis-ses... mais tout ceci serait une autre histoire : nous tentons ici seulement de définir en quoi notre travail porte la marque de cette vie nomade <sup>5</sup>. Disons que cette diversité des peuples et des cultures est quelque chose qui a fait un des bonheurs de notre vie. Nous n'avons rien du voyageur pressé à la Paul Morand. Au contraire, ce que nous avons apprécié dans nos voyages, c'est cette connaissance de l'autre qui s'élabore par un long contact, qui vous le rend si proche dans ce qu'il vit et si lointain par la manière dont il le vit. Nous ne connaissons pas le Sénégal, mais nous avons compris les Sérères et les Wolofs ; nous avons oublié la beauté des paysages de Madagascar, mais avons compris ce que Paulhan y avait trouvé. Et nous comprenons pourquoi l'empereur Maximilien a préféré mourir sous le peloton d'exécution parmi les Mexicains que de revenir pourrir dans la vieille Europe. Juaréz, en le condamnant, devait savoir ce que dit Joyce dans *Dubliners* (*The Dead*) :

*Better pass bodily into that other world, in the full glory  
of some passion, than fade and wither dismally with  
ages.*

Il est aisé d'entendre que nous nous soyons exacerbé par le tourisme, avec son exotisme de pacotille et ses paysages photographiques : on peut se référer aux albums d'*Astérix le Gaulois* de René Goscinny pour la critique de ce tourisme qui va ailleurs trouver moins cher, mais se plaint toujours du manque de son chez-soi, ou au tourisme grégaire qui pourrit tout le monde : celui qui visite, celui qui est visité (les Tunisiens l'appelaient *la marée blanche*, et elle prenait une couleur bronzée à son reflux). Par contre nous respectons ces gens, touristes, ou voyageurs, étrangers ici ou là, que nous avons rencontrés et qui ont su trouver, avec les gens ou avec les paysages

---

<sup>5</sup> L'opposition viscérale entre les Norteños, Mexicains du Nord, et les Mexicains de Mexico, ville ou état, nous paraît beaucoup tenir à cet héritage indien, les Norteños ne sont pas issus d'un métissage semblable : le poids de l'indianité est fort différent chez eux. Un monde sépare les Nahuatl et les Navajos, Yaquis etc. (Orozco, 1992).

une connivence qu'ils portaient en eux et qu'ils ont su projeter sur les pays visités (on ne dira jamais assez que le tourisme est également une auberge espagnole où on ne trouve que ce qu'on apporte). Car nous-même ne prétendons pas à une originalité dans notre voyeurisme ou dans notre incapacité à rester là où nous sommes. Mais nous croyons que ces vagues de visiteurs ne visitent rien. Elles sont comme ces touristes photographiés par Martin Parr (dont une exposition eut lieu à Paris en 1995), qui se font immortaliser sur pellicules tournant le dos aux monuments, des monuments qu'ils ne connaissent que par ouï-dire et dont il leur faudra prouver qu'ils y sont allés. Ils n'apprécient pas plus l'Acropole que sa gravure par un dessinateur sans talent. Imbibés des normes de la société de consommation, ils ne voient rien. On a reproché à Parr de ne point aimer ses semblables, mais on a bien raison de haïr la médiocratie que la langue de bois nous qualifie de démocratie :

*L'homme de masse d'aujourd'hui, républicain par habitude, accoutumé à la veulerie, au laisser-aller, à la promiscuité, au lavage de cerveau quotidien par les médias, a perdu le sens du rituel, de la cérémonie, de la fête.*

(Marcel Schneider, *Le Figaro*, 21.12.1995)

C'est cela que nous avons aussi retiré d'avoir fréquenté d'autres cultures : que l'humain n'est pas ce que nos dérives actuelles qualifient tel, mais des valeurs qui, pour être en perdition - comme la diversité humaine - restent des valeurs.

Une autre qualité des Mexicains nous a toujours étonné : c'est leur intelligence à se coordonner pour effectuer un travail. Les choses traînent, traînent et puis, brusquement, elles se font. Nous avons beaucoup réfléchi sur ce fait, et d'autres, comme leur sens de la fête. C'est cette manière de préparer le travail collectif qui fait prendre les Mexicains pour des paresseux, quand ils sont plus proches du Speedy Gonzalez, héros de *cartoons* américains, que du « feignant roupillant » à l'ombre de son *sombrero* des bandes dessinées de Lucky Luke de Goscinny.

Pour avoir été témoin, parfois impliqué, de nombreux épisodes collectifs violents (Maroc, famines et massacres de 1945 ; révolte de 1971 puis révolution malgache de 1972, répressions en France pour l'Algérie, puis au

Sénégal en 1969, chute des Duvallier en Haïti...) l'explosion de la violence n'a jamais cessé de nous interpeller. Quelles relations y a-t-il entre des faits apparemment éloignés ou opposés ? L'anarchisme "congénital" des Haïtiens et leur soumission passive à l'ordre entre deux explosions ; pourquoi en France le pouvoir politique ne supporte-t-il pas des barricades quand le gouvernement anglais, mis devant la même situation par des jeunes gens voulant imiter le mai 68 parisien, avait tout simplement placé un cordon de policiers polis et chagrinés de les voir perdre leur temps en risquant d'attraper froid. Mais il faut que jeunesse se passe... Alors les Britanniques tolèrent ces bizarreries d'une jeunesse excentrique, qu'il faut accepter avec tolérance, bon goût et humanité, quand les Français vont répondre à la provocation par la force... Toute cette réflexion sur la société a nourri nos travaux, même si nous n'avons pas commis l'erreur de juger qu'elle méritât de figurer dans des publications.

Les cultures paysannes que nous avons beaucoup côtoyées nous ont conforté en deux manières que nous avait enseignées notre propre origine sociale : la première c'est le sens de la modestie de l'action d'un homme sur cette terre. Il faut savoir qu'on travaille un peu pour soi et beaucoup pour le groupe dans lequel on s'insère ; c'est l'intérêt de ce groupe qui l'emporte, son intérêt à long terme s'entend quand le court terme est sauvegardé. Le second enseignement c'est le sens de l'honneur individuel : la classe paysanne que nous avons côtoyée n'est pas celle, âpre au gain et sordide, que décrit Maupassant, c'est plus celle du *Journal* de Jules Renard (La Pléiade), où il raconte son expérience de maire d'une commune rurale. Une classe paysanne soucieuse de son authenticité, dure à la tâche, luttant pour sa survie, attachée à la pérennité de la race, attelée à l'honneur de la lignée... Tout un aspect idéologiquement plus proche de valeurs féodales que de valeurs bourgeoises. C'est dans ce système de valeurs que se fonde notre peu d'appétence pour les études urbaines, qui ne nous intéressent que sur le plan technique (enquêtes statistiques) ou que pour la partie éthologique de nos recherches (l'homme comme espèce animale si l'on préfère le raccourci).

Par contre, les études rurales nous rendent personnellement encore plus ethnologue.

Pour analyser notre travail professionnel, deux « entrées » sont possibles, la première partira des thèmes (où nous distinguerons les méthodes des analyses) et la seconde évaluera les œuvres. Nous nous limiterons à ce que nous pensons être les apports novateurs tant pour les premiers que pour les secondes. Nous serons obligé d'opérer certains recoupements, mais nous les limiterons au maximum et nous nous centrerons dans ce qui est essentiel pour lier une question soit aux thèmes, soit aux œuvres. Enfin, troisième partie de notre prochain chapitre, seront exposées quelques-unes de nos œuvres les plus significatives.

Cette manière de faire présente, nous en sommes bien conscient, une « circularité auto-centrée », forme qui pourrait éloigner notre texte du concept de thèse d'habilitation. Mais cette rédaction est aussi pour nous l'occasion d'un bilan : nous reprenons un peu les mêmes éléments selon plusieurs axes.

## **Annexes au chapitre 1 : déroulement de carrière**

### ***Pays d'affectation et fonctions***

1965-67 Sénégal : recherche individuelle, participation, à enquête collective

1967-68 France : analyse et rédaction des recherches antérieures ; rédaction d'une thèse de 3<sup>ème</sup> cycle d'anthropologie démographique

1968-70 Sénégal : chef du projet santé mentale et migration, animateur de la section de démographie de l'Orstom-Dakar

1971-73 Madagascar : assistant technique auprès de l'Institut national de la statistique et de la recherche économique (analyse de l'état civil, préparation du recensement)

1974-76 Tunisie : assistant technique auprès de l'Institut national de la statistique (analyse de l'enquête 1968-69 ; recensement de 1975)

1976-78 Royaume Uni : détachement auprès de la WFS, Enquête mondiale sur la fécondité (responsable de terrains Haïti, de pays : Sénégal, assistant aux enquêtes Cameroun et Côte d'Ivoire)

1979-81 France : rédactions et travaux d'expert pour le compte des Nations Unies

1982-83 Congo : enquête sur la famille comme expert auprès de la Direction générale de la recherche scientifique

1984-89 France : analyses et rédaction, responsable de la partie sciences sociales du projet ichtyologique Delta central du Niger au Mali et travaux d'expert pour le compte des Nations Unies ; chef de département à l'Orstom

1989-93 Mexique : responsable pour la partie européenne du projet Chalco ; puis adjoint pour les sciences sociales au projet écoulements superficiels de la région hydrologique 36 ; enseignant à l'université UAM-X

1994-1997 France : détachement auprès de l'Agence d'investissement pour la recherche en développement ; mission et rédactions sur la question urbaine de Niamey et les oasis du désert de l'Atacama, nord Chili ; rédaction de la thèse nouveau régime, et d'ouvrages



*Pays de missions pour travail de recherche de courte et moyenne durée*

Belgique, Bénin, Burkina

Chili, Italie, Cameroun

Kenya, Côte d'Ivoire, Mali

États-Unis, Niger, Équateur

Togo, Haïti, & Pérou

*pour mémoire :*

Guadeloupe et Martinique

## Chapitre 2

### Méthodes, thèmes et travaux

*Il faut encore que je parle d'un fait assez curieux. J'ai beaucoup voyagé. Notamment en 1920-21 j'ai fait le tour du monde par les Indes, l'Australie, la Nouvelle-Zélande, les archipels du Pacifique, la Chine, le Japon et l'Amérique. (Pendant ce voyage je fis une halte assez longue à Tahiti, où je retrouvais encore quelques personnages de l'admirable livre de Pierre Loti.) Je connaissais déjà les principaux pays de l'Europe, l'Égypte et tout le nord de l'Afrique, et plus tard je visitais Constantinople, l'Asie-Mineure et la Perse. Or, de tous ces voyages, je n'ai jamais rien tiré pour mes livres. Il m'a paru que la chose méritait d'être signalée tant elle montre clairement que chez moi l'imagination est tout.*

Raymond Roussel,  
*Comment j'ai écrit certains de mes livres*, page 27

Nous allons dans ce chapitre exposer nos recherches par lesquelles nous prétendons au titre de l'habilitation à diriger des recherches : nous allons successivement traiter de ce qui a été le caractère novateur de notre contribution aux méthodes de collecte, puis aux thèmes scientifiques étudiés, enfin nous exposerons quelques travaux qui nous paraissent mériter notre demande d'habilitation, comme nous l'avait dit Rémy Clairin : *Déjà appliquer d'autres idées, c'est pas mal, être un novateur est plus coton*<sup>6</sup>. On verra que, contrairement à l'exergue de Roussel, chez nous l'imagination n'a pas tout fait et nous devons beaucoup à nos voyages et aux innombrables occurrences de travail et collaborations qu'ils nous ont fournies.

---

<sup>6</sup> Notre interview sur la question du terrain, 1982.

## 2.1. Les méthodes de collecte

Nous avons effectué un très gros effort sur l'amélioration des méthodes de collecte. Cela n'a rien d'original : l'époque s'y prêtait et l'exercice d'un travail scientifique en Afrique également. De nombreux collègues ont procédé de même. D'ailleurs, nous avons participé à d'autres innovations (enquête à passages répétés par exemple <sup>7</sup>), mais n'en étant pas des initiateurs, il est inutile de les traiter ici. Il nous semble que le caractère novateur que nous avons imprimé à certains travaux de collecte tiennent dans deux faits : le premier a été notre perspective anthropologique qui nous a permis d'ouvrir des voies neuves, le second que nous avons tiré toutes les conséquences de ces démarches nouvelles dans l'exploitation des données. Il est toujours curieux de voir que c'est ceux qui innovent qui poussent à leur extrême limite les conséquences de leur innovation, on trouvera l'analyse du fait dans certains textes de Popper (1989).

### Enquête de confrontation

Parti d'une idée du Père Victor Martin, démographe et sociologue, chercheur au CNRS en poste à Dakar, nous sommes allé exploiter des registres paroissiaux. L'idée suivait les travaux remarquables de Louis Henry sur les familles genevoises et le grand projet d'étude des registres paroissiaux de l'Ancien Régime qu'il avait lancé en France même. Notre originalité a consisté à effectuer une enquête rétrospective sur le terrain pour compléter les données collectées sur les registres. Cet ajout méthodologique nous est venu de ce que nous visions, en même temps qu'une enquête démographique, une recherche anthropologique de terrain.

Nous devons insister sur deux points : le premier est que nous ne pensions pas que cette recherche serait aussi riche en données. Nous étions

---

<sup>7</sup> Cette technique avait été mise au point par Chiao C.M., Thompson W.S. Et Chen D.T., 1938 pour une recherche en Chine ; Cantrelle (1969), par l'enquête du Sine-Saloum, la remit à l'honneur. Techniquement, le compte-rendu de cette première recherche est remarquable et mérite le détour.

plutôt intéressé par l'aspect monographique de l'idée du Père Martin que par l'aspect démographique. Le second est que, l'exploitation des registres achevée, la reconstitution des familles réalisée, la transcription des fiches fécondité établie, la discussion du contenu de ces fiches avec les femmes et les chefs de famille nous a paru « naturelle ». En fait, cela n'était pas aussi « naturel » que cela le paraît aujourd'hui : mêler deux techniques aussi différentes et les accorder logiquement dans un même processus de recherche demandait peut-être quelque inconscience. D'autre part, la mode n'était pas de prendre les sujets des enquêtes comme partenaires dans la construction du fait scientifique. Cela nous a rendu totalement réceptif à l'idée que la vérité du terrain, d'une manière générale, est le fruit d'une négociation avec les sujets. Cela étant dit, nous en sommes également resté « vacciné » des dérives que l'ethnométhodologie a produit qui fait supposer que seule la parole des sujets pourrait fonder une vérité scientifique ; reconnaître leur importance ne suppose pas qu'on nie l'existence de l'observateur scientifique. Au contraire de l'ethnométhodologie ou de la tendance post-moderne, nous ne pensons pas que la « vérité scientifique » soit réductible à la « vérité de la collecte ».

Les enquêtes de confrontation, impliquant donc le couplage d'un dépouillement de registres paroissiaux avec une enquête rétrospective, ont donc été appliquées en deux enquêtes publiées (BL, 1970, 1973, art.), elles devaient faire école en Haute-Volta (Burkina actuel) avec des études suivant cette même problématique de collecte par Daniel Benoit, Patrick Livenais et François Sodter (voir bibliographie *in* Benoit et al, 1977)

La fécondité de cette méthode tient manifestement dans la fusion qu'elle a opérée dès le départ entre deux directions : la direction proprement démographique, la direction proprement anthropologique. Ce qui est tout différent des essais établis par Charbit *et al*, 1995, que nous avons critiqués dans notre thèse (BL, 1997 : 413 *et sq.*) parce que ces auteurs paraissent croire qu'on peut utiliser une méthodologie disciplinaire sans vraiment la connaître, en l'époussetant de ce que l'on considère être des scories gênan-

tes d'une problématique inutile. Il est parfaitement légitime de construire, pour un projet spécifique une méthodologie spécifique, mais on n'a pas le droit de dire que, ce faisant, on applique une méthodologie spécifique normée. L'autre discipline est alors utilisée comme caution formelle et argument d'autorité.

Signalons que d'autres chercheurs, en d'autres disciplines, comme Gérard Ancey (1975), ont également effectué le même parcours unissant pour leur projet les apports de leur discipline (économie pour Ancey) avec l'anthropologie. Il est vrai que, dans notre cas, nous n'avions pas le sentiment d'effectuer cette synthèse puisque nous partions d'une conception très ouverte "multi-approches" de l'anthropologie et, rappelons-le, nous avons été partie prenante dans les premiers débats menés aux Hautes Études autour de Maurice Godelier (1966) pour la fondation de l'anthropologie économique en France et dans les essais élaborés avec Orlhac (1967 et 1975), Copans, Roch, Rocheteau... sur les Mourides (*in* Orstom, 1972) à Dakar pour l'application concrète par des enquêtes de la problématique de cette école d'origine « anglo-marxienne », en ce qui concerne l'école française. Notre facilité a été de puiser également dans toutes les leçons que nous avons tirées de nos études historiques.

### **Enquête renouvelée**

Comme beaucoup de chercheurs de l'époque (comme Joseph Boute sur les données d'archives du Congo Belge), nous nous sommes exercé à utiliser les données administratives et cela nous a amené à nous interroger sur l'usage que l'on pourrait faire des enquêtes rétrospectives dont la tenue à l'époque (fin des années soixante), était récente. Nous voulions l'appliquer à une zone du Fleuve Sénégal mais un incident de santé chez un collègue, nous a obligé à renoncer. Cependant nous avons été assez loin pour que André Quesnel et Jacques Vaugelade (1974) nous rendissent hommage dans leur travail sur les migrants voltaïques vers la Côte d'Ivoire.

Notons que Louis Henry nous avait conforté dans cette idée quand nous lui en avons parlée l'année précédente car il avait en train une publication de l'utilisation de la méthode avec Hurault (1969). Ce qui prouve, une fois de plus, combien les idées scientifiques sont « dans l'air » et qu'il est difficile de s'en attribuer la propriété. Dans notre cas, cela est quand même le signe de ce que nous disposons de quelque imagination pour la voie que nous avons choisie.

### **Application de la technique de l'investigation centrée par petit groupe (*focus group research*)**

La technique du *focus group research* est une technique beaucoup utilisée en enquête de consommation et elle permet également une bonne évaluation des segments publicitaires. Nous ne disposons pas de terminologie française affirmée, nous l'avons traduite par "*investigation centrée par petit groupe*". Cette technique est directement issue des travaux de la dynamique de groupe que nous avons pratiquée en marge de nos études : il s'agit de travailler avec un groupe entre 6 et 9 personnes, moins est impossible car on a alors affaire à des relations duelles ou à des individus (on peut dire que « la sauce » collective ne prend pas, ou plutôt pas encore). Plus est difficile (« la mayonnaise ne prend pas » pourrait-on dire : on n'arrive pas « à donner une âme » à un trop grand groupe, sauf à l'orienter en groupe à tâche physique). On lira avec intérêt sur la question l'étude de *Studies in Family Planning*, 1981.

Cette technique consiste à effectuer un travail collectif avec un groupe de personnes sur un thème que l'on amène brutalement : « C'est cela que l'on veut étudier », ou bien que l'on apportera au cours de la première heure de travail après avoir créé une dynamique dans le groupe. Tout le monde sait que, dans l'interview interindividuelle, on trouve de nombreux blocages psychologiques ou d'intérêt. L'investigation centrée par groupe permet d'écarter ces obstacles en déculpabilisant le sujet et en l'amenant à présenter d'une manière générale ce qu'en individuel il serait obligé d'a-

vouer, ou bien d'exprimer sous forme ludique des positions qu'il aurait du mal à exprimer. On a ainsi une production du style "brèves de comptoir". Ce qui est investigué est plutôt d'ordre irrationnel et imaginaire que du niveau rationnel. Ce dernier niveau étant difficile à aborder vu les implications collectives qui peuvent amener des conflits : en effet on peut dire en riant à quelqu'un qu'il vous porte sur les nerfs à cause de ses choix, quand le lui dire rationnellement ne peut que provoquer des heurts. Cette technique est extrêmement intéressante en ce qui concerne des objets d'étude « flous », comme le coût de l'enfant par exemple. Nous l'avons utilisée dans la recherche scientifique pour l'étude des relations extra-maritales (BL, 1981-a & b, 1987). Dans ce type de collecte on peut dire que l'information n'existe pas dans la tête des sujets, et qu'il faut les aider à l'élaborer par cette technique. Nous rappelons qu'à l'époque de notre étude sur le 2<sup>ème</sup> Bureau (relations extra-conjugales), l'expression n'existait que comme parler de rue et seule une chanson zairoise du groupe O.K. Corral en faisait mention dans un refrain.

### **La ville : migrations et adaptation**

Une autre de nos innovations méthodologiques a consisté à enquêter les milieux d'origine et d'arrivée de migrants au Sénégal (BL et al, 1977, liv.) Cette méthode s'est révélée extrêmement profitable, permettant une analyse fine du phénomène urbain. Là aussi l'enquête statistique a été enrichie par la connaissance de l'observation-participante, tant en milieu urbain qu'en milieu rural. Nous avons pu (le 'nous' est pluriel)<sup>8</sup>, avec l'équipe OMS de Genève, Ben Youssef et Cuttler, mettre au point des modes fins d'analyse de l'adaptation au milieu urbain et, à ce qui en a été dit, nous aurions relevé les traits pertinents des villes africaines telles que les travaux futurs allaient les mettre en valeur.

---

<sup>8</sup> On trouvera la liste de l'équipe du projet dans l'ouvrage cité : BL et al, 1977, liv.

## **Les généalogies**

Nous avons collecté des généalogies complètes : celles du village de Fakao et celles du village de Diahanor. Nous n'avons pu cependant les analyser, mais elles sont toujours disponibles et archivées. Leur objectif premier avait été de vérifier que nous ne perdions aucun sujet soumis à enquête. C'est ainsi que nous avons pu répondre à Louis Henry qui nous reprochait, en ce qui concernait nos calculs de probabilités d'agrandissement, de n'avoir aucune femme stérile que, d'une part les femmes réduisaient cette probabilité de stérilité du couple en se remariant pour rompre le risque inhérent à des mariages préférentiels dans la parenté, et émigraient quand elles en venaient à désespérer de ne point avoir d'enfants d'autre part.

## **Temps de travaux & Coût de l'enfant**

Nous nous sommes beaucoup investi dans l'observation des temps de travaux. Il nous a paru que l'analyse des stratégies des sujets en fonction de leur logique propre pouvait passer par l'étude du temps qu'ils consacrent à leur activité. Notre travail en la matière a consisté en appuis nombreux à des projets (Orlhac, 1967). Cependant nous avons préparé un projet *ad hoc* pour le Ministère du Plan de Côte d'Ivoire, qu'une maladie nous a empêché de réaliser (BL, 1979-a).

Dans la même orientation « avortée », nous pouvons signaler les études que nous avons préparées pour l'étude du coût de l'enfant dans le cadre des études sur la fécondité. Le projet avait été organisé pour la Tunisie. Notre hypothèse était que ce type de recherches pourrait permettre de comprendre pourquoi, dans des sociétés qui sont sorties d'une conception de laissez-faire, les familles pouvaient « avoir intérêt » à avoir beaucoup d'enfants, « autant que Dieu voudra », selon la formule en usage. Mais, là aussi, les circonstances ne permirent pas d'aboutir à la réalisation des travaux. Nous ne pouvons pas présenter en annexe nos références, car le dossier et les projets que nous avons établis à l'époque ont été de ceux qui ont disparu de nos archives personnelles.



Ces deux orientations sont emblématiques de notre manière de travailler : seule une enquête-participation de type ethnographique permet le recueil de données numériques de qualité. Comme ces travaux sur les temps de travaux des chasseurs-collecteurs dont parle Sahlins (1976). Il faut, pour avoir de telles données, vivre avec la population observée. La mesure naît de la longue participation et connivence et elle ne s’oppose pas avec l’observation-participante ethnographique, comme le montrent bien des travaux comme ceux de Orhac, 1976, ou Smith, 1996. Signalons que lorsque nous avons rapporté nos données à Louis Henry, la “religion” dominante en démographie de la fécondité était d’affirmer que, durant la période d’allaitement de l’enfant, le couple africain (« africain » : en soi, la généralisation mériterait un détour) n’entretenait pas de rapports sexuels. En conséquence les malheureux essais que nous produisions pour distinguer les causalités n’intéressait personne. Vaugelade nous aida à formaliser notre position ; l’idée d’étudier le sevrage selon la saisonnalité est une idée qui lui revient : en effet, le pic de mortalité au sevrage paraissait certes aggravé en saison sèche chaude, mois de mars-avril, mais on pensait qu’il était présent en toute saison. L’enjeu était donc important : nous avons fait remarquer à Henry que, vivant dans le village, un village aux murs parfois réduits à une natte, nous étions bien certain de ce que nous avançons. Nous avons plusieurs exemples de femmes allaitantes qui, la nuit n’avait pas guère dormi et leur mari pas davantage, ce qui pouvait s’entendre malgré la discrétion des couples. Henry était alors, et alors seulement, tombé d’accord qu’il fallait pousser plus loin l’analyse.

### **La langue d’enquête**

Nous avons, on s’en doute, privilégié l’usage des langues parlées aux dépens des langues véhiculaires, le français dans beaucoup de pays que nous avons fréquentés en Afrique. C’est ainsi que nous avons toujours tenté d’effectuer une revue de la terminologie vernaculaire afin d’approcher la réalité vécue par les populations sans oublier pour autant la logique intrinsèque de l’analyse scientifique (Gueye et BL, 1979-b, gr.), car il faut veiller à

collecter des données qui soient comparables entre elles. Le travail en sciences sociales ne prend sens que dans le comparatif. Ce que l'on collecte sur le terrain, c'est des informations, et la question est de rendre celles-ci adéquates aux données remâchées par les scientifiques.

### **Méthodes de formation**

Lors que nous arrivions à l'université, les premiers travaux sur la formation et la notation scolaires faisaient grand bruit. L'on pensait qu'une nouvelle science, la *docimologie* était en train de naître, à laquelle s'attachaient de nombreux pédagogues, et où il nous semble que Paul Fraisse travaillait. Les travaux scientifiques nés des grands espoirs de la Libération portaient leurs fruits (on parlait beaucoup de la réforme de l'enseignement proposée dans l'après-guerre par Langevin-Wallon). De plus, c'était l'importation en France de la technique des *T-group*, de la dynamique de groupe, bien dans la mouvance d'un renouveau du politique par l'intrusion des relations qu'entretiennent les acteurs (la sociométrie de Moreno<sup>9</sup> dominait largement une partie de la psycho-sociologie). Le contenu éminemment politique de cette tendance se lit nettement dans le grand œuvre de Moreno : *Who shall survive ?*, dont le titre est en soi tout un programme bien de cette époque de la guerre froide, visée que l'on trouve également dans le non-directivisme de la pédagogie prônée par Karl Rogers. Celui-ci vint faire à Paris une conférence qui débuta ainsi : « Qu'apprennent les enfants ? rien. Rien qu'ils ne sachent déjà ». Nous-même, durant nos études, profitions de toutes les opportunités pour effectuer des stages de dynamique de groupe<sup>10</sup>, de groupes à tâche et de créativité, et étions très séduit par ce ressourcement de notre culture à une de ses origines : l'individuel. En effet, que prônait à l'époque cette psycho-sociologie si ce n'est la spontanéité individuelle comme source de libération potentielle et le poids des petits groupes ? Elle

---

<sup>9</sup> J. L. Moreno, *Psychodrame*, Beacon House, New York, 1946 ; *Who shall survive ?* a été traduit en français par H. Lesage et P.H. Meaucorps : *Fondements de la sociométrie*, titre, on en conviendra, plus « *soft* ».

<sup>10</sup> Nous remercions ici Madame Michèle Catz-Guerrini qui nous avait si souvent fournis des opportunités de session en accord avec notre absence de disponibilités financières.

fondait la science sur une praxis, à l'instar d'autres grands intellectuels, tels Freud, Marx, Gramsci... ce qui était pour nous une définition de la science que nous ne voyions pas marcher autrement que sur ses deux jambes : celle de théorie, celle de la pratique. Nous avons également fréquenté les élèves de Meaucorps, qui travaillaient sur l'empathie (Meaucorps et Bassoul, 1960). Malgré l'action politique qui, à cause des « événements » d'Algérie - langue de bois de l'époque pour désigner la guerre -, nous occupait fort, nous n'oublions jamais que les grands débats sont toujours menés par des hommes vivants, c'est-à-dire particuliers. Nous aimions rappeler que Marx avait voulu dédier *Le Capital* à Darwin, qui avait décliné l'offre. Nous n'avons garde d'oublier que Darwin restait quand même celui qui fondait les capacités d'adaptation d'une espèce sur la variabilité individuelle. Dans ce qui était le tableau intellectuel de cette époque, dont nous ignorons s'il fut grand ou moyen, nous avons puisé à toutes sources, quoique nous soyons passé à côté des Situationnistes de Strasbourg dont nous n'avons pas entendu l'intérêt, trop occupé à penser que le monde allait changer. Ce n'est pas des souvenirs d'égotisme que nous déroulons ici, nous voulons simplement préciser le contexte de nos initiatives ultérieures en matière de formation.

Nous ne pouvions donc pas oublier ces débats quand vint le temps pour nous de former et d'encadrer de plus jeunes. Levons tout de suite pour le lecteur une hypothèse : nous n'avons jamais cru à la pédagogie en soi. Il est aberrant de croire que la seule pédagogie permettrait d'enseigner. Une pédagogie en l'absence de contenu est une poignée sans valise, quoique quelques cas rares puissent faire penser que compétences professionnelles et compétences pédagogiques pourraient être disjointes. Nous pouvons citer le cas historique du chimiste Marcellin Berthelot, piètre enseignant malgré sa compétence, et celui d'un professeur d'anglais que nous eûmes, Monsieur Thomas, que nous appelions entre élèves *Nénesse*, dont la volonté d'enseigner l'anglais comme une langue vivante souffrait qu'il fût lui-même aussi inerte qu'un minéral. À part ces contre-exemples, nous affirmons que

la pédagogie suit la compétence professionnelle en la matière enseignée. Capacités pédagogiques et compétences techniques sont en corrélation étroite. Donc, mis à part quelques cas particuliers qui ne peuvent pas faire école, un bon enseignant c'est d'abord un bon professionnel de sa discipline.

Dans l'enseignement, nous procédons de deux manières très différentes selon le « public » et ce que l'on nous demande d'enseigner :

- dans le cas où nous pensons que l'étudiant (gardons ce terme pour faciliter l'exposé) sait, alors nous tentons de pratiquer une maïeutique socratique qui suit bien les enseignements de Karl Rogers. Nous avons ainsi procédé pour les cours que nous avons donnés sur le terrain, pour le recyclage d'enquêteurs un peu déformés par le laissez-faire d'encadreurs incompetents. Pour le premier cas, nous nous référons au dossier que nous présentons sur les cours sur l'*interculturel* donnés au CELSA (Paris 4) en octobre 1996 avec Madame Marie-France Medana (BL et Medana, 1996, gr.) Notre principe de base était que des étudiants de deuxième cycle à l'université savaient, de par leur propre quotidien, ce qu'était l'interculturel et nous voulions seulement les amener à coordonner les connaissances empiriquement acquises. Nous avons donc centré notre action pédagogique sur la prise de conscience de ce qu'ils savaient (comme nous l'avait dit Rémy Clairin : *Avoir participé à deux recensements, ça vaut bien des années d'études*) et l'organisation de leurs compréhensions selon un axe qu'ils ne connaissaient pas, en leur fournissant par touche, par lectures et par travaux la possibilité de ce faire ;
- dans le cas où nous devons assurer une formation technique, comme dans le cas où il nous est demandé de donner une formation en une matière ignorée, ce qui sera le cas pour le CELSA en mai 1998, sur la même matière (interculturel), et où la demande de la direction du CELSA est de fournir aux étudiants un bagage intellectuel, nous « bétonnerons » en concepts par un cours structuré, afin qu'ils puissent assimiler des connaissances dont on leur demandera de rendre compte. Nous avons procédé également ainsi pour les formations d'enquêteurs pour les enquêtes fé-

condité menées sous l'égide de la WFS, Enquête mondiale sur la fécondité, ou pour les formations aux recensements. Dans ces cas-ci, il faut que les étudiants assimilent un ensemble de règles sociales et de concepts scientifiques. Il faut qu'une seconde nature, normée, prenne le pas sur leurs propres sensibilité et concepts.

Dans le premier cas, nous privilégions, par le contact affectif, l'expression des étudiants, et même le ludique. Dans le second, il n'est pas question de laisser l'accessoire l'emporter : il faut enseigner quelque chose et ce quelque chose est obligé de prendre un aspect contraignant, quel que soit l'intérêt qu'on y éprouve. Expliquer un concept demande de la méthode dans la démonstration et de la rigueur dans l'exposé ; le faire assimiler réclame une certaine coercition... la pédagogie doit « faire passer », c'est bien dire que la pédagogie est à l'enseignement ce que l'excipient est au médicament.

En ce qui concerne les notations, nous en sommes resté à une distinction que nous utilisons dans notre travail scientifique : il faut résolument distinguer la note (sur vingt en général dans notre système culturel) qui sera donnée à l'étudiant de la construction de cette note. Là, nous privilégions l'examen et la mesure des capacités et connaissances tant par des notes positives et négatives. Avec le directeur de l'enquête de fécondité du Cameroun, Abel Ebongué Nkougourou, nous avons ainsi établi, pour chacune des postulantes un bilan de ses capacités et de ses manques, les unes étant liées aux autres (selon le principe qu'une qualité implique des défauts et un défaut des qualités) afin d'utiliser les individus au mieux des besoins collectifs<sup>11</sup>. Ce qui est très important pour la composition d'équipes qui vont travailler d'une manière plus autonome que ne l'accorde l'idéologie dominante des directeurs d'enquêtes. Remettre la responsabilité au collectif

---

<sup>11</sup> Le responsable assistant technique de cette enquête s'était attribué la gloire de cette idée et il avait parfaitement convaincu de sa propriété le centre de Londres, cette tactique lui est d'ailleurs une spécialité : il signe mieux qu'il n'imagine et n'écrit.

d'enquête a été notre souci et explique selon nous une grande part de l'efficacité qui nous a été reconnue dans les travaux de terrain des grandes enquêtes que nous avons menées. Par ailleurs, nous pratiquons la collégialité en direction d'enquête : le succès de l'équipe sur la santé mentale et la migration (BL et al, 1977, liv.) doit beaucoup à ce « tridem » que nous formions avec Jacques Vaugelade et Benjamin Diouf, où chacun compensait en toute lucidité les manques de l'autre, et la cohésion avec Jean-Louis Ravel pour le versant médical. Celui du projet Chalco doit beaucoup à l'équipe que nous formions avec Juaréz et Martinez.

Nous voudrions maintenant conclure sur cet aspect en traitant de notre incompréhension de ce que l'apport des disciplines de sciences sociales n'est pas utilisé par la société civile comme ils devraient l'être. Le cas des enseignements de la pédagogie (La Garanderie, 1990, Barth, 1994) et de la psycho-sociologie est flagrant. (Barrow, 1996, se moque à ce propos de ce qu'il faut bien appeler le « coulage » de l'école française de mathématiques par des adeptes fanatiques de la théorie des ensembles de Bourbaki : des Français ont imposé les mathématiques modernes aux écoliers après avoir « testés » l'idée sur... des professeurs de mathématiques.) On parle en ce moment de l'heure d'hiver et de l'heure d'été, or l'étude des bénéfices de ce principe n'a jamais été réalisée, et le système a été imposé à toute l'Europe par les Français (on est passé d'un temps où il était 'évident' que le changement d'heure était bénéfique en terme d'économie d'énergie - on travaillait tôt le matin et la télévision n'existant pas on se couchait tôt le soir - à une époque, la nôtre, où le métro est vide à 7 heures et plein à 9). Ainsi se prennent les grandes décisions dans le monde politique : à l'emporte-pièce.

Comme on le remarquera au fil de ces pages, nous croyons que rien ne se fait si l'on n'a pas une stratégie et une méthode pour aboutir. Une stratégie doit être relayée dans l'action par une tactique appropriée et la méthode ne doit pas devenir exclusive. D'une part la stratégie, pour devenir

efficace, doit s'adapter aux conditions d'un *ici et maintenant* toujours neuf et renouvelé. L'action possède une logique centripète et elle ne doit pas contredire et dévier la logique centrifuge d'une stratégie. Pour nous expliquer, c'est une forme du fameux dilemme de la fin et des moyens : avec n'importe quels moyens peut-on obtenir une fin donnée ? Les trotskistes de l'époque affirmaient que la fin et les moyens étant dialectiquement liés, on ne pouvait obtenir une bonne fin avec des moyens délictueux. Le débat était à l'époque d'actualité, avec le stalinisme dominant dans la pensée communiste. Edgar Morin, Jean-Claude Filloux, Georges Lapassade, Serge Moscovici... tentaient de se ressourcer au marxisme originel à travers des revues comme *Arguments* qui consacra son numéro 25-26 de 1962 à cette question de la psychosociologie : *Vers une psycho-sociologie politique*. D'une certaine manière nous considérons que l'action scientifique a à voir avec l'action tout court et le chercheur est pris entre le marteau de la théorie et l'enclume de la pratique, et que c'est une des raisons pour lesquelles la science nous fascine.

### **Approches multiples**

Notre apport a aussi consisté en une stratégie de recherche qui incluait toutes les sources disponibles, comme le faisaient d'autres de nos collègues tel Alfred Schwartz (1971). Nous avons ainsi investigué sur les terres, sur les dégradations du milieu naturel (1975-b), sur le travail et les migrations, cela dans un même mouvement de recherche, plaçant l'objet avant la méthode, celle-ci n'étant là que comme technique qu'il ne faut pas instrumentaliser, à qui il ne faut jamais « donner le pouvoir ». Il faut aussi admettre qu'une fois acceptée comme déterminante, une méthode est une problématique scientifique qu'il faut accepter jusqu'au bout, pousser à ses limites, car alors, et alors seulement, le relais peut être pris par d'autres méthodes. Nous en arrivons ici à défendre une conception de "l'objet-méthode", l'un n'existant pas sans l'autre, ni l'autre sans l'un. Cependant, répétons ici que nous sommes de ceux pour qui le réel existe, mais que la conception que l'on en a dépend largement de nos outils. Nous n'obtenons

jamais que des images du monde, l'une n'est pas meilleure que l'autre, une fois éliminées celles qui ne représentent pas le monde mais l'auteur de l'image car elles sont des photos de l'intérieur de la tête et pas des photos de l'environnement. Certaines sont plus efficaces pour un objectif et d'autres pour un autre, certaines sont plus complètes, mais aucune ne recouvre la même part de réel que l'autre. Nous croyons fermement que nous touchons du doigt, en nous exprimant ainsi, le cœur des conflits scientifiques en sciences sociales. Certaines approches scientifiques sont complètement isolées : la psychanalyse est en grande partie dans ce cas, malgré les quelques essais d'anthropologie psychanalytique ou d'ethnopsychanalyse ou du nom qu'on voudra bien mettre sur ces démarches. D'autres sont concourantes, comme la sociologie d'enquête et l'ethnologie, ou la sociologie et la démographie, ou l'étude des groupes sanguins et des langues... D'autres se recoupent, s'allient, se disputent ou se taillent des croupières : la géographie collabore avec les études urbaines, l'économie d'une production et la géographie d'une production sont indiscernables... ce qui ne fait que concrètement illustrer qu'une orientation de recherche doit puiser l'information où elle se trouve et se donner les techniques dont elle a besoin, ce qui fut longtemps le cas du cousinage histoire et géographie dans notre enseignement.

Telles sont les grandes orientations méthodologiques concrètes que nous avons initiées ou mis au point, toutes, sauf celle sur les études du coût de l'enfant, ont produit des résultats publiés. Nous n'avons bien évidemment pas fait mention des méthodologies dont nous ne sommes pas de ceux qui les ont créées, ni de celles que nous avons contribué à améliorer (comme les analyses cartographiques - Lamy et Roux, 1969 - et nos efforts pour amener les services statistiques à utiliser ces techniques de cartographie automatiques dans les analyses des recensements, ce qui était peut-être intellectuellement prématuré avant l'arrivée des systèmes d'information géographique). Nous avons largement puisé dans ce que nos devanciers avaient mis au point. Notre originalité dans les méthodes a surtout été d'unir dans un même effort de recherche, ces différentes techniques en prenant soin de



les hiérarchiser car nous pensons que les techniques, quelles qu'elles soient, ne sont pas neutres. Elles drainent avec elles des conceptions et des logiques dont il faut veiller à ce qu'elles ne se contredisent pas. Nous avons largement expliqué ces problèmes dans notre thèse (BL ; 1997 : chapitres 4, 7, 8 et 9, 1<sup>ère</sup> partie).

Nous en arrivons ici à analyser plus précisément les thèmes scientifiques abordés où il nous semble que nous avons été novateur.

## 2.2. Les thèmes scientifiques

Nous ne voulons pas lasser le lecteur avec des détails qui pour nous sont importants mais qui, de son point de vue tout aussi légitime, peuvent être écartés. Nous nous contenterons de donner à entendre en quoi il nous paraît que notre activité scientifique a été, sur le plan de l'analyse, également créative.

### Analyses longitudinales

L'exploitation des registres paroissiaux, confrontée avec des enquêtes rétrospectives, nous a amené à l'analyse longitudinale d'une manière « naturelle ». Il nous semble que notre apport a été novateur en deux sens :

- apport de données historiques démographiques précises sur le début du XX<sup>ème</sup> siècle en Afrique ;
- analyse longitudinale en démographie.

En ce qui concerne notre apport en données, nous nous permettons de souligner que lorsque nous avons commencé à travailler au Sénégal en 1965, certains doutaient encore que les Africains fussent vraiment des hommes si l'on en croit le vocabulaire teinté de racisme et d'imbécillité qu'ils employaient : on disait par exemple « fécondité naturelle », comme si le fait de n'avoir pas de régulation organisée intellectuellement de sa fécondité (en l'absence d'une « théorie sociale » de la régulation familiale) puisse laisser supposer qu'une population eût une fécondité non-contrôlée par un corpus de pratiques ou d'*habitus*. Il nous a fallu « batailler » ferme en ces années pour que cessent ce genre de considérations insultantes et a-scientifiques. Notre travail a montré (BL, 1970, liv.) que l'Afrique de l'Ouest, pour nous contenter de celle-ci, avait connu de très grands changements (BL, 1996, art., sous-presse) au cours du siècle passé. Nos enquêtes anthropologiques étaient fort inspirées de la sociologie dynamique de Georges Balandier d'une part et, d'autre part, étant né en Afrique au sud du Sahara et y ayant vécu jusqu'à l'adolescence, il est évident que nous en avons

une autre vue que celle de l'apprenti-ethnographe. Débarquant d'Europe, un jeune pouvait croire, à cause de l'exotisme qui l'agressait et des mythes distillés par notre culture, que ce qu'il avait sous les yeux existait de toute éternité. Pour notre part nous avons remarqué les changements technologiques énormes connus par la Petite Côte du Sénégal (la région du Saloum), par exemple en matière de construction de pirogues, que d'autres auteurs comme Régine Van Chi disent traditionnelles et qu'il faut dater des années 20 de notre siècle, de la voile latine, apparue dans les années 80-90 du précédent (où elles étaient fabriquées en lattes de roseaux puis en herbes des marais du genre papyrus), de l'apparition des lourdes barges de commerce (années 30 dernières) et de l'exploitation du sel, que nous avons pu dater de l'année 1927. Paul Pélissier était arrivé aux mêmes conclusions par ses enquêtes de terrain (entretien particulier).

En matière de démographie, nous avons pu apporter des données précises, car vérifiées avec les informatrices, sur la mortalité et la fécondité. Finalement nous avons apporté une connaissance nouvelle qui manquait totalement : première pyramide des âges, premiers intervalles entre naissances, description des vies génésiques et maritales des femmes du point de vue de leur fécondité.

Trois modifications du régime démographique ont pu être mises en évidence et prouvées statistiquement : de la nuptialité, de la mortalité infantile, des effets du sevrage.

Dans la région de Sangomar, avec la colonisation française et le calme qui s'en est suivi après plusieurs siècles de désordre engendré par les bouleversements de l'économie de la traite des esclaves, la croissance de la population a amené les hommes à migrer durant la saison sèche (globalement d'octobre à juin) et quelques décennies plus tard les femmes ont suivi. Ils allaient, pour les premiers, couper du bois dans l'estuaire de Gambie ou trafiquer vers le Sud, jusqu'à Conakry profitant de leurs capacités de navigateurs multipliées par les nouvelles techniques de construction de barque, empruntées aux Portugais (hauts bords sur fond monoxyle). Les jeunes

femmes allaient dans les grandes villes (Kaolack, Ziguinchor, Dakar, Saint Louis) se faire bonnes. Chaque hivernage, avant les pluies, avec la préparation des sols, les migrants saisonniers revenaient dans leurs communautés. Mais l'afflux monétaire provoqua une rupture dans l'âge des mariages dans les années vingt de ce siècle : les hommes, nantis de revenus monétaires pouvaient mieux assurer le règlement des compensations matrimoniales, et les filles, « dégourdies » par la vie urbaine, voyaient venir leurs règles plus tôt, selon l'observation d'informatrices (qui correspond bien à ce que l'on peut en déduire de ce qu'on sait sur l'espèce humaine et les observations réalisées dans l'observation suivie de Ngayorhème : Waltisperger, 1974). Le résultat fut que le mariage tardif de l'époque pré-coloniale (mariage à 30 ans pour les hommes et plus de 20 pour les femmes) chuta, causant, pour les générations suivantes, un « manque à marier » qui provoqua une forte émigration masculine, dont profita d'ailleurs l'armée française (les Sérères de la Petite Côte de grande tradition guerrière - la bataille de Somb avait été gagnée par des contingents nyominkas selon les dires d'un griot du Sine qui nous en avait parlé - et bien nourris, étaient des soldats appréciés).

Un phénomène décelé par Cantrelle (1969) sur d'autres données et confirmées en partie par les enquêtes du Sine-Saloum, montraient une recrudescence de la mortalité au sevrage en Afrique : vers 18 mois la mortalité dans l'enfance connaissait des « pics » supérieurs à celle qu'elle avait avant un an. Cette mortalité était dite « africaine » alors qu'on devrait l'appeler « africaine-moderne » et être classée comme le kwashiorkor dans les effets de l'acculturation. Nous pensons avoir montré avec Jacques Vaugelade, que la mortalité infantile africaine de l'époque était liée à trois facteurs : l'effet des saisons très dures (saison sèche chaude, mars-juin, et saison humide infestée de paludisme), l'absence d'alimentation spécifique pour la période du sevrage, la continuation des relations sexuelles entre époux durant l'allaitement (ce qui contrevenait à l'idée répandue que les couples africains pussent, par vertu spéciale, se dispenser de relations sexuelles durant cette période même si l'occasion leur est donnée, idée dont on appréciera le relent

raciste ; quoique le fait ne puisse être nié pour certaines populations qui opèrent une rupture radicale de la cohabitation entre époux pendant cette période : l'occasion étant éliminée, la relation ne peut effectivement plus exister). Pour la discussion précise de ces phénomènes on peut se référer à nos articles avec Vaugelade (1969-b, art.) et celui avec Benoit et al (1977). Il faut signaler qu'au-delà du phénomène mis en évidence, c'est la méthode mise au point avec Vaugelade qui fonde la profonde originalité de notre démarche en permettant de discuter des probabilités différentes dans l'échelonnement et la causalité de la reprise de la fécondité chez la femme, le sevrage de l'enfant et l'arrêt de l'allaitement chez la mère, et le décès éventuel de l'enfant. L'un des événements provoquant les autres dans un arbre de possibilités : le décès c'est le "sevrage" chez la mère et la reprise de sa fécondité, ou bien celle-ci provoque le sevrage précoce et le décès de l'enfant, ou bien le sevrage décidé pour l'enfant provoque la reprise de la fécondité et le décès...

L'analyse longitudinale a donc été à l'honneur de par la nature même des données que nous avons recueillies et notre souci de tenir compte, pour "faire des statistiques", des destins individuels, en est la cause profonde. D'autres analyses, un peu différentes, ont été mises au point.

### **Famille et groupe de migration**

Notre souci d'avoir des données fines pour des analyses, nous a amené à nous intéresser aux familles (BL et al, 1972-a, art.), nous avons ainsi mis au point une batterie de concepts pour étudier les familles, en particulier, à partir des données collectées par Paul Saada au Congo (1980), dans un article publié en 1984 (qui faisait suite à une étude préparée pour le CICRED (BL et al, 1982, gr.) sur les taux et probabilités d'agrandissement en fonction des rapports de parenté.

Sur la migration, nous avons également tenté d'analyser le caractère collectif de la migration, toujours apprécié, de par la méthodologie, comme événement individuel par les enquêtes démographiques. En effet, notre lec-

ture ethnographique des fiches de famille nous avait alerté sur les causes qui étaient aberrantes : Prenons une famille qui migre, le chef se voit attribuer la cause 'économique' et les autres 'famille'. La critique des documents nous a amené à voir de plus près les cas où le groupe migrait de manière perlée : l'homme partant en premier et se faisant rejoindre par sa famille sitôt qu'il avait trouvé un travail ou une terre.

Dans cette orientation unissant une connaissance qualitative des populations d'une étude statistique nous voulons présenter d'autres initiatives, plus anthropologiques.

### **Anthropologie et démographie**

Le fonctionnement d'un système de parenté induit certaines conséquences. Nous nous sommes interrogé par exemple sur celles que l'on pouvait enregistrer dans les 'visites' (absences temporaires) des femmes dans leur famille. Le système de parenté sérère est matrilineaire et virilocal. Habitant chez son mari, la femme, principalement durant les premiers mois de l'enfant va voir sa famille. Elle se fait accompagner par un ou plusieurs de ses autres enfants. Or les femmes sont celles qui mémorisent le mieux la parenté dont elles sont le fondement mémoriel et, dans la parenté sérère, la colonne vertébrale. Notre hypothèse était qu'elles devaient donc se faire préférentiellement accompagner par leurs filles plutôt que par leur fils. La preuve statistique positive était impressionnante (BL, 1972-e) : les femmes se font accompagner de leurs filles et quasiment jamais de leurs fils.

Une autre orientation avait été envisagée avec Claude Meillassoux, qui n'a pu aboutir : nous voulions modéliser les systèmes de parenté selon les valeurs des variables démographiques possibles et, en particulier, en utilisant les tables-types de Brass, Coale et Demeny ainsi que des fécondités données. Nous voulions par exemple tester avec Meillassoux le régime démographique de sociétés qui incluent l'esclavage dans leur fonctionnement démographique (Laburthe-Tolra, 1986). Cela ne se fit pas, mais nous som-

mes certain que cela se fera. L'idée est en l'air ou bien devient à la mode et nous avons noté avec plaisir que certains jeunes chercheurs y pensaient.

### **Critique des données**

Issue de nos travaux historiques, la critique des données a été une des activités d'analyse qui nous a le plus passionné. La question n'est pas tant l'exercice d'un jeu intellectuel que l'idée de base que seule une critique des données permet d'assurer nos connaissances en sciences sociales. En effet, si la question est évidente quand on travaille en histoire ou en anthropologie, elle l'est moins quand on pratique la démographie. Regardons par exemple les enquêtes par sondage : de toutes celles effectuées en Afrique, seule celle de Madagascar réalisée par Michel Volle et analysée par Francis Gendreau (Gendreau et Volle, 1967) a présenté les intervalles de confiance. Ce qui n'est pas, on en conviendra, exactement la même question que la critique des données mais y converge. Les autres enquêtes par sondage réalisées par l'INSEE en Afrique francophone présentent au mieux la critique de l'enquête (BL, 1997, thèse : chapitre 1, 2<sup>ème</sup> partie, pp. 254-267). Notre idée est que l'avenir utilisera ces biais de collecte pour affiner les résultats et amener des comparaisons qui ne soient pas des comparaisons biaisées.

Par goût, par nature des données, que nous avons collectées nous-même avec Michel N'Diaye, et parce que nous avons précisé chaque fois sur nos cahiers la source du renseignement, nous avons pu effectuer une analyse des données et montrer que les femmes, au contraire de ce qu'on raconte trop volontiers oublient la naissance de leurs enfants au fil du temps, ce qui est évident et l'on ne voit pas pourquoi des femmes, qui ne sont après tout que des hommes d'un sexe différent (*It's an all different sex!*, proclame Tony Curtis dans *Some like it hot*) et les Africains, noirs ou pas, des gens du commun comme n'importe quel Européen de race blanche, Indien des Andes ou Chinois du Sud. Donc, selon la nature de l'événement et la durée qui en sépare l'informateur, nous sommes arrivé à chiffrer les biais, ce

qui nous rend très sceptique sur la mémoire des autres, l'étant définitivement sur la qualité de la nôtre.

Nous voudrions présenter un autre exemple (BL et El Hadj, 1974) sur l'oubli des enfants décédés en bas âge selon leur sexe en Tunisie, cette analyse avait été effectuée à partir des rapports de masculinité des enfants décédés en bas âges. Nous avons pu montrer là que le biais de l'oubli était sélectif selon le sexe de l'enfant décédé : les garçons étaient mieux mémorisés par les femmes ; cependant, passés quelques mois de vie, les enfants décédés étaient mémorisés avec la même qualité : ce qui signifie que le "machisme" de la société tunisienne jouait sur les enfants en bas âges mais n'impliquait pas un oubli des personnes quand, ayant survécu quelques mois, étant liées avait acquis, garçon ou fille, une existence sociale.

Dans ce cas, la critique des données fournissait une vue sur la société, quand dans l'analyse présentée plus haut des visites filles-mères, c'était la société qui permettait l'analyse des données. Nous retrouvons là le 'dialogue permanent' du quantitatif et du qualitatif (l'expression est de Jean Rivelois). Ce qui a été statistiquement testé dans le premier cas (l'accompagnement préférentiel de la mère par des filles) c'est une hypothèse tirée de l'étude qualitative ; dans le second cas, en Tunisie, c'est que l'examen d'une série statistique avait sens en termes sociologiques. Dans ce cas-ci, c'est la sociologie qui donne un sens à une série de chiffres, quand dans le premier, c'était le chiffre qui « prouvait » la cohérence de la structure sociale.

Nous devons insister sur une conséquence de ce que les statistiques ne sont que descriptives, quels que soient leur degré de sophistication. Un chiffre est une idée quantitative, avons-nous déjà avancé, c'est-à-dire une idée exprimée sous forme quantitative. Nous n'avons pas en science sociale de constante comme  $\pi$ ,  $e$  ou  $c$ . Le rapport de masculinité à la naissance n'est même pas une constante, c'est un ratio de valeur variable, dont on sait aujourd'hui qu'il varie (108 garçons pour 100 filles à la naissance au maximum, et encore, on n'en n'est pas certain, car une observation peut toujours « brouiller les cartes »), de même l'âge des premières règles, à la campagne,



17-20 ans, est plus bas à la ville, 10-14 ans. Quelle est la durée finale de la vie humaine ? Cela aussi est soumis à tant de facteurs, qu'on ne sait même pas si, par la seule observation de gens comme feu Madame Calmant, on pourra l'obtenir.

D'une manière générale nous croyons que toute recherche concrète apporte beaucoup d'éléments et d'information, qu'il est important d'en effectuer l'analyse, mais pour cela il faut savoir critiquer les données par des méthodes externes (en comparant les résultats avec ceux d'autres recherches) et internes, en considérant la cohérence des faits apportés par la recherche ou l'enquête considérées. D'une manière générale, l'analyse part d'un postulat : celui d'une structure latente aux faits collectés. La recherche de cette structure latente et sa cohérence avec les autres recherches que la tradition scientifique assure pour être « exactes » est la tâche à laquelle doivent s'atteler les nouvelles générations qui doivent « remâcher », pour leur propre usage, les données collectées avant eux. Nous avons déjà signalé qu'une structure latente existe derrière n'importe quelle « poignée de faits » et que le travail scientifique doit déterminer la nature de cette cohérence et... sa réalité, c'est-à-dire sa conformité au réel (BL, thèse, 1997, chap. 7, 2<sup>ème</sup> partie : *les sous-produits d'une collecte*, pp. 366-397).

Après l'examen des thèmes, nous allons examiner dans le sous-chapitre suivant ce qui nous paraît le plus intéressant de nos ouvrages et articles. Mais on nous permettra cependant d'accorder quelque place à des travaux qui, pour n'avoir pas eut l'heur d'être publiés n'en ont pas moins été suffisamment diffusés pour mériter qu'on ne les passe pas sous silence.

### 2.3. Commentaires de quelques publications

Notre production s'élève à plus de deux cents titres, dont certains ont cinq cents pages et plus, même si d'autres restent minces. Les documents imprimés représentent moins la moitié de ce chiffre : quatre-vingt ou plus, donc certains nous sont inconnus puisqu'ils sont sortis après notre départ du pays. Nos traductions n'y figurent pas. Nous reconnaissons ne pas trop apprécier la rédaction les ouvrages volumineux, nous avons toujours tenté de sacrifier la longueur, dans les travaux imprimés, au profit de la densité, cela pour être lu dans des sociétés où l'écrit n'a pas le statut (idéologique) privilégié qu'il a dans nos sociétés. Mais il nous paraît inutile de sombrer dans le masochisme en disant que nous écrivions court, car ce n'est pas exact : la différence entre la littérature grise d'un travail, qui peut faire cinq cents, six cents pages et l'ouvrage imprimé cent ou cent cinquante tient à ce que, dans un rapport on peut aller dans le détail car ceux qui le lisent y sont *a priori* intéressés, quand un livre, de par son mode de diffusion, « va à la pêche » du lecteur et doit « ratisser beaucoup plus large. Autrement dit, la littérature grise a un public « captif » et peut négliger la forme. Nous pensons que cette stratégie facilite la diffusion de nos travaux, car lire cent pages (dont l'impression reste toujours d'un faible prix) est toujours possible alors que trois ou six cents découragent. Cela à condition de donner, dans l'ouvrage imprimé, les possibilités d'accès aux documents originels (maintenant que l'informatique existe, nous diffusons beaucoup nos écrits sur disquettes).

Comme nous l'avons annoncé et déclaré en d'autres occasions, la vie errante qu'ont menée certains chercheurs travaillant à l'étranger, et en Afrique en particulier, et qui étaient partis jeunes et donc sans attache au milieu intellectuel français, ce qui était notre cas, cette vie errante nous (nous pluriel) a empêchés d'avoir accès aux publications. D'ailleurs, nous étions dans une relative indifférence vis-à-vis de cette question puisque la règle du jeu social était différente de celle d'aujourd'hui : participant au mouvement

scientifique dans une relative pénurie de documentation, nous étions organisés en réseaux informels dans lesquels passait largement l'information sous forme de documents multigraphiés et de correspondance. Nous pouvons parler de deux exemples significatifs de cette époque. Nous allons donc successivement aborder deux de nos travaux parus sous forme multigraphiée puis imprimée.

### **Problématique de la collecte en démographie**

Dans cet article de 1973, publié par l'Université de Clermont-Ferrand, ce n'est pas cette publication qui fit son "renom" (le mot convient) mais la version de la première moitié que nous avons rédigée seul en 1971 et qui fut largement diffusée en texte multigraphié et qui servit dans plusieurs colloques lors de ces années où l'arrivée de démographes du tiers monde était notable. Nous y posions les problèmes de la relation entre démographie et politique. Cependant, ce succès était ambigu car le texte isolé pouvait faire croire que nous limitions l'analyse de la science à sa seule dimension politique. Notre critique principale était du même type de celle de Bloor (1957) et que conteste justement Sokal (1997) dans son ouvrage actuellement débattu dans les médias. Nous avons bien perçu que nous n'avions pas été suffisamment clair, aussi avons-nous tenu à remettre en valeur les arguments techniques que contenaient l'article. Elle ne nous satisfaisait donc pas puisque si, pour nous, le politique doit être intégré, ce ne peut être aux dépens du scientifique. Cette réécriture faite nous avons inclus quelques observations de notre collègue Cantrelle qui a cosigné ce papier. Nous avons voulu repréciser la question en élargissant le débat que nous pouvons résumer ainsi : la science est certes liée à l'ensemble de la structure socio-politique mais ne saurait se réduire à elle, elle dispose d'une autonomie, en tant que sphère particulière de la société, et la technique et la méthode impliquent certains choix dont on ne peut se dispenser. Les photocopies étant devenues courantes, nous avons pu « corriger le tir » auprès de nos correspondants en leur demandant de prendre en compte l'ensemble de

la question et pas seulement la première partie qui était une critique idéologique de l'exercice idéologique de la pratique scientifique.

Nous voyons ici que l'article a eu moins de diffusion et "d'impact" que la version multigraphiée.

Une autre recherche est du même type, il s'agit de notre premier ouvrage : *Fakao*.

### **Dépouillement de registres paroissiaux et enquête démographique rétrospective**

*Fakao* fut notre premier ouvrage scientifique publié (1970). Ce fut aussi notre premier vrai terrain, celui qui réclame un investissement dans la durée. Nous avions auparavant effectué d'autres recherches plus proprement anthropologiques ou sociologiques mais de durées plus brèves, et il fut aussi le premier que nous ayons réalisé en démographie. D'une certaine manière, ce fut quand même notre premier terrain et nous lui gardons, à ce titre, une place particulière dans notre affectivité. Il est ce qui reste de notre thèse de troisième cycle disparue par un de ces hasards qui font tout le sel de la politique : *Les Communautés rurales de la Pointe de Sangomar, Sine-Saloum, Sénégal*, dont la totalité faisait 580 pages plus les annexes. Ce qui nous paraît intéressant dans le cas de *Fakao* c'est que sa diffusion en tant que document multigraphié fut supérieure à sa publication imprimée, restée confidentielle de par la conception curieuse de l'édition française qui publie mais répugne à vendre. Nous croyons avoir développé le meilleur de ce que nous avons été capable de produire. En germe étaient toutes les idées que nous avons ensuite exploitées : l'anthropologie et la démographie ensemble dans un même travail de recherche, l'éclairage mathématique de faits de société, l'observation ethnologique comme explicative de faits statistiques, l'étude de la famille et l'étude de la situation des femmes. Pour des raisons liées à l'objet scientifique lui-même, notre thèse portait largement sur la dégradation du statut des femmes sous l'impact du développement. Nous avons été sensible à cette société sère qui donne à chaque personne un matronyme et

un patronyme, reconnaissant ainsi en chacun de nous la confluence de deux lignées. Et aussi, nous avons perçu qu'un monde disparaissait : celui où le monde des hommes et celui des femmes existaient côte à côte. C'est cette recherche qui nous a amené à nous poser la question pour notre propre société où le monde des femmes et celui des hommes ont été « écrasés » par le développement depuis le moyen-âge chrétien et l'époque de la montée du capitalisme. D'où cette idée que nous avons exprimée dans une conférence à la Société d'Écologie humaine de Bordeaux (décembre 1996) : l'on dit que notre société était dominée par les hommes quand nous pensons que simplement les hommes sont du bon côté du bâton, ou bien l'ont été, mais que ce monde n'est pas plus le leur qu'il n'est celui des femmes ; nous sommes tous dans une même dépossession. On comprendra combien nous révolue le *politically correct* qui veut chosifier un monde de "confondus" au nom d'une égale médiocratie. Il y avait aussi une autre image de la société que les Sérères nous ont donnée : une image d'un monde d'égaux, dans l'inégalité des âges mais pas des lignées, même si certaines se sentait plus nobles que d'autres, mais celles-ci (ou plutôt leurs représentants) souriait de cette prétention, comme une épouse sourit des vantardises de son mari... C'est chez eux que nous avons compris l'épaisseur du vœu de du Bellay : *Vivre entre ses parents le reste de son âge*. Nous savons que d'autres sociétés donnent une toute autre image du bonheur, mais celui que recherchaient les Sérères avait séduit le nomade et le déraciné que nous sommes.

L'étude démographique des villages de Ngetj et Nguduman et de Diahanor a été et est restée pour nous une grande aventure intellectuelle. Lors du *Seminar of African Historical Demography* (Edinburgh April 1977), nous avons été déçu de découvrir que cet ouvrage était à ce point ignoré que notre communication (Benoit et BL, 1977) avait été prise pour des idées propositionnelles et non pour des résultats de travaux réalisés. Cela nous avait remis en mémoire la remarque de Raymond dans *Comment j'ai écrit certains de mes livres* (Pauvert éd., 1985 : 34-35) :

*En terminant cet ouvrage je reviens sur le sentiment douloureux que j'éprouvai toujours en voyant mes œuvres se heurter à une incompréhension*

*sion hostile presque générale.*

*(Il ne fallut pas moins de vingt-deux ans pour épuiser la première édition d'Impressions d'Afrique.)*

*Je ne connus vraiment la sensation du succès que lorsque je chantais en m'accompagnant au piano et surtout par de nombreuses imitations que je faisais d'acteurs ou de personnes quelconques. Mais là, du moins, le succès était énorme et unanime.*

*Et je me réfugie, faute de mieux, dans l'espoir que j'aurai peut-être un peu d'épanouissement posthume à l'endroit de mes livres.*

Heureux Roussel dont l'édition fut épuisée au bout de vingt ans ! *Fakao* a été mis au pilon. Il n'en reste que quelques exemplaires et l'espoir que les termites sauront les apprécier. Heureux littéraires qui peuvent croire en la postérité ! Pour nous, scientifiques, le futur de nos œuvres n'existe pas.

La lenteur de la diffusion de notre ouvrage n'est pas le seul coupable de cet état de fait : d'une part il fallait beaucoup de modeste abnégation pour effectuer ce genre de travaux et les changements sociologiques dans la classe des travailleurs scientifiques en sciences sociales fait que les chercheurs espèrent, chacun pour soi, trouver le big bang de la société humaine ; d'autre part ce travail demandait des conditions particulières peu remplies dans les pays : l'état civil ne pouvait suppléer, ou bien les noms étaient fluents (cas par exemple à Madagascar) et la reconstitution des familles difficile d'autant, ou bien les changements de la vie ont détruit les conditions de possibilités de ces recherches. Il reste *Fakao*, Kongoussi-Tikaré, Maria Tang... (Benoit, BL et al, 1980, gr.), quelques aventures intellectuelles en somme, et des matériaux pour d'autres exploitations. Peut-être.

### **Santé mentale et migration**

Lors d'une opportunité (« mais le chercheur peut-il être autre chose qu'un opportuniste ? », s'interrogeait Christian Valentin, pédologue), nous avons réuni une importante équipe sur le thème de la santé mentale et physique et la migration des paysans de l'arrondissement de Niakhar vers Dakar sur un financement de l'OMS de Genève et avec la collaboration de ses chercheurs Ben Youssef, Cuttler, Levine, dont l'éventail de compétences représentait notre équipe au Sénégal : sciences sociales, biologie médicale, mathématiques. Le résultat de cette enquête a consisté en de nombreux rap-

ports particuliers (BL, 1970-f et g, gr.), et d'un livre pour notre part (BL et al, 1977). Ce fut le premier grand projet auquel nous participions, et dont nous assurons la co-direction avec Jean-Louis Ravel, psycho-sociologue. Du côté des disciplines quantitatives nous étions en équipe avec Benjamin Diouf, sociologue, et Jacques Vaugelade, mathématicien et démographe. Nous avons expérimenté que la tâche des chefs de projet est la plus éprouvante qu'il soit. À chaque fois qu'un projet multidisciplinaire s'achève nous nous jurons qu'on ne nous y reprendra jamais plus, mais le goût de l'aventure intellectuelle nous est trop chevillée au corps pour nous écarter trop longtemps. En chacun de nous est un petit Sinbad le marin, qui, à chaque fois qu'il a sauvé sa vie, soupire après Bagdad, et qui, à Bagdad, s'ennuie et reprend la mer. Et à chacun ses richesses, celles que nous avons retirées de ces grands projets sont naturellement d'ordre humain, tant avec les équipes qu'avec les populations, mais aussi d'ordre scientifique sur le plan des contradictions internes du multidisciplinaire et des limites des approches scientifiques. L'intérêt des grands projets est de vous faire travailler... les financiers ou les gestionnaires diraient en "tir tendu", à la limite. Ils remplissent ainsi *de facto* une des particularités du travail scientifique qui ne peut exister qu'à la limite du connu : avant c'est de la technique, au-delà de l'imprudence et une imprudence, si elle renouvelée, est de la folie. C'est en considérant cet ensemble de contraintes que nous en arrivons à recommander le travail d'équipes lourdes mais quand les professionnels sont suffisamment aguerris pour faire face aux inévitables conflits que cette forme de travail engendre. Par ailleurs la direction de ces travaux est une responsabilité émotionnellement écrasante dans notre société ; surtout en sciences sociales où le principe du dominant dans le groupe n'est jamais respecté, particulièrement dans le système français où des bureaucrates loin du combat s'arrogent les titres et fonctions de chefs et ne délèguent rien au terrain. Ils préfèrent donner raison aux maillons les plus faibles qui finissent par faire la loi de la solidité de la chaîne. Nous n'accusons pas, nous constatons, il nous semble que l'expérience que nous avons acquise permet cette

observation : elle était criante de vérité lors du projet *Escurremientos superficiales* au Nord-Mexique (BL, 1992-a, e & k, gr.) Un scientifique, au bout de quelques années de pratique, est devenu à lui seul une spécialité scientifique qu'il est le seul à manier. Donc, en quelque sorte, tous les projets sont pluridisciplinaires. Cependant, un des problèmes actuels de ces projets ne tient pas à leur conceptualisation, mais à une simple question organisationnelle : c'est d'ailleurs, selon nous, une des tares de la société française qui, à force d'individualisation et d'idéologie démocratique, organise l'entropie et coupe les têtes qui dépassent. Il nous semble que notre expérience permet d'ouvrir une parenthèse : notre système culturel est issu d'une société très hiérarchisée, autoritaire, dont on a totalement oublié qu'elle était également une société consensuelle : certains dirigeaient, qui avaient l'autorité, et d'autres obéissaient, qui acceptaient cette autorité (qu'un jour, pour certains de fait et pour tous d'espérance, ils partageraient). Il y avait un consensus sur le fonctionnement global de cette structure d'autorité/soumission, des droits et des devoirs globalement fonctionnels, même s'il y avait des abus : mais on a affaire à des femmes et hommes et c'est le contraire qui pourrait être inquiétant. Depuis la mort du Président Pompidou (mai 1974) disons, pour fournir une date symbolique dans ces années post-1968, la société a changé, on en est arrivé à une organisation dite « démocratique », qui exige un consensus négocié tant sur les modalités de fonctionnement que sur les objectifs. Le résultat que nous obtenons c'est que ce qui était autrefois une charge honorifique et intéressante si elle était menée avec cœur et intelligence : être chef de projet, est aujourd'hui une « galère », une géhenne, si elle menée autrement que dans l'esbroufe et l'intérêt de soi. Le fonctionnement des grosses équipes montées par le Français sont des équipes à entropie organisée dirigées de loin par des mandarins aux pieds nus et aux mains vides, bureaucrates sans expérience scientifique, dont le simple fonctionnement dévore une partie importante des budgets consacrés à la recherche. Notre remarque se fonde sur l'ensemble très large d'expériences que nous avons : le vrai problème aujourd'hui n'est pas financier ou scientifique, il



est le suivant : pour des grands projets nécessaires à l'avancement des connaissances, à l'affermissement de notre maîtrise des dérives de la technologie et au contrôle social des conséquences du progrès et de l'extension de la modernisation, qui va diriger ces projets ? Va-t-on laisser longtemps les grands projets scientifiques, ces machines de recherche dont nous ne pouvons pas nous passer, dériver en instruments aussi inutiles que la colonne Trajane dont parle Paul Veyne (1991), dont la seule fonction est de dire la gloire du Prince par son existence, ou de ces centres scientifiques que nous, Français, avons semés de par le monde et qui ne font que masquer notre incapacité à affronter un monde nouveau en donnant à croire qu'on le prépare ? À moins qu'ils n'aient d'autre usage que celui d'engloutir des richesses que nous ne savons plus gérer avec intelligence. Mieux vaudrait alors que nous croyions, comme les anciens Égyptiens, que leur enfouissement nous mènerait à l'immortalité ou, comme les Scythes, qu'elles nous accompagneraient dans de folles courses sur d'ardents coursiers de l'Au-delà. Mais peut-être le croyons-nous après tout, nous qui consacrons tant d'énergie à brûler cette « part maudite » ? Du projet scientifique comme potlatch.

Les politiques et les politiques de la recherche en particulier n'ont qu'un slogan frappé au coin de la pensée unique en science : travail multidisciplinaire ! Mais les difficultés particulières de ce type de travail ne sont absolument pas prises en compte, on refuse la hiérarchisation des tâches (dont nous avons déjà parlé à propos de la fusion de disciplines dans la recherche d'un objet scientifique nouveau), la révision du système d'évaluation (*publish or perish*), la question des compétences différentes individuelles et de celles des disciplines, celle de la formation de jeunes scientifiques... Nous avons dû, quant à nous, y ajouter les contraintes de la coopération internationale. L'incapacité du politique à apprécier rationnellement ces problèmes dans notre système sclérosé français est clair à la lecture du rapport de Couty (1990) sur la question du pluridisciplinaire où aucune solution concrète n'est proposée et où la réflexion est typiquement marquée du sceau de la culture, celle qu'Antrobus (Durrell, 1996 : 90) quali-

fie ainsi : *Toute culture corrompt, mon vieux, mais la culture française corrompt absolument*. On peut garder quelque espérance en se disant que l'expérience accumulée servira peut-être puisqu'elle est nettement plus avancée que ce que la bureaucratie de la recherche en dit. L'expérience du terrain arrivera, peut-être, à consolider le travail collectif et à officialiser ses contraintes sur le plan des conséquences organisationnelles.

### **La boue et la poussière**

Un autre grand projet sur la ville a été celui que nous avons monté et co-dirigé avec José Manuel Juárez sur "ville et environnement" au Mexique en prenant pour exemple la ville satellite de Mexico, Chalco. Ce projet a eu de nombreux « produits », comme signalé déjà plus haut (page 25) : produits scientifiques classiques certes (rapports et ouvrages), y compris en filmographie (passé à Antenne 2 en *prime time* : Perrin et al, 1991), un système d'information géographique et un plan d'urbanisation, mais, surtout, il a été important pour nous de voir en quoi les sciences sociales pouvaient apporter quelque chose de spécifique et de nécessaire à la gestion des sociétés. Certes, ce n'est pas encore aujourd'hui que les politiques seront capables de tenir compte des résultats scientifiques des sciences autres que physiques dans leurs décisions (si tant est qu'ils tiennent vraiment compte de ces résultats... du moins, il les "respectent"), mais il est évident que cela devra se faire. Dans les exposés que nous avons pu faire auprès des autorités mexicaines des résultats, nous avons bien vu que les résultats des hydrogéologues les intéressaient intellectuellement plus, car il leur paraissait plus facile de maîtriser ces informations, quand, en fait, tout comme pour les études dans le nord du pays, si l'épuisement des nappes phréatiques les alarment, s'ils paraissent en entendre les conclusions, ils sont tout aussi incapables d'y remédier que pour de vulgaires résultats de sciences sociales. L'enjeu est donc au niveau du politique et de sa capacité à gérer l'avenir, et non pas au niveau scientifique et de sa capacité à prévoir. La distinction tient au fait que les disciplines sociales sont directement en prise avec le politique pour les enseignements que l'on peut en tirer, quand les sciences

physiques et naturelles paraissent plus éloignées. Pourtant, l'épuisement des nappes phréatiques, la dégradation de la forêt d'Indonésie, la destruction de la Nouvelle Guinée, l'élimination des baleines et l'épuisement des stocks halieutiques sont des problèmes tout autant politiques que technico-scientifiques. Quant au travail et à la prostitution des enfants, la drogue, le mode d'élection... ils sont autant des problèmes scientifico-techniques que politiques.

Ce projet prenait la suite d'un autre auquel nous participions au Mali, sur les ressources halieutiques du Delta central du Niger, où nous avons travaillé avec des ichtyologues sur la pêche artisanale pour monter la partie sciences sociales du projet. Il est intéressant, sur le plan méthodologique de comparer cette expérience avec celle que nous avons eue au Nord-Mexique sur les écoulements superficiels d'eau. Dans le premier, au Mali, la difficulté est venue d'un anthropologue soucieux de conserver son « pré carré » qualitatif et, dans le second, d'un pédologue... tout aussi buté sur le « qualitatif » baptisé de « démarche naturaliste ». La convergence de ces deux faits ne laisse pas d'interpeller, car on retrouve le même problème dans le projet migration Mossi vers la Côte d'Ivoire (Boutillier et al, 1976), auquel nous n'étions pas mêlé (l'observateur en l'occurrence ne fait l'observation). Il est inutile d'épiloguer sur cette question à laquelle nous avons consacré de nombreuses analyses et qui est centrale dans notre thèse (BL, 1997 : 184-193, 268-270) et dont un roman délicieux : *Traité du zen et de l'entretien des motocyclettes*, montre toute l'ambiguïté (Pirsig, 1967). Son auteur exprimant dans ce roman une expérience-limite qu'il vécit. Pour en revenir aux trois projets signalés, on put constater que c'est toujours le maillon le plus faible qui gagne, situation bien franco-française, dont Jules César déjà, fait mention dans *La Guerre des Gaules* : la querelle intestine est un sport national.

### *De lo cotidiano a lo académico...*

À la demande de certains de nos collègues de sciences sociales de l'Université autonome de Mexico, unité Xochimilco, nous avons dispensé un cours en 1991-92 sur les techniques de recherches et l'examen des recherches personnelles de chacun. L'année universitaire suivante, il nous semblait que reprendre cette procédure ne permettait pas de véritablement avancer, aussi avons-nous proposé de réaliser collectivement une véritable enquête, de sa problématique à la rédaction d'un rapport d'enquête. Finalement le projet se fixa sur le thème de la connaissance de la pratique de l'espagnol chez les étudiants de l'unité. Nous aboutîmes à la rédaction d'un petit ouvrage (BL et Si, 1993, liv.)

Cet ouvrage nous apparaît intéressant de par le bref délai entre la mise au point de l'enquête et la rédaction de l'ouvrage (moins de douze mois), sur la présentation dans le texte des données de l'enquête - données nettoyées des scories (le travail avait été effectué par Mao Si), - qui sont ainsi dans le domaine public et peuvent être retravaillées par qui le désire. Ce travail est l'illustration que le mouvement s'enseigne en marchant. Un autre aspect n'est pas moins intéressant, cette enquête illustre la *serendipity* : au-delà des objectifs explicites, on fait des découvertes inattendues. Certains des fondements de la société mexicaine sont apparus, comme le machisme et ses conséquences scolaires sur les moindres performances scolaires des garçons gênés dans une compétition par des notions obsolètes "d'honneur" individuel et de "face à garder". La culture mexicaine privilégie effectivement l'assomption par l'individu des normes du groupe (qui est toujours premier : la culture mexicaine est fusionnelle à l'excès). Ce qui amène l'homme à paraître un *macho* sans peur et sans reproche. Quand les moyens du rôle lui font défaut, le jeune Mexicain se trouve dans une contradiction insoluble entre l'être et le paraître. Cette enquête, qui avait pour objectif premier l'étude de la maîtrise de la langue est apparue beaucoup plus riche en dimensions sociologiques que prévu. Comme toute enquête bien faite finalement.

## Fleurs et parfums chez l'Antillais

C'est lors d'un passage dans le secteur privé, dans le bureau d'études international RIM que nous avons appris un certain nombre de techniques de collecte fondées sur le *focus group*, "*investigation centrée par petit groupe*". Nous avons durant cette période produit de nombreuses recherches non-universitaires (1981-a, b, d), mais nous regardons *Fleurs et parfums chez l'Antillais*, pour une de nos meilleures productions intellectuelles. Le projet qui nous était soumis était la vérification de l'échec publicitaire d'un parfum. Nous avons pu explorer l'imaginaire antillais concernant les fleurs, le parfum et les femmes, association qui dans notre culture a un sens esthétique et qui, dans la culture antillaise issue de ses racines négro-africaines, reçoit une connotation liée au danger (danger des fleurs vénéneuses, habitat d'insectes dangereux ; connotation entre fleur coupée et mort ; fleur coupée/femme coupée, déflorée dans le mépris par l'homme pressé ; fleur meurtrie et femme affectivement tuée)<sup>12</sup>. Ce travail dans l'imaginaire des Antillaises tant guadeloupéennes que martiniquaises, avait été très éclairant sur l'image que se font les femmes de leur situation. Il nous a rappelé ce premier travail à Fakao, où nous vivions parmi les femmes puisque la plupart des hommes étaient en campagne, en travail saisonnier à l'extérieur de Sangomar, où une fois, une femme que nous interrogeons d'une manière trop précise sur sa vie sexuelle, car elle avait eu deux enfants puis plus rien pendant 15 ans puis deux enfants, si, entre temps, elle avait cessé toute relation sexuelle avec son mari, qui nous avait répondu : « On ne dit pas ces choses à un homme ». Nous lui avons répondu : « Mais je ne suis pas un homme ! Pour aucune des femmes ici, je ne suis un homme ! », car, à l'évidence, nous ne postulions pour cet honneur... alors, elle nous avait raconté dans le détail sa vie. Louis Henry avait été étonné que nous ayons pu obtenir des renseignements d'une aussi grande fiabilité. Il avait été très drôle

---

<sup>12</sup> Notons que le même thème fleur coupée/femme prise, existe en espagnol du Mexique : une chanson de Cuco Sánchez déclare : *Si la vida es un jardín/ las mujeres son las flores/ el hombre es el jardinero/ que corta de las mejores.*

d'apprendre que cette femme, de toutes celles que nous avons pu interroger, avait finalement été sexuellement très heureuse avec ces deux premiers enfants qui lui assuraient une légitimité de mère et d'épouse, de femme donc, puis cette longue latence de sa fécondité qui avait fait que son mari et elle, n'ayant jamais totalement perdu espoir, mettaient les bouchées doubles, si l'on peut s'exprimer ainsi, ce qui comble quand même bien une vie ; et ensuite, juste avant la ménopause, ces deux autres enfants, rutilants de santé... Pour en revenir à ces études antillaises tant sur le parfum que sur la lessive, nous avons ensuite entretenu de longues années une correspondance avec les femmes du port de Pointe-à-Pitre, qui nous écrivaient chaque année en nous donnant des nouvelles des unes et des autres, ce qui prouve que le travail d'enquête n'est pas simplement un exercice intellectuel mais demande de l'investissement personnel et affectif pour donner à l'enquêteur son miel. Une année notre correspondante, déjà âgée, se tut : comme elle était très chrétienne, nous nous étions astreint à un office du matin.

La technique, nous l'avons aussi appliquée dans des travaux purement scientifiques, ainsi en fut-il pour deux recherches, l'une sur le deuxième bureau, l'autre sur le concept de *kigulingana*. Cette dernière étant restée dans nos cartons, nous allons parler de la première qui produisit un de nos articles. Disons quand même que *kigulingana*, c'est ce sentiment de jalousie qui saisit un enfant quand un puîné le remplace dans le cœur et les soins alimentaires de la mère. Il nous paraît être, sinon au départ de la sorcellerie congolaise comme le pensaient beaucoup de nos informateurs, mais au moins est-il la marque ou le point d'ancrage, dans la vie privée des acteurs, d'une règle sociale.

### **Le deuxième bureau**

Le deuxième bureau est devenu un terme très galvaudé aujourd'hui. Quand nous l'avons étudié, ce n'était encore qu'une pratique congolaise. Nous avons montré en quoi cette maîtresse légitime à côté de l'épouse légi-

time manifestait le jeu de liberté du sujet dans des sociétés matrilineaires, et qu'il était également une conquête féminine de relations amoureuses équilibrées - dans le déséquilibre dynamique des structures sociales. Cet article avait été accepté en Angleterre et en Italie, après avoir été refusées par des revues françaises (qui, publication faite nous reprochèrent d'avoir donné le texte à l'étranger). C'est finalement à cause de la qualité du texte français que ce texte parut chez *Genus* (1987).

### **Terrain et travail scientifique**

Comme nous l'avons expliqué, toute notre vie fut structurée par une idée centrale : qu'est-ce que la pratique, quel contenu a-t-il dans le travail scientifique. La trilogie mythique *hypothèse, expérimentation, conclusion* est le modèle de la découverte scientifique. Certaines disciplines scientifiques - dont la quasi totalité des sciences sociales -, ne disposent pas de la modalité de "l'expérience reproductible". Nous avons voulu mettre cette recherche en perspective historique par rapport à l'évolution des générations de scientifiques de ces trente dernières années et nous l'avons présenté en thèse. Qu'est-ce que la connaissance ? Qu'elle est la pratique des sciences sociales ? Quel est le statut scientifique de l'observation d'un événement non-reproductible ? Tels sont les grands thèmes que nous avons abordés. Nous avons également traité de la méthodologie d'enquêtes. Elle s'organise en partie sur la distinction qui ferait de la collecte quantitative centralement le lieu d'exercice de l'ouïe et la collecte qualitative celui de la vue. Enfin, nous y abordons la question du terrain. À lui s'opposent des activités de réflexion et de pensée. Le terrain est magnifié de valeurs d'authenticité, de sensibilité, de proximité, de concret... C'est la personne face à l'anonyme bureaucratique, l'émotion contre la sécheresse de l'esprit... Cette thèse tient que les sciences sociales existent et que l'intégration de leur apport est un enjeu de société des années qui viennent. Le discours sur la science qu'elle a prétendu produire reste donc un plaidoyer pour qu'une activité essentielle de la découverte scientifique, le terrain pratiqué avec humilité, ne soit pas laissé en déshérence théorique : car l'observation n'est que la face pratique de

l'activité intellectuelle. C'est donc à une union plus intime entre ces deux dimensions de la recherche scientifique que cette thèse a voulu plaider. Ces 650 pages de texte, qui concluaient une réflexion de près de quarante ans, ont permis de présenter de manière coordonnée ce que nous pensions de la science comme activité sociale et comme sphère technique.

Si peu ?, peut se dire le lecteur. Cela est exact, c'est finalement dans ces textes cités qu'il nous semble avoir déployé le meilleur de ce que nous étions capable d'effectuer. Certes, nous n'avons pas, dans ce chapitre abordé la question de l'étude de la sorcellerie comme système car nous y consacrons notre avant-dernier chapitre : la "page de gauche", qui est une étude et un travail sur la forme qui aboutit à notre ouvrage *Syrène, histoire d'une possession...*, mais il n'en reste pas moins que, comme tout le monde, nous n'avons que certaines choses à exprimer et peut-être avons-nous eu la chance d'avoir le sentiment d'être arrivé à les exprimer. Nous n'avons jamais cru à ces vins bons à tout, bons à rien, à ces voitures amphibies qui volent. Une vie de scientifique n'est pas mieux que celle d'un marchand, elle a l'avantage d'être, en général et plus qu'une autre, vécue avec plus liberté ou bien avec des contraintes moins apparentes. Quant à son résultat, elle n'est pas plus intéressante qu'une autre. Avouons que le fantasme bien français qui fait de l'intellectuel un être à part et « noble » par essence, comme autrefois on pouvait l'être pas naissance, nous a toujours fait rire. Nous l'avons toujours su : si, au lieu d'être un gaucher contrarié né dans une famille de cadres, nous étions né bien latéralisé dans une famille de manuels, nous serions devenu menuisier ou mécanicien, gens vers lesquels se porte plus notre estime. Le terrain nous a conforté dans cette idée que l'humanité est plus dans ces gens modestes dont un humble travail quotidien a forgé l'humanité que dans l'artificialité de la communication et du spectacle qui nous dévore. Même si la proportion d'imbéciles est partout la même, selon quelque partition des hommes que l'on choisisse, il n'en reste pas moins que la bêtise d'un pédant diplômé reste plus insupportable que celle d'un manuel sans qualification, même si on ne partage pas l'idyllique vision



du peuple qu'ont Cacérés, Ragon et autres auteurs populistes (Muller, 1983), ou même Synge (1902). Notre travail scientifique trouve une de ses sources d'espérance malgré les orages qui s'amoncellent sur notre espèce : aujourd'hui dépossédés de leur monde, nous espérons que les hommes retrouveront ce monde par l'activité scientifique de milliers de chercheurs anonymes, dont le travail éphémère est aussi noble que celui d'un électricien ou d'un vendeur, d'un ferronnier ou d'un informaticien. Nous ne savons pas personnellement à quoi ce monde ressemblera, nous doutons même qu'il nous intéresse à connaître, mais que nous espérons qu'il existera.

Puisque nous avons passé en revue nos productions intellectuelles les plus importantes, et nous ne nous sommes pas attardé sur quelques analyses que nous jugeons mineures, comme celles sur les liens entre la politique et la recherche ou recherche et société, nous voudrions dire que nous aimerions qu'on décore notre tombe comme on le fait au Congo en mettant sur la tombe du disparu des choses qui le signifiaient à la face du monde et que le vent et la pluie détruisent, car le souvenir est éphémère : que les pages méthodologiques de critique des données de *Fakao*, le *Deuxième bureau*, *Fleurs et parfums chez l'Antillais* et *Syrène* témoignent durant quelques jours de vent de pluie et de soleil, de ce que le travail scientifique a été pour nous : l'écho d'amitiés et de respects mutuels, plaisirs de terrain et joies de l'écriture. « Tel est votre *Best of ?* » [ou doit-on écrire *Best Off ?*], nous dirait-on dans le "show bizz" ?, certes. Nous pensons avoir, dans ces textes, donnée le meilleur de ce que nous pouvions : par la problématique scientifique déployée, par l'engagement de terrain, par le travail d'analyse, par le fini de l'expression finale employée. On pourra s'étonner de ne pas y trouver notre thèse sur le terrain, mais ce serait forfanterie d'espérer que, couché entre nos pairs, nous puissions avoir la prétention de voir cet ouvrage encore lu, quand nous avons au contraire l'espérance de l'avoir écrit pour que d'autres, s'en servant, le continuent et l'effacent. Et puis, ce fût tellement notre colonne vertébrale intellectuelle qu'elle mérite d'être enfouie, avec celle, physique, qui nous a fait tenir droit sur la terre.

## Chapitre 3

### La page de gauche

*Ce mot (style) se dit en parlant du discours. C'est la manière dont chacun s'exprime. C'est pourquoi il y a autant de style que de personnes qui écrivent. Néanmoins, comme ces diverses manières de s'exprimer se réduisent à trois sortes de matières, l'une simple, l'autre un peu plus élevée et la troisième grande et sublime, il y a aussi par rapport à ces matières trois sortes de style, le simple, le médiocre et le sublime.*

Pierre Richelet  
*Dictionnaire des mots et des choses, 1680*

Nous allons dans ce chapitre traiter plus spécifiquement de nos trois ouvrages sur la sorcellerie. Le travail de terrain implique un vécu et toute la question est de savoir si l'on doit s'abstraire de ce vécu pour traduire, dans une seule logique scientifique objectivée, ce rapport au terrain ou s'il n'est pas possible de traduire ce vécu dans un autre langage que celui du rapport exclusivement scientifique. Que faire de l'émotion ? Doit-on définitivement la garder pour soi, ou doit-on tenter de l'exprimer ? Cette analyse ne doit pas faire croire au lecteur que nous serions de ceux qui voudraient chasser le scientifique des sciences sociales, notre question est au contraire : comment réintroduire, et dans quelles conditions de possibilités, l'émotion et la sensibilité de l'observateur, outil de l'observation ? Comment donner également à entendre au lecteur les particularités du vécu des personnes sociales observées, qui ne sont pas non plus des purs éléments de la vie sociale mais qui restent surtout des acteurs de cette vie sociale ?

#### **Le cahier de terrain**

L'originalité expérientielle que recèle le terrain nous avait amené à rechercher un mode pour la transmettre au lecteur. C'est à l'occasion d'enquêtes sur la famille au Congo que nous reprîmes cette idée. L'importance de la sorcellerie dans ce pays et notre pratique de l'investigation centrée par petit groupe nous amena à l'idée de réaliser une étude sur la sorcel-

lerie comme système. Nous avons donc sorti de nos cahiers de terrain un certain nombre de récits ou d'affaires dont nous avons été le témoin pour examiner les différents plans de cette réalité : le bouc émissaire, le complexe d'Œdipe, la castration, la haine entre frères, l'intérêt et la concurrence économiques, le désir de lucre, etc. Nous avons présenté cette étude en une version inachevée à un éditeur qui nous conseilla plutôt de sortir les seules "histoires" car elles lui semblaient plus intéressantes telles quelles.

Nous avons écrit trois livres, les deux premiers de 1989 et 1991, sont des recueils de récits, le troisième est une unique histoire : les recueils seront cités par leur titre résumé : *Congo-Océan* (1989) et *Dakar-Niger* (1991), de même pour l'ouvrage : *Syrène* (1991). C'est ce travail particulier sur la « sphère sorcière » de la société que nous voudrions maintenant aborder et exposer par là-même nos considérations sur la question de la littérature (et de l'art en général) dans la traduction des travaux de terrain et de sciences sociales en général.

Au commencement étaient nos notes de terrain, celles que l'on prend sur le vif, ou celles que l'on écrit le soir à tête reposée, c'est-à-dire en essayant d'avoir le temps de penser à ce que l'on a vu dans la journée : des observations, écrites plus ou moins bien, au fil de la plume. C'étaient de brefs récits, au mieux, et bien plus souvent des remarques du genre :

*« 5 mai, A\* me dit que la vieille d'à côté est une lépreuse... Interrogé le 9, B\* me dit que la vieille est en fait une sorcière... \*C dit que la vieille est très méchante et ne veut rien avouer... le 17, aujourd'hui il a fait très froid, temps de bruine, on appelle ça la neige ici... le 25, je demande à D\* pourquoi la vieille lépreuse est une sorcière, il me répond que l'on pense ainsi chez les Vili etc.... je lui demande s'il n'y a pas de maladie « naturelle », dont la cause ne serait pas la malveillance, il me répond oui mais n'est pas capable de me donner d'exemple... Le village s'appelle Kulila ou Kuilila ? A\* me dit que c'est pareil, en fait, après l'avoir bien fait répéter, je vois que c'est moi qui n'entend pas les tons de la langue yombe... Je demande à E\* ce qu'il pense de tout ça, on parlait de la lèpre, il me dit que c'est des histoires nègres lamentables, c'est lui qui la nourrit pour l'empêcher de crever, il l'a connue quand ils étaient jeunes, il était absent quand l'affaire s'est passée : il y a eu concomitance entre la mort d'un gosse et la maladie ; interrogée, F\* déclare que la jalousie congolaise c'est ça, cela sert à faire souffrir les gens. Penser à*

*explorer la question d'une maladie naturelle, demander des exemples, y a-t-il une relation avec la position du malade dans la lignée ?... À Kulila ("l'endroit où l'on entend des pleurs") le petit chien de Faustin s'appelle KIKULINGANA ("tu es chassé de ce que donne ta mère"), ce qui a rapport avec la jalousie, « Et ensuite, parce que tu es jaloux, tu deviens sorcier » me dit Faustin dont l'autre chien s'appelle BEMAZA, ce qui est en rapport avec les agressions sorcières. Y croit-il ? non. ; je lui demande à un autre moment si c'est vraiment possible de ne pas croire à la sorcellerie, il me répond qu'on est obligé d'y croire, mais qu'en tant que chef il dit qu'il ne faut pas y croire sinon ça fout la merde, on garde cela pour soi. Il me dira aussi que la sorcellerie c'est une grande souffrance pour tout le monde. »*

Ainsi, par touches qui s'égrenaient le long du temps d'enquête, nous apprenions une « réalité » : des perceptions, des faits racontés, des faits observés (lesquels ne sont pas plus objectifs que ceux que l'on entendait, on ne remarque pas n'importe quoi, on reste aveugle à certaines choses...) Ces ragots et récits, spontanés ou induits, construisent une « réalité », que, par la suite, nous mettions en forme pour l'utiliser à titre d'exemple, et pour en faciliter la consultation. Par ailleurs, comme lors de notre jeunesse étudiante où nous assistions aux cours en notant que quelques bribes pour reconstituer le soir la totalité que nous en avions retenue, nous nous mettions le soir, chaque soir, au travail, nous réservant quelques moments de liberté, nous obligeant à écrire sur notre cahier ce que nous avions vu. Cela pouvait des banalités incroyables du genre : *J'aimerais ce soir manger un bon beefsteak* à *Je trouve qu'Untel est stupide et ça m'énerve qu'il passe son temps à venir me parler de choses totalement sans intérêt*. Car, parfois, il n'y avait vraiment rien à écrire, mais nous savions que nous devions écrire quelque chose pour nous mettre "en condition". On dit que Victor Hugo écrivait le matin pour "se mettre en jambes" des petits poèmes érotiques, un autre écrivain respirait des pommes blettes (Rimbaud a écrit : *Plus douce qu'aux enfants la chair des pommes sures*) ; d'autres font, pour obtenir l'inspiration, des rapprochement entre mots pris au hasard dans un dictionnaire. Sur le terrain, quand vraiment nous ne savions pas quoi écrire, nous égrenions donc des phrases sur... rien : le temps, la nuit, la description du mur ou de l'arbre entrevu par la porte ou la lucarne, ou toute autre chose en espérant que ressortirait de notre journée un incident ou un événement de

quelque intérêt notable, c'est le cas de le dire. De toute façon, sur la page de droite nous écrivons soit nos interviews soit nos réflexions en cours d'enquête, sur la page de gauche étaient les retours, les hésitations, les interrogations, les renvois. Pour nos notes de terrain, nous écrivons donc sur des cahiers d'écolier et sur la page de droite exclusivement.

Sur la page de gauche, nous y portons nos synthèses, les renvois : *Voir page 27, voir interview de X cahier tel...* et inscrivons nos observations *a posteriori* ; celles faites au cours de l'interview - quand l'interlocuteur nous laisse écrire sur le cahier - sont sur la page de droite. Cette manière de procéder sur le terrain n'a bien évidemment aucune originalité et nous sommes bien incapable aujourd'hui de dire qui nous l'a recommandée ou si nous l'avons construite de bric et de broc ; chacun a sa manière de travailler et il faut adopter les préceptes de travail des gens qui savent travailler pour les adapter à son équation personnelle. Il nous semble aujourd'hui que ce doit être une concaténation de préceptes de *Notes and Queries* et des conseils de bon sens de Claude Meillassoux, qui avait sa méthode de travail (dont nous avons gardé le précepte de base : *ne rien censurer, tout noter, tu verras après*) et sa technique matérielle (carnets à feuilles autocopiantes et une information par page), et de ceux qui furent donnés par un de ses maîtres à Georges Condominas, qui l'a raconté dans *Nous avons mangé la forêt* : utiliser un cahier d'écolier. Le moins qu'on puisse dire est donc que la méthode n'est nullement brevetée, et nous l'avons toujours recommandée (avec ses variantes « Condo » et « Claude ») aux débutants afin qu'ils déterminent ainsi la leur (Maurice Bloch utilisait des grands cahiers de compte pour ses collectes sur les terrain). Nous avons adopté, après un essai de deux mois de terrain de la méthode Meillassoux, le système Condominas du cahier d'écolier écrit sur la seule page de droite. Et donc, *la page de gauche* est un recul par rapport à la page de droite. On ne la remplit qu'*a posteriori* dans le calme des siestes et des soirées ou des moments creux du travail quand on relit ses notes.

Les récits de *Congo-Océan* sont bien évidemment le produit des pages de gauche de nos cahiers de terrain, sauf *Conversation*, qui est la transcription d'une interview à laquelle nous n'avons "rien" modifié. Quant à ce "rien", on y reviendra, c'est le mode littéraire choisi pour exposer les récits. Un autre récit est aussi une transcription fidèle de la page de droite, de l'interview, c'est l'histoire du chasseur, *Le fusil*, qui nous été racontée par son fils, chasseur lui-même, et dont le caractère fantastique nous avait obligé à l'éliminer du premier recueil, *Congo-Océan*, malgré sa pertinence par rapport au propos de cet ensemble (et, dans le cas particulier, la relation avec l'œdipe). Les lecteurs n'eussent pas cru véridique ce récit, sans protestation de bonne foi hors texte, alors qu'il nous a été raconté au premier degré, mais il garde un caractère onirique très fort (et il a été favorablement accueilli par la famille de ce chasseur, décédé avant de savoir que nous avions, conformément à son vœu, rendu compte de l'histoire de sa lignée).

#### **Comment furent écrits ces récits sur la sorcellerie**

Sur le terrain, pour les récits collectés, nous écrivions sur les pages de gauche de nos cahiers ce que nous pensions des liaisons entre ces observations et différentes hypothèses et idées, scientifiques ou pas, du genre *œdipe*, accès aux femmes, aînés/cadets, sanction sociale, marginalité, rang de naissance et position sociale, la sorcellerie comme système, être amoureux sans avoir entendu parler d'amour... Ces observations tournaient autour des questions pour lesquelles nous étions là : au Congo, c'était pour une recherche sur la famille où il fallait construire un questionnaire pour une enquête quantitative.

Pourquoi la sorcellerie nous a-t-elle donnée cette impulsion pour passer à cet acte de transcription et de mise en scène du vécu ? Nous sommes totalement incapable d'en donner la moindre idée. La sorcellerie ne nous intéressait pas en soi, et ne nous a depuis pas plus intéressé. Nous avons lu, comme tout le monde, dessus, mais à titre professionnel. *La sorcière* de Michelet nous intéressait par ce qu'elle donne à entendre sur l'his-

toire de notre civilisation : conception de la femme, bases religieuses... Favret-Saada nous interpellait pour son optique "terrain" (1977). Quand à Girard, nous ne le connaissions que très mal, n'ayant pas bien entendu son ouvrage sur *Le bouc émissaire*, dont nous pensons qu'il n'est pas un des meilleurs et des plus éclairants de cet auteur et de sa pensée. Ce n'est qu'après nos rédactions que nous avons lu l'œuvre de Girard.

Plus que par la sorcellerie nous pensons avoir été motivé par l'aspect « système » de ce phénomène social au Congo, mais une relation subtile unit un auteur et ses écrits et il se peut qu'il y ait plus là-dessous que ce simple aspect logique. Nous gardons par exemple le sentiment que l'aspect cabale et bouc émissaire, phénomènes dont la société française n'est pas exempte, aient été moins innocents dans notre démarche qu'il nous l'a semblé au premier abord (que nous étions un partisan de la *mimésis* de René Girard sans le savoir était peut-être une réalité sur laquelle s'étaient construits ces textes). en tout cas l'aspect folklorique de la sorcellerie ne nous a pas intéressé.

Au Congo on trouve, même chez les Batéké, peuples des hauts plateaux congolais, qui, l'observation a été souvent faites par d'autres, sont athées, que la sorcellerie y norme le monde, lui donne un sens. Un monde dont le sens est évident dans l'implicite le plus parfait. Cela a dû nous fasciner dans l'explication sorcière de ce monde... Peut-être, nous n'en savons rien... Il y avait aussi l'éclairage sombre d'une machinerie antique ou d'une machine bureaucratique totalitaire, d'un destin qui écrase l'homme. Système et destin, liaison entre la force et la faiblesse de l'individu (ses renoncements et son essai toujours recommencé de liberté) et la machine sociale (dont la permanence et la reproduction fondent la logique interne) tels étaient les thèmes centraux que nous décelions dans l'examen des cas que nous affrontions jour après jour au Congo. Nous avons certes dans notre vie rencontré la sorcellerie (famille bretonne, enfance africaine...), y compris dans notre travail mais sans trop nous y attarder, même lors de l'enquête sur la santé physique et mentale et la migration que nous fîmes en 1969 au Sénégal (BL, 1972), où pourtant de nombreuses observations nous imprégnèrent qui de-

vaient plus tard nous revenir à la mémoire, donnant à certains des textes un lest qui les orientait. Notre désintérêt, avant notre séjour au Congo, tenait en partie à ce que tout le monde cherchait ce type de phénomènes et s'en gargarisait, ce dont nous étions profondément irrité : né et élevé au Niger avec un intermède marocain, nous ressentions vivement un certain relent de racisme à ne considérer les Africains que sur le mode folklorique. Par ailleurs, nous ne voyions pas la sorcellerie, telle qu'elle est exercée et vécue au Sénégal, comme constitutive de la société<sup>13</sup>. Les gens y croyaient comme on y croit en France et donc, expliquer la société sénégalaise à partir de cela nous paraissait faible, tout aussi faible nous parut-il que les rapports de production dont on s'est tant gargarisé. Il n'était certes pas question de passer à côté, mais ce qu'elle révélait nous paraissait plus important que son expression : par exemple nous gardons le clair souvenir d'une femme soignée par un marabout parce qu'elle était amoureuse de son mari, sa famille trouvait malsain ses débordements affectifs... elle eût bien toléré des débordements physiques, mais ceux-là lui paraissaient malsains. Qu'elle trompât son mari aurait été une chose socialement acceptable : son mari peut la battre, ce qui ne coûte rien, et la gaudriole fait des sujets de conversation... mais d'une femme amoureuse, et qui plus est de son mari, que faire ? Nous ne sommes pas le seul à avoir fait la réflexion de ce que le sentiment amoureux existe chez toutes les cultures de l'humanité, mais que sa définition positive est rare. On a un excellent livre de confessions de Chen Fou (1977) de la fin du XVIII<sup>ème</sup> siècle qui donne à entendre ce que l'amour conjugal avait de difficulté à être accepté dans la société chinoise de son époque. Nous-même avons été les témoins de deux "affaires" de ce genre, au Niger et au Sénégal.

---

<sup>13</sup> Par exemple à propos de l'astrologie : nous ne connaissons personne en France qui modèle son comportement sur l'astrologie même si des personnes consultent les astres et « y croient » (qu'elles jugent que l'astrologie soit une science est une autre question). Une amie belge, fort férue d'astrologie, avait vu que son thème astral et celui de son futur conjoint ne convenaient pas (il y avait en plus une différence d'âge d'au moins dix ans entre eux, elle était la plus âgée). Nantie de toute ces informations, elle ne s'en maria pas moins et ils eurent des enfants ; leur histoire a vingt ans aujourd'hui mais notre amie est toujours désolée et inquiète que leurs thèmes astraux ne convergeassent point...



Pourtant, jamais nous n'avions songé à utiliser ces histoires pour exprimer ou y couler la perception que nous pouvions avoir de l'Afrique dite noire. La sorcellerie ne nous a motivé que lorsque nos travaux au Congo nous ont confronté à sa permanente présence et à sa prégnance, (comme chacun, nous la connaissions l'ayant rencontrée avant en France, à Madagascar, au Maroc, en Tunisie, au Sénégal... mais elle n'y avait pas le caractère de système, de conception du monde qu'elle a au Congo).

Au Congo, nous n'avons pu échapper, dès la première interview, à l'importance de ce phénomène comme constitutif de la société. On ne comprenait rien à rien si l'on ne prenait pas en compte la sphère "sorcellerie", elle y est un système et c'est ce système que nous avons exploré à travers nos recueils de récits de vie, d'interviews, coordonnés par un vague canevas explicatif dont nous avons dit que nous l'avons vite abandonné...

Au départ, il y a eu un texte, très bref, « écrit à chaud » à Gamboma (nord du Congo) après avoir visionné la scène finale, qui a servi d'argument à *En voiture de bon matin*, dont l'ambition littéraire était patente, tout comme en reste évidente la dimension « science-fictionnesque » de l'écriture de ce texte. L'histoire est authentique (c'est à dire qu'elle est authentiquement l'expression d'une expérience vécue et d'un ensemble coordonné d'observations) tout comme est authentique la perception que nous avons eue de la scène finale observée et qui nous fit enquêter sur l'ensemble de cette affaire. C'est bien le terme juridique "d'affaire" qui exprime le mieux les tranches de vies que révèlent nos enquêtes, policières au sens exact : il y avait une victime, qui était l'assassin ? Deux hommes allant devant, le regard vide, mais exprimant un au-delà (c'était du vide tel qu'on le conçoit dans les écoles zen), manifestant qu'ils avaient tout compris, et ces deux jeunes soldats dont nous avons pensé en un éclair : *Ces idiots, ils sont devant !*, comme nous devons l'écrire sur notre cahier. Le récit que nous en fîmes sur la page de gauche de notre cahier exprimait ce qui nous séduisait dans notre perception : le côté jeu de l'esprit tel que les affectionne Borges, et c'est pour cela que l'avions poussée plus avant dans la rédaction, qui passa

des pages gauches du cahier à des feuilles indépendantes, dont l'objectif était purement « littéraire ». Nous écrivons ainsi nos lettres à nos amis, car nous doutons vraiment que la vie que nous menons puisse intéresser qui que ce soit (car nous pensons que ce n'est pas le voyage qui fait le récit, mais le récit le voyage), alors nous leur écrivons sous cette forme élaborée. Ce dût être, comme d'habitude, Alain Marcoux ou Éric Soulas, ou les deux, qui devaient être destinataires de cette "lettre de Gamboma" recopiée de la page de gauche de notre cahier de terrain. Nous étions vraiment très loin de toute idée de publication, ce qui ne signifie pas de tout public. Nous ignorions aussi que nous continuerions dans cette voie. C'était un jeu, le jeu de qui prend une bière chaude aux heures de la sieste, a un cahier et un crayon devant lui, et se distrait. Il nous était souvent arrivé de jouer à ce genre de jeu, d'autres dessinent, et les papiers finissent déchirés. Mais là, il y avait bien plus qu'une simple distraction : l'impact que produisit cette scène de deux hommes brisés par l'accusation sorcière devait poursuivre son chemin.

Ensuite, il y a eu cette double écriture, le même jour, à Mongotandu de deux textes : le premier, plus « analytique » : *Le deuxième bureau* ; le second, *La lépreuse* que nous ne pouvons qualifier littéraire, mais de forme plus littéraire. Ils consistaient en une mise en scène des composantes de situations bien déterminées et réelles (observées par enquête).

Le sort du premier, refusé par les revues françaises, institutions verrouillées fonctionnant en autoclave, et accepté à l'étranger, nous avait fait tenir le second dans nos cartons. Il est vrai que la tendance littéraire que ce texte manifestait était très forte. L'argument était vécu, les détails étaient authentiques, mais l'écriture, elle, tournait résolument le dos à toute considération qui ne fut pas littéraire : par exemple nos notes portent la remarque faite par un informateur : « Quand tu es accusé comme ça. Fort. Tu as honte, et en ton cœur, il y a toujours une honte que tu ne connais pas et qui se réveille », que nous avons traduite ainsi : *La souffrance que nous éprouvons par ce qui nous frappe trouve toujours en nous des racines de légitimité* (*Congo-Océan*, *La lépreuse*, page 85). Car le sujet ethnographique permet-

tait une expression littéraire de la situation et des sujets réels, devenus, par l'écriture, des personnages. L'idée initiale de ce texte particulier nous ayant été donné par la fille de la dame qui nous faisait la cuisine et qui, regardant les étoiles et la nuit, la voie lactée et les feux au loin, nous déclara sous une forme très poétique ce qui fait l'*incipit* de la nouvelle que nous avons voulu égal en émotion à l'original, ; avait également sa charge émotionnelle cette relation qu'elle fit entre *mitchinikwan* - enfants de la tristesse en vili pour les constellations - et les ravages de la lèpre chez notre voisine. Nanti de cette triple perception, nous avons refait quelques textes sur ces bases dont *La pluie et les deux vieillards*, dont la logique initiale était plus littéraire et qui se référait à une expérience que nous avons eue au Sénégal. Nous avons finalement un ensemble de textes que l'on peut classer en nouvelles directement transcrites du réel, tel qu'appréhendé par notre travail de terrain, et en nouvelles reconstruites à partir d'éléments homogènes entre eux. Les premières ont trouvé place dans le premier recueil de *Congo-Océan, ou récits de la vie sorcière*. Les secondes apparaissent dans le second, *Dakar-Niger*, plus fondé sur la relation de scènes de la vie quotidienne africaine que sur les faits de sorcellerie.

C'est alors que l'idée nous est venue de mettre en scène nos connaissances scientifiques et pratiques à propos de la sorcellerie. Notre projet systématisait les relations entre la sorcellerie, sphère sorcière de la vie sociale, et la liste des questions théoriques qu'elles appelaient : l'œdipe et la sorcellerie, le charisme, la transmission du pouvoir, les rapports de production et la sorcellerie, les relations amoureuses, la jalousie, les relations et conflits de pouvoir, le pouvoir, et, *last but not least* car le sujet nous fascine vraiment : l'individu et la société, ou comment est-on soi-même parce que unique et différent des autres et semblable par la culture (au sens anthropologique du terme). Darwin s'était posé la question de ce qui fait les moutons, apparemment si semblables et pourtant différents, puisque certaines personnes, les bergers, les reconnaissent comme tels. (C'est d'ailleurs pour nous intéresser à ces questions depuis de longues années que nous devons être du groupe

fondateur de la Société de psycho-histoire dirigée longtemps par l'historien Jean-Maurice Bizère (Bizère, 1986). La spécificité de la vie culturelle congolaise nous faisait voir la sorcellerie comme un système, ce système créait un pont idéologique entre les deux niveaux, personnel et social, permettant une intégration de l'individu dans la société. Elle « fonctionnait » comme un mode d'explication du monde, un système thérapeutiques, comme la manifestation de la déviance personnelle et comme un système d'expression du bouc émissaire... Par ailleurs, notre choix nous permettait de donner la parole à l'acteur social, ce qui marquait un changement plus profond dans notre conception du travail scientifique, jusque-là très « structural » quoique nous ayons accordé, de par notre travail, y compris statistique, beaucoup d'importance au longitudinal, c'est-à-dire à la série d'événements rapportés à la personne qui les vit.

Mais il y a loin de la coupe aux lèvres et il est plus facile de parler d'un article que l'on va faire que de faire l'article dont on parle. On peut être sensible à la sorcellerie comme système et au système de la sorcellerie, pouvoir en parler intelligemment, sans pour autant aboutir à un ensemble écrit scientifiquement cohérent. (Les sciences sociales offrent au profane des pièges, elles paraissent faciles, à la portée de tout un chacun...) Travail préliminaire donc, nous avons dressé la liste des questions que nous posait la sorcellerie et parallèlement une sélection d'événements bien connus de première main, qui les illustraient. Mais certains de ces événements étaient fortement condensés dans leur récit (puisque les récits avaient servi de lettres à des amis). Nous avons donc deux ensembles de notes et une idée : celle-ci était la sorcellerie comme système ; une série de notes reliait les phénomènes observés à un certain corpus scientifique actuel et un second ensemble était composé de textes dont certains étaient de forme littéraire, et d'autres limités à une expression purement informative.

Les difficultés éprouvées pour la publication en France du *Deuxième bureau* publié en fin de compte par *Genus* en Italie après avoir eu une certaine diffusion en France par *Stateco*, le journal des statisticiens de l'INSEE,

nous ont amené à nous interroger sur l'intérêt de travailler beaucoup à un article qui ne verrait jamais le jour. N'appartenant pas à l'*establishment* des anthropologues, nous ne disposions pas de grands atouts pour une publication. Seuls ceux qui ne savent rien peuvent croire que les questions intéressantes qu'ils ont dans la tête n'ont été explorées par personne. En toute modestie, ayant été écarté des revues françaises<sup>14</sup> nous avons abandonné l'idée de sortir quoique ce soit de cet ensemble de manuscrits. Par ailleurs, étant au Congo, la documentation nous manquait, absolument nécessaire dans un travail de type scientifique quand il faut attribuer à César ce qui est à César et ne pas se croire le premier à émettre une idée (en toute bonne foi on peut s'attribuer une idée, elle nous paraît si personnelle ! Or nous l'avons tirée d'une ancienne lecture, aujourd'hui oubliée).

Nous voudrions placer ici un petit plaidoyer pour l'imagination en matière de recherche scientifique, on sait qu'elle féconde les découvertes, mais il n'y a pas que cette forme-là. Une autre forme existe dont parle un excellent petit livre de Yves Coppens : *Le singe, l'Afrique et l'homme* (1983). Dans la reconstruction, l'invention de la lignée qui mène à l'homme en paléontologie, Coppens parle de l'importance de l'imagination dans la paléontologie, science sérieuse (ce n'est pas une tautologie par les temps qui courent) : une science qui demande des qualités d'observation, d'ordre et d'imagination. Nous pensons avoir illustré cela dans nos récits, car, alors même qu'ils n'étaient pas inventés, il nous a fallu quand même en recréer l'atmosphère, une logique interne (en délaissant d'autres modes explicatifs parfois). Coppens (1983) le dit également de la paléontologie : *Ce n'est donc pas un de ses moindres attraits que d'être une science qui se doit de rêver pour comprendre*. Certes il n'est pas indifférent d'avoir choisi d'exprimer ces trente années d'expérience sur ces sujets plutôt que sur d'autres.

---

<sup>14</sup> Jean-Loup Amselle, directeur des *Cahiers d'études africaines* nous avait ensuite reproché - lors d'une rencontre au Mali - de ne pas lui avoir confié la publication du *Deuxième bureau*, nous avons alors remis la lettre de réponse de sa rédaction, lettre très circonstanciée, qui nous expliquait pourquoi notre article était sans intérêt. Rappelons que cet article avait été accepté également par une revue anglaise qui avait par contre tenu à ce qu'on publiât prioritairement le texte dans sa version française.

Les aller-retours entre écriture et scientifique ne sont pas un des moindres attraits de tenter d'éclaircir ce que fut notre projet au cours de ces années. Sur conseil donc d'un éditeur, nous avons sous-titrés nos récits "nouvelles" et les avons envoyés à Suzanne Prou, qui nous dit que c'était pas mal, mais un peu court quand même. Il nous fallait allonger la copie. La difficulté était que nous ne disposions plus de nos cahiers de terrain qui étaient en caisse et nous étions pressé car nous devions de nouveau repartir outre-mer. Des détails nous manquaient. Nous sommes donc allé revoir le Dr Alain Richard, avec qui nous avons travaillé dans le Mayombe congolais et qui nous raconta plus précisément les histoires dont il avait été également le témoin, dont nous connaissions le contexte, les lieux, les villages et les gens. Nous étions convenus depuis longtemps avec Richard que nous prendrions en compte son point de vue si nous pouvions mettre au point le projet d'analyse d'une secte thérapeutique « découverte » à Pounga, et suivie à Pointe Noire (et que Franck Hagenbucher-Sacripanti a étudiée, 1989). L'objectif avait changé, mais « Mon Docteur », comme on l'appelait à Dimonika (quant à nous nous étions gratifié par Vava, le responsable politique du lieu, d'un ronflant « Mon Chercheur », les majuscules ne s'inventent pas), se prêta de bonne grâce à une interview. Nous n'avions quitté le Congo que depuis quelques mois l'un et l'autre et tout cela était très frais dans nos mémoires.

Les récits ultérieurs à ces deux vagues de rédactions (celles réalisées au Congo, celles réalisées en s'appuyant sur les récits de Richard) n'étaient plus fondés sur le désir d'exposer des idées ; nous voulions désormais raconter le quotidien, donner la parole aux acteurs en utilisant les faits de sorcellerie comme élément de dramatisation, car le quotidien est banal à pleurer et il faut plus de talent que nous n'en avons pour le raconter. N'est pas Flaubert qui veut. Si on ne l'inscrit pas dans un langage, le quotidien est très ennuyeux. Pour sortir ces récits du cercle étroit de nos connaissances, il fallait qu'ils fussent lisibles par des personnes ne connaissant pas l'Afrique, et il fallut travailler la forme et changer les points de vue. En cela, l'appui de

mon épouse, pure littéraire, fut déterminant, car nous sentions bien que les récits étaient lassant avec cette forme et ce point de vue toujours identiques qu'ils avaient. L'idée centrale était d'exposer le monde identique et différent vécu par les Africains (depuis plusieurs années notre formule était : ils vivent d'une manière différente les mêmes choses que nous, formule passe-partout que nous donnions en réponse, tant en Europe aux Européens, qu'en Afrique aux Africains quand on nous interrogeait sur "les autres"). La pétition de principe suivie au cours des ouvrages que nous avons écrit est la suivante : malgré sa spécificité, la réalité exposée ici est de la même banalité que la nôtre.

Une troisième étape fut franchie quand nous avons utilisé des histoires et des situations connues au Niger, lieu de l'enfance, dans lesquelles se coulait le plus intime de l'expérience personnelle (par exemple les scènes de désenvoûtement auxquelles nous amenait notre nourrice nigérienne). Le dernier pas consista à se dégager de toute référence ethnographique une fois les récits rédigés et à centrer tout le travail sur l'écriture, quand bien même s'exerçât-elle sur des sujets non imaginaires.

Aux tableaux de la vie sorcière, nous avons donc finalement ajouté une série de nouvelles intitulées *toubaberries* - de *toubab* (*toubib*, qui sait lire en arabe), blanc en Mauritanie, Sénégal, Côte d'Ivoire et une partie du Mali -, mettant en scène différentes situations impliquant des Européens : une épouse française liée à une vache par un féticheur (affaire connue au Niger), un jeune et brillant fonctionnaire français envoûté par ses épouses africaines (cas dont nous connaissons trois exemples), ou bien cet autre révélant habilement un trafic de pots de vin... quand il ne s'agit pas de petits malins, croyants ou non, c'est sans importance, capables d'utiliser et de manipuler croyances et pratiques de la sorcellerie à leur profit, comme dans *Les chaussures* ou comment tromper la douane... C'est presque un livre de commerce que nous avons écrit avec *Congo-Océan*, du moins du commerce entre les hommes.

Il est important de souligner, pour nous comme pour les autres, que nous suivions alors plus ou moins consciemment des modèles littéraires : le Somerset Maugham de *L'Archipel aux sirènes*, le Naipaul de *A house for Mr Bishop*, le Chester Himes des policiers Ed Cercueil et Fossoyeur, le Steinbeck de *Rue de la Sardine*. Il y a aussi ce grand livre qu'est *Le Soleil des indépendances* de Ahmadou Kourouma. Nous aurions pu aussi suivre les romans policiers de Hillerman sur le policier Navajo, coincé entre la logique WASP, la navajo et la hopi, mais nous ne les avons connus que lorsque ces nouvelles, ne parlons plus de récits maintenant, étaient achevées. Du moins, les livres de Hillerman, Américain blanc élevé chez les Navajos, ont-ils servi de justification *a posteriori* à notre entreprise. On pourrait aussi parler de Oscar Lewis et de sa famille *Les Sanchez* qui a aussi exploré la frange floue qui sépare le scientifique du littéraire dans certaines sciences sociales.

Pourtant, ce n'est pas des modèles littéraires que nous avons eu le sentiment de suivre (mis à part *L'archipel aux sirènes* qui nous a toujours fasciné), mais deux films : *Alleluhia*, de King Vidor, sur les noirs américains, et *La communion solennelle*, un film français dont nous n'avons pas retrouvé l'auteur. Cela manifeste bien notre optique : le sens d'abord et pas la forme en premier. Faisons un aveu : les films ethnographiques nous tuent d'ennui. Claude Lévi-Strauss aurait avoué le même sentiment (Jean Arlaud, cinéaste, information personnelle). C'est plus dans certains films qui tentent de montrer une réalité particulière que nous avons donc tiré notre ligne de conduite. Pourquoi l'ethnographie, la science, devraient-elles se priver de moyens fictionnels, artistiques, et même lyriques, pour se faire comprendre, alors qu'elles utilisent les mêmes capacités pour investiguer (voir plus haut les remarques citées de Yves Coppens) ? Sans verser dans ce que nous critiquons par ailleurs (Thèse, BL, 1997 ; BL, 1996, liv.) que nous appelons la science poétique comme celle d'Hubert Reeves (1984) ou Trinh Xuan Thuan (1988) - ouvrage largement exploité par Jean Guilton, avec le succès que l'on connaît, pour prouver l'existence de Dieu - qui, à partir de quelques équations vous refont un récit dont le seul inconvénient est de faire croire au



public que c'est le « vrai » scénario que l'on nous raconte quand nous savons bien que la vérité scientifique est éphémère et soumise à révision constante. (Pensons à ce que disait Ruelle- 1991 : 131 - : *Il y a toujours un peu de mystification dans les présentations non techniques de la science*). Nous attendons que des personnes plus qualifiées que nous le sommes critiquent ces poésies scientifiques comme Alan Sokal (1997) critique justement les mystifications et le charlatanisme de Lacan (les victimes étaient d'une complicité insigne, reconnaissons-le avec François George, *L'effet y'au d'poële*), et épigones de tout poil, qui ont le verbe pour seule connaissance et l'effet de mode pour seule rationalité. En matière d'ambitions médiatiques, sciences dures, sciences molles, c'est blanc bonnet et bonnet blanc. (Ceci étant dit, nous ne limitons pas l'apport de Lacan à ses esbroufes à l'usage de gogos intellectuels en mal de gourous. Par contre notre réserve n'inclut pas ces membres de notre intelligentsia qui se prennent pour la fine fleur de des intellectuels français par leurs publications absconses et vides, qui ne « tiennent » le dessus du pavé social que par le simple fait qu'ils sont du bon côté du manche de la réussite, et dont les œuvres ne valent même pas la peine d'avoir été pensées, si ce mot à un sens au niveau où en sont certaines d'entre elles).

Sur le plan du contenu scientifique, nous ne prétendons pas à une originalité extrême. sur le plan de l'expression non plus. Ce que nous avons fait d'autres l'ont fait. Nous pouvons signaler tout l'effort scientifico-littéraire d'ethnologues comme Pascal Dibie ou Laburthe-Tolra, de cinéastes comme Jean Arlaud... dont l'ambition est identique à celle que nous avons poursuivie : traduire un vécu, donner à sentir une expérience et des vies si proches, quoiqu'on en pense, des nôtres. Comme nos vies, nos expériences, peines et nos bonheurs sont proches des leurs, identiques... L'objectif de ces ethnologues était semblable au nôtre : les autres ne sont pas seulement des objets à disséquer, mais des êtres humains, des autres soi-même.

Sur le plan technique, littéraire s'entend, nous avons été soumis à d'autres contraintes : il nous a fallu alléger les textes de leurs notations,

certes pertinentes, mais superflues compte tenu de l'intérêt intrinsèque de ces notations. On les trouve, si nécessaire, ici ou là dans les dictionnaires, les ouvrages et il est inutile d'encombrer le lecteur avec elles. N'étaient conservés que les éléments qui permettaient la mise en situation et la soulignaient. Nous voulions échapper aux travers régionaliste, ethnographique, folklorisant et populiste qui mettent un lexique ou des notes dans les romans ("enfant 'ouaté'" enfant gâté, le "g" se prononce "w" dans le Nord... "canaris" grands vases de terre - le dit mot se trouve d'ailleurs dans le dictionnaire Larousse -, pour citer quelques ouvrages de ce type). Qu'importe ce genre de notations à un lecteur : ou bien il comprend intuitivement, et donc l'auteur a su s'exprimer, ou bien il ne comprend pas et alors l'auteur a échoué. Les mots et les expressions prennent un sens par rapport au récit ; il a fallu nettoyer ceux qui n'apportaient pas un sens au récit, ou qui rendaient celui-ci pédant. Traduire un concept d'une autre langue demande de multiples détails scientifiquement parlant, assortis, quand c'est une plante ou un animal de son nom latin... Cette nécessité (et parfois coquetterie) de scientifique devient vaine entreprise si on veut être lu par un plus grand public. Sans parler de l'appareillage conceptuel et bibliographique... éliminé en toute conscience.

Des récits, nous sommes donc allé aux nouvelles et l'effort littéraire finit par l'emporter sur l'argument qui les avait créés. Ils devinrent des nouvelles tout court. Ce qui explique que pour traduire ce réel, il fallait que les thèmes correspondissent à notre sensibilité. Nous avons choisi d'une manière consciente, parmi toutes les récits que contenaient nos notes, ceux que nous pouvions donner à entendre, au sens de donner à co-naître par la lecture. Quelques essais sur des récits que nous possédions ne donnèrent que des textes plats et ennuyeux, à quoi nous ne réussîmes pas à donner vie.

Disons que la dernière étape de ces rédactions prit presque autant de temps que toutes les étapes antérieures. *Dans littérature, il y a rature*, soutenait Bertrand Poirot-Delpech (*Le Monde*, 29.7.1988). En temps, en durée, on doit compter que, notes de terrain exclues, la rédaction d'un texte prends

une dizaine d'heures ; ensuite, leurs frappes successives une dizaine également. Après quoi, quand fut prise la décision de publication, il a fallu tout remettre sur ordinateur, ceux-ci étant « apparus » entre temps d'une manière fonctionnelle, et le travail par page fut d'une dizaine d'heures également. (Pour un ouvrage de 17 nouvelles et de 180 pages dont une dizaines "mortes" - pages blanches ou de titre -, cela donne environ 2000 heures de travail, soit une bonne année de travail intellectuel à 5-7 heures de rédaction par jour. Guiart estimait qu'une page de livre demande 10 heures de seule rédaction, nous retombons bien dans les mêmes estimations).

On peut dire un mot sur le côté technique de l'écriture à l'ordinateur : le gros avantage que nous y avons trouvé est la capacité à modifier le texte jusqu'à « boucler », c'est-à-dire que la dernière version finit par retomber dans les errements de la première. Ceci était alors un signe que les choses devaient s'arrêter là. Par ailleurs, pour satisfaire à l'exigence d'un recueil de nouvelles, il fallait changer les points de vue, comme nous l'avons dit. L'ordinateur fut dans cette tâche d'un grand secours. L'ennui naquit un jour de l'uniformité... cette vieille évidence, nous y avons souvent repensé, mais il était possible, à peu de frais en temps de rédaction, de modifier les points de vue : écrire une histoire à la première personne, à la troisième, du point de vue de l'auteur, du point de vue d'un personnage mineur du récit et... comparer et choisir... En cela, l'ordinateur aidait beaucoup le néophyte littéraire que nous étions.

Être lisible et lu par des personnes qui, ne s'intéressant pas spécialement à l'Afrique ou à la sorcellerie, y trouveraient cependant matière à investissement intellectuel, affectif, imaginaire, ou de simple plaisir a donc demandé un gros travail. En effet, si la lecture, en soi, de ces textes n'apportait aucun plaisir esthétique <sup>15</sup>, ce serait pour nous un échec... Mais si nous avions le sentiment que, pour « faire beau », nous avions travesti la

---

<sup>15</sup> Différent d'agréable, Berlioz disait : « Ces crétins qui croient que la musique est faite pour donner du plaisir ».

réalité telle que les premiers textes la présentaient, alors, nous aurions aussi le sentiment d'un échec.

En résumé, nous avons voulu ces textes, ces nouvelles, à la confluence de la littérature (c'est des nouvelles, art bien déterminé, avec ses règles et ses contraintes) et de l'ethnographie (raconter un autre quotidien, exposer des manières autres, des vies différentes, voir dans l'autre un autre nous-même). Certains textes suivent plus la ligne des faits ethnographiques (*Conversation* et *Le fusil* suivent étroitement le récit recueilli), ce sont des "documentaires", d'autres s'en libèrent (*La pluie et les deux vieillards*, la plupart des *Toubaberries*, *La fille vouée*, *Trou Bonbon...*) On pourrait dire que ceux-ci sont de la même veine que le film *La communion solennelle* (film qui avait aussi fortement impressionné par sa vérité Arnault), film « filmé » avec des acteurs en partie amateurs si nos souvenirs sont exacts. À propos de films, et sans vraiment traiter le sujet, rappelons que l'on peut effectuer une œuvre d'analyste et d'auteur tout en utilisant du matériel recueilli par d'autres et en l'exposant : à propos du film *Mémoire d'outre-mer*, Claude Bossion (présenté à Marseille au Château d'If) a effectué un montage de films d'amateurs tournés aux colonies (*Le Monde*, Michel Samson, 22.10.1997).

L'édition, comme toute matérialisation d'un projet, a fortement modifié notre ambition : nous voulions, à travers la fiction de la vie et la mort d'un Européen né en Afrique et se sachant mourir - fiction qui correspondait à un épisode précis suivant le décès d'un collègue et de notre dernière conversation avec lui - mettre ensemble les nouvelles purement sorties du travail de terrain. (Notons pourtant qu'un article du 23 mars 1990 dans *Le Monde*, de Pierre Mertens, signalait qu'il était important de donner une logique à un recueil de nouvelles.) En effet, le *portrait de l'auteur en botaniste mourant* était le seul avertissement que nous nous autorisions à donner au lecteur, car on écrit toujours pour un certain public et celui que nous nous étions choisi était ces gens « nègres-blancs » ou « blancs-nègres », qu'ils soient Européens ou Africains, que la vie a mis à cheval entre deux sensibi-

lités, deux cultures, deux continents. Mais les éditeurs voulaient que le recueil correspondit à ce que eux pensaient que nos textes-nouvelles étaient, chacun ayant une idée différente, doit-on insister ? Nos propositions faisaient l'objet d'une envie folle de leur part de destruction-restruration, légitime dans une optique éditoriale, mais peu dans la conception très personnelle que nous nous faisons de notre travail. Les éditeurs, c'est normal, ne voyaient que ce qui était écrit **sur** ; nous-même, nous savions que nous avions écrit **sur** et **pour**. Et ceux à qui nous avons envoyé les premiers textes étaient bien ceux qui avaient vécu la même expérience humaine, qui a fait de nous des gens vivant d'une manière différente un quotidien banal pour avoir vécu banalement un quotidien différent, ce qui est le cas de tout un chacun si l'on y réfléchit bien. L'intérêt qu'a suscité cette partie "d'avertissement au lecteur" qu'est *Vies et morts*, nous ont fait déduire que les éditeurs sont peu au fait des goûts et capacités de leurs lecteurs. Ils ont trop les yeux fixés sur la ligne bleue et or des *best-sellers*, destin auquel ces ouvrages n'ont jamais prétendu.

Les titres nous ont aussi beaucoup donné de mal, pas le titre des nouvelles, mais celui des ouvrages. Finalement, nous avons ainsi rendu hommage aux lignes de chemin de fer, chères à notre cœur, et à ce voyage merveilleux que nous fîmes enfant pour rejoindre Niamey, prenant le train à Cotonou pour Parakou pour continuer le voyage en *GMC*, ces gros camions américains sur lesquels on arrimait avec force cordes des fauteuils tendus de cuir. Comment oublier ce long voyage de 1948 ? Le train s'arrêtait pour faire du bois, l'envahissaient des foules bigarrées... c'est un des grands souvenirs de notre vie, pourquoi nous serions-nous privé de donner un clin d'œil au petit garçon que nous avons été et à l'adolescent qui se jetait dans les trains en France sans s'inquiéter ni du billet qu'il n'avait pas, ni de la destination où la rame le menait ? Mais ce ne fut pas un coup de chapeau à un désir de train électrique dont nous n'eûmes jamais le fantasme.

## Une interprétation de la sorcellerie comme système

Au Sénégal, nous avons été favorablement impressionné par les pratiques sorcières qui visaient plus à rétablir des équilibres personnels ou communautaires compromis qu'à manipuler individus et société. Au Congo, par contre, nous avons été fortement surpris par la caractéristique essentielle de la sorcellerie congolaise qui est de guérir le drame par le feu et le sang. L'accusation d'agression sorcière y est utilisée pour régler tout problème <sup>16</sup>.

Quoiqu'il arrive dans un village : une maladie ou un décès, la stérilité d'une femme, une mauvaise récolte ou, plus étonnant encore, trop de chance accumulée sur une tête ou une famille, et il est "évident" pour tous que ceci est provoqué par la malveillance de quelqu'un. (Même dans le dernier cas : si une personne a trop de chance, c'est qu'elle a pris celle des autres. "Élémentaire mon cher Watson", dirait un Sherlock Holmes congolais.) Alors, une véritable chasse à l'homme s'organise pour trouver ce "coupable". Chasse à l'homme est le terme car, à l'opposé de la tradition occidentale européenne, fantasmant sur les sorcières et la malignité des femmes, les Congolais ont plutôt tendance à accuser les hommes, sans pour autant épargner totalement les femmes. Ainsi, ce seront les oncles maternels qui seront soupçonnés et accusés en premier ; à eux de se disculper (la preuve de l'innocence dépend de l'accusé, l'accusation a toujours raison) ou d'offrir un « coupable » de substitution. Les sociétés congolaises du Sud, les groupes dits Kongo, sont matrilineaires. Dans de tels systèmes, où on est plus le neveu de son oncle que le fils de son père, car les femmes y transmettent des biens et des charges que les hommes possèdent ou occupent, le poids des oncles est donc sans commune mesure avec ce que nous connaissons dans notre système de parenté : ils détiennent l'autorité. Donc, ils feront de bons accusés, accusés de l'échec au certificat d'études d'un de leur neveu, de pro-

---

<sup>16</sup> D'où ce proverbe vili qui dit qu'*une famille sans sorcier est une maison sans porte*, comme ces habitations où l'on s'assure qu'un serpent pas trop gros ni venimeux y demeure, qui vous débarrasse des autres... Le mal est nécessaire et le mieux est de lui donner une part contrôlée.

voquer la « fatigue générale » d'un autre (euphémisme congolais désignant l'impuissance), de la stérilité de leur nièce, des fausses couches et avortements, d'avoir capté à leur profit le *sex appeal* des autres (leur conquêtes en sont la preuve irréfutable !)...

Face à ces accusations que fait le coupable, ou la victime ?

- il peut faire face en exagérant l'accusation : « Un assassinat moi ? Un seul ? Vous plaisantez : j'en ai commis trente ! Donc, méfiez-vous, j'ai de la ressource, je suis intouchable... » ;
- il peut se soumettre et demander pardon, faisant le gros dos en attendant (en espérant) que l'orage passe ;
- soit il nie, avec, comme suprême négation, le suicide.

Mais, dans tous les cas, les accusés savent que l'enjeu dépasse les acteurs du drame : eux et leurs accusateurs. Les accusés savent qu'ils ne peuvent pas systématiquement nier : s'ils arrivent à se disculper, d'autres seront accusés, qui leurs sont chers, puisque c'est dans leur propre famille qu'un autre accusé va devoir être pris. Ainsi fut le thème de notre premier texte, qui raconte l'histoire d'une lépreuse, une vieille femme qui accepte l'accusation d'avoir tué son petit-fils pour épargner à ses filles l'ignominie d'être accusées à leur tour. Elle était notre voisine et tenait tête à tous.

La conclusion de ces drames est en général tragique. Le groupe social qui s'estime agressé va, si l'accusé ne fuit pas, soit "autoriser" qu'un assassinat règle la question (et la justice officielle reste aveugle) ; soit, au cours d'une cérémonie d'exorcisme, on « soigne » l'accusé... qui en meurt (par des scarifications rituelles ou ingestion de décoctions pour cheval).

L'ensemble de ces drames met en scène essentiellement ce mythe que l'on retrouve dans le monde entier : celui du **bouc émissaire** comme facteur d'une cohésion sociale retrouvée dans un groupe humain déchiré par un événement interne ou externe (famine, rivalité) et son interprétation. Ce qu'il faut comprendre du "coupable" ou si on adopte un point de vue extérieur, de la "victime", c'est qu'il y a toujours dans la vie d'un individu de

quoi nourrir, sinon une culpabilité vécue, du moins l'acceptation d'une culpabilité et d'une accusation (erreur, faute, regret, remords...). C'est, avec le fait d'appartenir totalement au groupe humain qui cherche à exorciser le malheur, la seconde raison qui explique la facilité (pour un œil européen) avec laquelle la victime s'accepte et s'assume comme coupable.

La notion de culpabilité est posée en tant que péché par la religion chrétienne, notre monde l'évacue en cette fin de siècle : « C'est pas moi, c'est l'autre », devient un lieu commun. Au contraire, dans les sociétés africaines, la culpabilité est vécue et conçue comme intégrée à l'organisation sociale. Il n'est pas question de se « défiler », ni pour les victimes des agressions sorcières ni pour les victimes accusées de sorcellerie. Les drames d'anthropophagie plus mythiques que réels, ceux de stérilité ou les simples accidents (être blessé par un animal en forêt, se casser une jambe en travaillant...) sont résolus par des accusations dont l'objectif essentiel est de régler les angoisses individuelles et collectives. Il faut noter que les accusations se fondent sur des faits réels, par exemple l'anthropophagie (il est parfaitement stupide de croire que l'anthropophagie ait jamais été une nécessité en Afrique, par contre elle a été et est encore parfois rituelle comme en Centrafrique, pensons au “frigidaire” de Bokassa que l'on a décrit plein de jeunes garçons assassinés lors de sa chute, pensons à la vague d'assassinats aux confins ivoiriens du Burkina Faso en 1978 dont toutes les victimes étaient privées de leurs têtes...) Cette anthropophagie peut être complètement imaginaire : par exemple les gens de la côte congolaise accusaient ceux de l'intérieur d'être anthropophages pour décourager les concurrents commerciaux. Mais, même quand il s'agit de faits, - la maladie, un membre brisé et la mort sont des faits -, quelle que soit la manière dont on les interprète (message du corps ou de l'âme, ou de l'au-delà), la sorcellerie est avant tout une lecture du monde, une interprétation de l'existence qui met en scène « un monde de loups » que l'on exorcise de temps en temps en sacrifiant des hommes que l'on qualifie de monstres. *Qui veut tuer son chien l'accuse de rage.*



La sorcellerie est donc un ensemble de faits physiques et matériels, d'outils intellectuels et idéologiques, de connaissances impliquant à la fois des observations vérifiables de l'extérieur et une interprétation impliquant le surnaturel. Elle s'appuie sur un certain nombre de pratiques et de connaissances :

- la première est ce que l'on peut appeler la catharsis sociale, c'est-à-dire des opérations de purification, dont la version moderne s'appelle chez nous psychanalyse, dynamique de groupe, et l'on voit que le Dr Freud et Girard n'ont rien inventé mais redécouvert ou systématisé ou théorisé (proposé un cadre conceptuel de compréhension). Ainsi dans le récit *Le petit Léonard*, on voit un enfant de trois ans accusé d'avoir fermé le vagin de sa mère et d'être un sorcier qui a mangé du « chien », euphémisme congolais pour la chair humaine. Dans la séance collective organisée par le féticheur à la demande de la famille, nous avons été témoin de la séance d'exorcisme, de la fuite de l'enfant, mort quelques jours après ;
- deuxième point, la sorcellerie va aussi être un moyen de dominer le monde en fournissant une explication à un événement ou à une série d'événements : un manque de pluies, une série d'avortements, un décès ou des maladies successives... tout cela rend plausibles des faits ordinaires mais vécus dramatiquement. Dans *La Conversation* est en scène l'implacable logique qu'un de nos amis africains donnait pour expliquer "logiquement" l'enfer qu'il vivait, alors que nous voyions bien (selon nos critères culturels) que c'était un homme déprimé par une série d'événements familiaux qui tentait d'y faire face. Nous ne pouvions l'aider car notre système explicatif n'était pas le sien ;
- troisième point, on peut également noter l'importance des connaissances du milieu naturel impliquées par la sorcellerie :
  - \* tout d'abord, connaissance des plantes dont sont tirés poisons, médicaments et drogues dont l'utilisation est à double tranchant (toxines diverses car utilisés aussi bien pour des philtres d'amour que pour empoisonner les poissons pour la pêche, aphrodisiaques et halluci-

nogènes, médicaments : le récit *Mama Genti* est celui d'une féticheuse qui savait parfaitement bien soigner des hémorroïdes). Dans d'autres nouvelles, est abordée cette question des herboristes africains dont la science est indéniable et particulièrement fertile dans les pays de forêt. Dans la nouvelle *Juge et partie* nous avons mis en scène un blanc drogué par ses deux maîtresses africaines, mais une suffit parfois, et on appelle cela en franco-congolais *bilonguer* et *fanafoder* en franco-malgache... Le thème peut être résumé ainsi : un lecteur de *Lui* ou de *Penthouse*, confronté à une situation polygamique qu'il interprète comme une potentialité de parties fines à la Diderot ;

\* ensuite la connaissance du milieu naturel, c'est aussi la connaissance des saisons, de l'eau et des pluies, en un mot des forces de la nature... Ceux, par exemple, qui vont savoir prédire la pluie, ou la prévoir, vont pouvoir utiliser cette intuition, ou ce hasard, pour régler de vieux comptes. Par exemple le souvenir d'un affront et la possibilité d'éteindre une vieille rancune va permettre la mise en scène d'une vengeance avec la prédiction de l'arrivée de la pluie. Dans une interprétation *rationnelle*, l'arrivée de la pluie va provoquer la mort des rivaux détestés, parce que, eux au moins, croient à la prédiction ; dans une interprétation sorcière la pluie est la conséquence de la mort des rivaux. Au lecteur de donner la clef qui lui paraît convenir à ce type de drame. Dans ces histoires de sorcellerie il y a toujours un **dedans** et un **dehors**, un "y croire ou pas", qui est un débat dans lequel nous n'avons pas voulu entrer, que nous n'avions pas voulu trancher ;

\* enfin, la connaissance de la nature est celle de la forêt et de la brousse, celle des fleuves et de la mer, qui sont des connaissances stratégiques dans des sociétés où les éléments naturels sont déterminants ; c'est le domaine par excellence des chasseurs, toujours plus ou moins féticheurs. La connaissance de la forêt est importante pour

les médicaments, drogues, aphrodisiaques, hallucinogènes... c'est une connaissance à double tranchant, comme toute connaissance, et ceux qui la maîtrisent sont à la fois recherchés et redoutés. Ils font des accusateurs efficaces, dont l'avis est requis, et puis, un jour, ils feront de "bonnes" victimes. Car manipuler ces forces obscures n'est pas permis à tout un chacun ; ceux qui entrent dans un tel monde sans y être « autorisés » par talent personnel, tradition familiale, ou position sociale y risquent leur vie. Ceux qui y pénètrent par curiosité ou par mégarde, à ceux-là on peut facilement prédire beaucoup d'ennuis... Dans toutes les sociétés, le pouvoir a de fâcheux retours de bâtons. Dans les villages congolais, chacun est confronté, à plusieurs reprises dans sa vie, à la tentation de jouer les apprentis sorciers dans tous les sens du terme.

Cependant on ne peut réduire la sorcellerie à une simple herboristerie, comme le voudrait un certain discours international qui veut récupérer les connaissances éparses chez les féticheurs et marabouts. C'est, d'abord et avant tout, une pratique sociale qui met en jeu toutes les forces d'une société. Ces forces sont le pouvoir, la parenté, la production, la sexualité, la reproduction, l'éducation, le plaisir et le désir... La clef essentielle de la compréhension des pratiques sorcières se trouve dans la volonté collective de survivre ensemble. On le voit en particulier lors d'un moment essentiel des activités dites sorcières : lors de la caractérisation et désignation, pour ne pas dire invention, d'un coupable.

Nous voudrions dire ici toute la compassion que nous avons ressentie devant ces êtres brisés par l'accusation, qui se débattaient comme *a rate in the corner* disent les Anglais, ou dignement, couvrant de mépris leurs accusateurs, ou gris de peur devant le désastre de leur vie naufragée, et, avec la leur, celui de leurs proches et de leur lignée.

## *Mimésis et sorcellerie*

Certains ont cru voir une étroite relation entre nos nouvelles et les travaux de René Girard<sup>17</sup>. En dehors du fait que nous participons de la même civilisation que lui, nous n'avions aucune lumière particulière sur les travaux de René Girard comme nous l'avons signalé. Maintenant que notre attention a été attirée sur lui, la relation qui existe entre la *mimésis* et la sorcellerie est effectivement *évidente*. Nous avons bien vu que la sorcellerie avait un fonctionnement bien rôdé de désignation et d'exclusion de bouc émissaire. Les travaux de René Girard vont très au-delà de notre propos mais lui-même a trouvé que nos récits illustrent parfaitement une grande partie de ses thèses. Il n'a pas tenu rigueur à un parfait inconnu de ne pas l'avoir lu avant d'écrire. Ce fait d'ailleurs exprime que, dans le travail scientifique, il y a deux parties indissociables : le travail théorique et le travail pratique (dit de terrain dans les sciences sociales). On ne remarque pas de faits quand on ne dispose pas de la théorie pour les percevoir, mais cette théorie est diffuse, elle flotte dans l'air comme on dit. L'observateur n'est jamais complètement neuf. Il n'y a que pour Dieu que l'homme soit une pâte vierge, pour l'homme il n'est qu'une terre déjàensemencée. Être un humain, c'est avoir déjà un passé culturel à tous les sens du terme (culture sociale, familiale, culture intellectuelle, aussi faible soit-elle pour le Néandertalien) comme l'a bien démontré Malson (1971). On lit des journaux, des articles et des ouvrages qui sont imprégnés d'autres systèmes de pensées et tout cela se mêle avec le terrain, l'observation directe et ce long apprentissage de l'altérité que l'on retire d'une fréquentation quotidienne ou d'une plongée dans un milieu, social ou physique, de longue durée... Tout cela permet de voir des faits nouveaux ou d'exprimer d'une manière pertinente des faits. Par ailleurs, nous sommes, comme nous l'avons dit dans notre thèse (BL, 1997), dans un grand doute quant à la valeur intrinsèque de beaucoup de théories de sciences sociales (et non de la validité de la théorie). Il y

---

<sup>17</sup> Daniel Delaunay, un de nos collègues, nous avait dit à propos d'elles : 50 % de Girard, 50 % d'imaginaire, ce qui était inexact.

a très loin entre l'expérience du divan et le corpus dit scientifique élaboré par Freud dans lequel l'histoire n'a pas éliminé les scories de sa personnalité (Mannoni, 1980). Comme, des travaux de Newton, le travail scientifique collectif a éliminé ceux sur l'alchimie). Nous avons la faiblesse de croire au terrain comme pratique heuristique et, pour affirmer cette position, nous y avons consacré toute notre thèse. Si nous n'avions pas cru à la suprématie du terrain, à l'efficacité de la réflexion sur des faits de première main, nous n'aurions jamais osé prétendre que nos *suites nocturnes* fussent autre chose que des élucubrations personnelles. C'est d'ailleurs de cette influence diffuse des idées, d'une mode qui existe dans l'interprétation et la découverte de faits scientifiques - leur invention -, que nous avons traité dans une correspondance au *Monde* (qui ne l'avait pas rendu publique malgré le désir qu'en avait manifesté l'auteur, Laurent Greilsamer).

### **Une clé d'interprétation**

Nous soutenons souvent que les sciences sociales mériteraient d'être prises au sérieux par nos élites, nous voudrions donc reprendre ici nos observations sur le Bûcher de Faaité (articles du 28 mars et du 6 avril 1990).

L'avocat général du Papeete avait, dans son réquisitoire, posé le problème que les meurtres en série d'une île de Polynésie étaient provoqués par l'intérêt économique : l'objectif des « bourreaux » était de déposséder les victimes de leurs biens à leur profit. Son analyse était de type marxiste : il est impossible de croire à la sorcellerie, c'est donc une manipulation à objectif économique qui a provoqué le drame. Il avait très exactement posé la question comme il ne fallait pas la poser, pas techniquement au sens que tout système judiciaire requiert une technique, mais au sens sociologique. En effet, il faisait une analyse objective, dite objective, de la situation. Ce sont les intérêts matériels des gens, l'infrastructure de la société, qui provoquent l'émergence des conflits, et la question religieuse, l'envoûtement etc. qui ne seraient que des superstructures... Il ne nous est pas possible de constater l'efficacité du technicien de la justice qui adapte à une situation et à un

public son discours pour faire passer son point de vue, mais on peut contester l'analyse telle qu'elle ressortait de l'article du 6 avril intitulé : *Un réquisitoire loin du surnaturel* de Greilsamer.

En effet, si l'on se réfère aux travaux sur des phénomènes semblables (possession, magie, chasse aux sorcières, hystérie collective, bouc émissaire...), ce que l'on voyait à l'œuvre dans le récit fait par Greilsamer était ce que René Girard a si bien précisé dans ses analyses autour de la *mimésis* : le besoin de trouver un exutoire au désir insatisfait par la recherche d'un "coupable" aux maux que l'on a. (Notons l'absence d'une large proportion de la population masculine - signalée dans l'article du 28 mars - dans l'assemblée qui avait décidé du bûcher.) Cette volonté de trouver une cause aux frustrations que l'on ressent et le besoin de chasser le malaise en excluant ou tuant les misérables, au double sens du terme, qui sont accusés d'être la cause du malheur et qui vont être le prétexte à une réconciliation collective, est interne à toutes les sociétés. L'analyse de l'avocat général tendait à faire croire que c'était des intérêts matériels particuliers, ou les intérêts de certains des particuliers, qui avaient provoqué l'autodafé, alors que c'est plus probablement la relation inverse qu'il fallait prendre : l'intérêt général avait provoqué l'*auto da fe* (acte de foi au sens originel du terme, dont nous gardons ici la graphie espagnole) et les intérêts particuliers s'étaient coulés dans le moule. La question incidente posée par le réquisitoire était l'éternelle question de la sincérité. Si les gens, que l'on peut appeler les *lynchers*, n'étaient pas sincères, ce serait merveilleux, mais il y a « gros à parier » qu'ils étaient sincères, totalement sincères<sup>18</sup>. Était-ce leur faute à eux si ceux que l'esprit malin habitait étaient, en plus, des « salauds » qui leur avaient nui ? Il nous paraît évident que, pour eux, il était clair que leurs intérêts personnels étaient secondaires et passaient après la légitimation sociale de leur rôle vicimaire. Ils avaient raison de tuer, ils ont tué.

Nous ne connaissons pas le Pacifique, mais pour avoir été témoin de nombreux faits de ce genre, dans nos sociétés, où la sanction est plus mas-

---

<sup>18</sup> Il y aurait d'ailleurs toute une analyse à faire des « dégâts » de la sincérité en politique.

quée, mais où la victime a parfois le bon goût de se suicider, ou dans d'autres, africaines en particulier, où le "bouc émissaire" joue pleinement son rôle, la foule, les gens (nous n'avons pas dit la populace) jouent de temps en temps au justicier, et des malheureux, parfois complices, souvent marginaux par quelque part d'eux-mêmes, acceptent, de gré ou de force, le rôle de victime-coupable. Et c'est cette expérience qui nous a fait accepter comme valide la réflexion de François Tafai Mauati, l'un des principaux accusés : « *Les morts me remercieront* ». Cette réflexion est vraiment dans le système de la mimésis et du bouc émissaire, alors que le reste, ce qu'il paraît avoir prononcé au prétoire (*Le Monde* du 31 mars), n'était que la défense d'un accusé dans un autre système logique... celui imposé par le prétoire, la justice française et l'avocat général. On se trouve devant un cas classique qu'a bien analysé l'école américaine de Palo Alto (Witkin, 1984) : vérité dans un système, fausseté au delà. Une contradiction dans un système se résout dans un autre... ou doit avoir une solution ailleurs... C'est pour cela que faire appel aux experts, psychologues ou psychiatres, est, dans la plupart des cas, un non-sens. Que ces experts ne reconnaissent jamais leur occasionnelle incompétence dans ces situations est totalement dans la lignée des conceptions bureaucratiques de notre société qui croit qu'il y a toujours un spécialiste pour un problème quand il n'y a parfois qu'un autre point de vue à trouver pour l'analyser, un autre point de vue où il s'éclairerait de lui-même.

Le cas du principal accusé était curieusement analysé quant à son incapacité à parler durant le procès un français que, par ailleurs, de l'avis de tous et en conversation courante, il maniait correctement. Dans son cas, le tribunal en avait déduit qu'il simulait pour embrouiller les jurés. Soulignons que les langues ne désignent pas ces faits de catharsis sociale avec la même précision. Les nôtres sont pauvres de ce point de vue : on n'a que le terme bouc émissaire, hystérie... et il a fallu qu'un chartiste s'intéresse à l'analyse littéraire, comme René Girard, pour qu'on aborde la conceptualisation plus fouillée de cette évidence *cachée depuis la fondation du monde* (Girard, 1986). En ce qui concerne Faaité, il était fort possible que le système expli-

catif de l'accusé soit d'une finesse telle que les traducteurs n'aient pu effectuer la traduction, tellement la confrontation des systèmes "religieux" (vécu par l'accusé et connu des interprètes) et "judiciaire" (auquel ils étaient confrontés et qu'ils connaissaient) devait être incohérente. Croire qu'il y avait menterie ou volonté de tromper est une autre erreur qui semble avoir été faite dans ce procès. Il y avait incompréhension, car on ne parlait pas la même langue logique : on peut appeler à témoin tous ceux qui ont tenté de traduire ces concepts en nos langues occidentales, apurées par l'Inquisition, son système idéologique et son vocabulaire (Pottier, 1996 ; Hagenbucher, 1989, entre autres...)

Notons, enfin, qu'une telle perspective (celle qui se fonde sur la *mimésis* et la création sociale et non individuelle du bouc émissaire) faisait de Silvia, la grande prêtresse de cet audafé (au sens propre du terme puisque ce fut un massacre par le feu) un détonateur moins innocent que ne l'accepta la justice... Elle devait savoir, elle savait ce qu'elle faisait (Luca, 1997). Quand on a approché et connu ces meneurs d'hommes, ces capteurs d'âmes et d'énergies... on les crédite de moins de cécité et de sincérité qu'ils se plaisent à se définir eux-mêmes. Les systèmes sociaux fonctionnent parce que des gens, dans ces systèmes, y adhèrent avec sincérité, les ont compris avec intelligence, les manipulent avec plus ou moins de lucidité. Et tant pis pour ceux qui n'ont pas compris. Ceux qui ont « pigé » et qui sont malins, s'en sortent toujours, ce n'est que les croyants et les sincères qui se font piéger, comme François Tafai Mauati. Cela, c'est aussi une certaine justice : les sociétés ont besoin de boucs émissaires. Monsieur Alain Juppé en sait quelque chose aujourd'hui qui a « porté le chapeau » brandi par tous les membres de son parti. Certaines sociétés, autres et donc "curieuses" vivent ce besoin au premier degré, à l'état brut peut-on dire, sans les raffinements de l'idéologie, sans appareillages institutionnels... mais les nôtres n'ont rien à leur envier : les communistes, les fascistes, les juifs, les arabes, les nègres et les basanés... on ne peut pas dire que nos sociétés manquent de têtes à couper et d'explications faciles à se donner pour justifier les vagues de terreur et



de répression qui nous roulent de leurs flux et autorisent nos exclusions, nos massacres, dont la nature plus subtile, ou moins brutale ( ? ), ressortit de la même essence que les bûchers de Faaité.

Nous avons été témoin de faits subtils dans notre société intellectuelle française d'exclusion dramatique, et nous ne sommes pas le seul : Michel Volle, statisticien de l'INSEE, nous avait aussi entretenu d'affaires peu reluisantes qu'il avait rencontrées dans son organisme. On les observe quand on garde son quant-à-soi dans les mouvements sordides qui agitent nos groupes d'intellectuels, que l'exercice de l'intelligence ne met pas à l'abri de réflexes primaires. (Nous ne reviendront pas là-dessus mais pensons au cas de Reich, parfait bouc émissaire qui, pour résister aux accusations, choisit la fuite en avant et s'enfonça dans un délire typique de la victime).

### **Syrène, histoire littéraire dans le travail scientifique**

*J'ai rêvé dans la Grotte où nage la Sirène*

Gérard de Nerval  
*El desdichado*

« Les Français n'aiment pas les nouvelles », cette réponse était celle que nous donnaient les éditeurs. On nous disait toujours : « Écrivez donc un roman ! Ce que vous faites est bon, intéressant, c'est original ce portrait de l'Afrique de l'intérieur. Mais... les Français... les éditeurs... les critiques... Comprenez-vous ?... »

Finalement un grand éditeur nous promit de publier les nouvelles si nous lui prouvions que nous étions capable d'écrire autre chose de plus long pour convaincre les financiers qui dirigent les maisons d'édition. Nous avons l'histoire d'un jeune homme possédé par une sirène, que nous avons longuement interviewé, et dont nous possédions également le journal intime où il parlait de sa *syrène*.

Écrit en quelques semaines, quatre ou cinq, ce « roman » de commande ne valait rien : nous l'avons écrit mais nous n'avons pas réussi à le

relire (un éditeur le trouva à son goût, à cause du style très culte dont nous avons usé). De toute façon, le directeur de collection avait perdu son poste, probablement écarté par ces mêmes financiers à qui il voulait complaire. Il nous fallu trois versions différentes, et cinq ans pour aboutir à *Syrène, histoire d'une possession*. Ayant renoncé au roman, nous avons repris toute notre information de base pour écrire un texte qui avait les mêmes orientations ethnologico-littéraires que nos nouvelles.

L'histoire de cette possession est partie d'un intérêt intellectuel et d'une affection que nous avons en commun avec Franck Hagenbucher-Sacripanti (1989) pour la secte MvuluSi et d'un morceau de vie que nous partageons dont le sommet fut l'irruption, par personne interposée, de la dite sirène lors d'une conversation que nous avons à trois <sup>19</sup>. De nombreux détails constitutifs de cette histoire de possession sont donc tirés de cette expérience.

C'est pourtant dans ce livre que nous avons dû le plus à la fois utiliser cette imagination dont se loue Coppens, de l'empathie que recommande de Mause, et le plus les dominer, les soumettre afin qu'elles ne dévient pas de la véracité des faits. Il y avait en effet, de par la commande, un objectif littéraire, mais au fond, nous-même ne pouvions que continuer dans la veine ethnologique. Derrière aussi ce livre, il y avait une conception des phénomènes de l'acculturation (et de la désacculturation donc) en milieu urbain (conception qui doit naturellement beaucoup à Balandier et autres et qui privilégie plus la logique interne des sociétés que l'extraversion coloniale), une certaine conception explicitée et testée dans nos enquêtes sur la famille et celles que nous avons réalisées à Dakar dix ans ou plus avant. Mais tout cela s'est effacé, fondu dans l'écriture. Le cas précis que nous avions de fondation de secte était le fait d'une femme, mais nous ne voulions pas utiliser une femme à cause du poids que met notre culture dans la connexion

---

<sup>19</sup> Nous pensions que Marien, notre héros, était un hystérique. Compte tenu du texte et de cet épisode, où il faillit étrangler notre fille sous les ordres, disait-il, de sa sirène, Richard Pottier suggérait qu'il n'était sûrement pas hystérique mais psychotique, pour user de notre nosologie occidentale.

femme-sorcellerie, qui n'est pas celui que met la culture kongo. Par contre, nous avons sous les yeux l'ambition d'un jeune homme à faire authentifier et légitimer ses visions ainsi que la possession, dont il était l'objet, de la part d'une sirène, une *mamiwata*, « blanche, et française, assurément », et dont l'ambition suivait une lignée de « possédés », dont le dernier était son oncle, mort tragiquement dans le Congo colonial. On comprendra que l'utilisation de tant de données convergentes nous ait ramené vers l'ethnographie dans un projet au départ littéraire (ou bassement courtisan, puisque ce que nous recherchions était la publication de nos nouvelles et le projet de roman nous paraissait hors de nos capacités).

Pour cette rédaction, nous avons été littéralement possédé par le sujet de ce livre. Il est assez éprouvant, émotivement parlant, de se replonger dans une expérience que l'on a cru avoir dépassée. Le terrain est parfois extrêmement pénible. Celui que Franck Hagenbucher et nous-même connûmes chacun lors de notre vie dans la secte MvuluSi le fut particulièrement. Lors de la réécriture de cette expérience, alors même que nous nous étions donné un projet littéraire et non pas scientifique comme dans les récits de la vie sorcière, nous avons dû ré-habiter une expérience, vieille de quatre ans. Ce fut très éprouvant. Le fait curieux fut le suivant : le sujet, le héros donc, rêvait beaucoup. Nous avons eu droit à ses récits détaillés de rêves. Certains nous « interpellaient », comme on dit aujourd'hui dans les journaux et les états d'âme, d'autres nous étaient complètement étrangers. Le plus curieux fut que, pour les uns comme pour les autres nous avons dû les investir. Nous avons rêvé des rêves qui ne nous appartenaient pas. En disant cela nous ne parlons pas des rêves que l'on peut faire quand on travaille trop et que le sujet vous obsède, il est question ici de rêves vrais. Il nous a fallu « rêver » un corpus déterminé de rêves dont nous avons ainsi retrouvé la cohérence, cohérence imaginaire ou imaginaire cohérence ? Est-ce à dire que nous avons inventé la cohérence ou que nous l'avons reconstruite ? Émotivement, Marien, notre héros, nous est profondément étranger, et pourtant il a fallu que nous acceptions qu'il nous « monte », comme lui-même disait

l'être de sa sirène. C'est ainsi que nous avons retrouvé une fluidité d'écriture qui rendit compte de son expérience, et la nôtre - à Franck Hagenbucher et nous-même - a été écartée pour être réintroduite en fin de parcours dans les autres personnages qui avaient la charge logique de donner les autres interprétations du phénomène de possession... Il est donc arrivé que ce roman, loin de s'écarter de la logique des *suites nocturnes*, s'en rapprocha au contraire jusqu'à se fondre dans cette confluence littéraire et ethnographique.

Pourtant, nous ne pouvons pas dire que ces textes, et surtout *Syrène* - qui paraît le plus personnel comme récit -, soit une expression de notre "moi", car nous n'avons pas suivi ce que nous voulions exprimer de ce que nous pensons mais nous avons voulu traduire avec des techniques faisant appel au sensible et à l'empathie, sinon une analyse de la sorcellerie, du moins la description d'une situation observée. Notre effort a été d'entrer en empathie avec les différents acteurs et de mettre en scène les points de vue, observés par ailleurs, tant chez les Congolais que chez les Français en place au Congo. Nous pouvons dire que "tout est vrai" et en plus "tout est exact". Nous n'avons inventé aucune des situations que nous avons décrites, nous avons seulement agencé entre elles ces différentes situations en les coordonnant dans un objectif de faire sentir, comprendre, admettre, assimiler une situation : celle que vivent les Ponténégrins des quartiers et traduire leur vie quotidienne.

La grande difficulté stylistique qu'il fallut résoudre fut celle que nous avons pu éviter d'avoir à traiter dans nos textes-nouvelles : celle des points de vue externes à l'aventure intérieure. Depuis ce travail, nous avons trouvé l'ouvrage de Christoph Ransmayr, *Effrois de la glace et des ténèbres*. Dans ce roman, Ransmayr a été confronté, littérairement, au même problème que nous. Il l'a résolu en plaçant le personnage de Mazzini et nous de Martin Oust. Il est à noter que ces personnages ont été créés pour des raisons de type ethnographique en ce qui nous concerne et pour des raisons de type littéraire pour Ransmayr. Mais il nous semble que nous avons abouti à

la même solution technique : le rapprochement nous semble intéressant, imagination artistique et imagination scientifique se rejoignant.

Un autre problème technique rencontré a été de traduire la manière de penser et de s'exprimer des acteurs : trois langues sont en cause, la langue vernaculaire, le vili, les langues véhiculaires, le monokutuba ou ki-kongo et le français. Dans des situations de désacculturation-acculturation comme celle exposée dans cette histoire, la possession de ces trois niveaux d'expression est variable chez les locuteurs. Nous nous sommes abstenu de différencier monokutuba et ki-kongo, que des spécialistes jugent comme présentant des différences. En ce qui concerne le français, langue d'expression de cet ouvrage il a fallu fournir un grand effort dans l'affinage des expressions afin de traduire ces trois niveaux "et demi" de langage : français parlé et français écrit, monokutuba, langue véhiculaire d'un niveau d'expression plus grossier pour notre héros, et langue vili, qu'il pratique avec finesse en tant que locuteur. Par ailleurs, le français utilisé par chaque pays africain a des spécificités lexicales et grammaticales propres, par traduction littérale des langues nationales (« poids » de la forme indirecte dans l'expression des Malgaches en français, ou bien l'expression "marier une femme" si commune en Afrique de l'ouest) et nous ne pouvions nous laisser « contaminer » par notre expérience passée (comme utiliser le terme « chaud » pour amant, expression camerounaise, ou la construction en « erie », familière aux Wolofs du Sénégal et qui a pénétré depuis le français métropolitain : par exemple « essencerie »). Il y a aussi ressourcement du français à ses propres racines par la fabrication de néologismes et constructions internes à sa logique mais négligés aujourd'hui, car historiquement datés et abandonnés par le parler hexagonal (par exemple l'utilisation de "champêtre" comme "des champs"). Pour des locuteurs qui pensent en français, ce qui est le cas de Marien, le héros, l'utilisation de ces niveaux introduit des différences entre la pensée et l'expression, des « maladresses » et des « trouvailles » qui se manifestent soit dans l'une, soit dans l'autre. On a donc affaire à plusieurs styles : le locuteur parle vili, qu'il parle parfaitement correctement, il parle français,

qu'il maîtrise parfaitement, mais qui a une forme spécifiquement congolaise, et alors il utilise un certain registre, s'il l'écrit, ce sera un autre registre (d'où la graphie du mot *syrène*), s'il parle monokutuba, c'est un registre "national", pour ne pas dire nationaliste kongo... Enfin, le livre est écrit par un auteur, qui peut jouer sur les différents modes. Nous avons également la question des concepts qui n'existent pas dans nos langues et qu'il fallait traduire, sans les citer généralement... En ce qui concerne les langues kongo il y a le concept *kigulingana* (traduit souvent comme mauvaise mère, ou le plat dont on est exclu, ou la racine de la jalousie, ou l'autre mère...) et qui recouvre le complexe de l'enfant exclu du sein de sa mère par la naissance d'un cadet. Pour un travail de ce genre sur un concept existant dans une langue et inconnu dans les autres on peut consulter l'étude de Doï Takeo, sur l'*amae* japonais (1982).

Enfin, difficulté moindre et déjà réglée par nos textes-nouvelles, l'utilisation des langues africaines qui étaient juste là pour nous rappeler les lieux (le Congo de la ligne de chemin de fer du Congo-Océan avec les deux villes-terminus : Pointe Noire et Brazzaville, le Sénégal, surtout avec Dakar et le Bas-Saloum, mais aussi le Niger et la ville de Douala au Cameroun...) et le décalage culturel. Nous avons rencontré ces difficultés dans les recueils précédents mais dans le « roman » elles compliquaient sérieusement la tâche puisqu'à aucun moment nous ne voulions de lexique et que leur répétition aggravait la gageure de ne pas répéter la définition, pour ne pas laisser le lecteur tout en l'aidant à s'y reconnaître. Le lecteur, à aucun moment ne doit s'interroger - ou buter - sur le sens de ces mots inconnus comme *mwenza*, *paftin*, *tsamba*, *tchikwang*, avec la musique desquels nous jouions autant qu'avec leur sens, sans que le poids de leur sens en soit amoindri.

Et l'auteur ? Il n'est pas dans ce dernier livre. La rencontre de Franck Hagenbucher et nous-même avec la sirène de Marien n'y est pas non plus. S'il est une scie des travaux scientifiques actuellement, c'est bien celle de la dialectique observateur-observation, auteur-livre etc, ce qui permet de ré-

pondre à côté des vraies questions en changeant systématiquement de registre et de faire savoir à tout le monde qu'on n'a pas grand chose à dire. Pour être une vraie question, la relation étroite qui lie *celui-qui-fait* et *ce-qu'il-fait* ne se manifeste pas avec une évidence parfaite en tout cas d'étude. Elle n'est bien souvent que la conséquence d'un investissement intellectuel et affectif dans un sujet par un sujet. Appeler, à chaque éructation intellectuelle, Bourdieu ou Marx à moins que ce ne soit Einstein ou Thom, ou Sainte Physique-Moderne ou le satori bouddhique, paraît tenir plus à l'arnaque qu'à la pensée. En cela, le coup de pied de Sokal (1997) dans les tics pédants de la fourmière de notre intelligentsia nous paraît salutaire, quelles que soient les bavures et les injustices inévitables qu'il entraîne. Maintenant, nous ne nions pas que, dans quelques récits de *Congo-Océan*, le sentiment nous ait pris que seul nous pouvions écrire cette histoire comme nous l'avions écrite, mais pour d'autres, dont cette *Syrène*, nous avons le sentiment borgésien que d'autres eussent pu les écrire. Après le premier jet, volontariste, le travail a consisté à assimiler petit à petit la logique du texte, de l'histoire, de son style et effacer les nôtres. Nous avons le sentiment d'avoir tenté une mise en scène fidèle d'éléments que d'autres ont aussi connus. Nous n'avons pas voulu « tordre » le réel pour l'adapter à nos idées, comme tant de psychanalystes, d'ethnologues ou de metteurs en scène qui, marxistes ou lacaniens, commettent des interprétations qui, pour sincères qu'elles soient, dénaturent le sujet qu'ils exposent. Le résultat est que ce qu'ils disent de leur sujet est plus parole sur eux-mêmes que parole sur l'autre. (Si l'on prend pour exemple le *Figaro* de Beaumarchais, il est aberrant de faire de ce chant d'un parvenu, un chant révolutionnaire, de cette protestation d'arriviste « pousse toi d'là qu'j'm'y mette » une critique sociale cohérente, ceci étant dit, on a parfaitement le droit de le mettre en scène ainsi, mais pas celui de dire que le texte original a dit, voulu dire, et a affirmé cela, sans parler de ces psychanalyses d'Hergé *via* celle de Tintin, de Chirac ou de Mitterrand, *via* des ragots de couloirs... Il n'y a bien eu que seule celle de Lupin par Guasch,

1997, qui ne nous ait pas déçue : l'auteur respecte les textes et ne les « tord » pas pour leur faire dire ce qu'il a envie de proclamer <sup>20</sup>).

Tel fut donc le lent cheminement que nous avons voulu donner ici de la rédaction de ces ouvrages, pouvons-nous maintenant en tirer quelques considérations plus générales sur l'émotion que peuvent transmettre nos travaux scientifiques ?

### **De l'expression littéraire dans le travail scientifique**

Louriia aimait à parler de « science romantique », Oliver Sacks (1988), qui cite cet auteur, déclare que les tranches de vie qu'il donne au lecteur dans ses ouvrages de vulgarisation appartiennent à cette partie de la science. Il défend aussi la « narratologie » en science, car, dit-il, les faits sont en soi signifiants et permettent d'entendre le monde que nous habitons chacun.

Cela ne justifie cependant pas *ipso facto* des entreprises comme celle dont nous avons rendu compte précédemment, où l'expression de l'émotion de l'observateur efface ce qu'il observe, aussi faut-il bien tenter d'y mettre un peu d'ordre logique.

Le roman est effectivement une source de connaissance et il a été largement utilisé, comme source tout d'abord, une fois nettoyé de la narration imaginaire par une patiente critique de texte (ce que fit Eugen Weber, 1976, à propos de l'œuvre de Jules Renard), mais aussi comme moyen d'expression. On peut citer ces auteurs comme David Lodge (1996) qui utilisent le roman pour exprimer des choses logiques, on a aussi Michael Crichton, fameux auteur de *Jurassic Park* et *The Lost World*. Claudine Mulard dit de lui que :

*Le père du « techno-polar » n'est sans doute pas un grand écrivain, mais il a trouvé dans la mise en scène des questions de l'époque les clés d'un succès planétaire.*

(*Le Monde*, 1.12.1995)

---

<sup>20</sup> Deux études remarquables tant par l'envergure de l'analyse psychologique atteinte que par le respect des textes (et la distance œuvre/auteur) sont à signaler : Victor Bromberg, 1981, et Douglas Day, 1973 ; le premier sur Flaubert, le second sur Lowry.



Nous pourrions ajouter à cela le très fameux auteur de *Pourquoi j'ai mangé mon père*, Roy Lewis (1991), et les auteurs cités comme Barnes et Ransmayr, chacun utilisant le roman pour démontrer une idée et effectuer une critique. Cela est bien dans la lignée du travail romanesque illustrée brillamment par le Swift des *Voyages de Gulliver*, les romans de Jules Verne, ceux de Pierre Boule, dont *La planète des singes* reste un des plus célèbres. (Il fit aussi un roman d'espionnage utilisant les effets de réel de la description quasi-sténographique dans *Un métier de seigneur* ; on a eu aussi la compilation de fausses pièces pour donner un effet de réel dans *Le Dossier 51* de Gilles Perrault.) Le roman s'est effectivement attribué de vastes espaces intellectuels, mais, sans nier son poids de connaissance, peut-être faut-il sérieusement effectuer l'inventaire.

La littérature comme mode de connaissance peut s'entendre de trois manières différentes :

- la première est que toute littérature apporte, comme toute œuvre esthétique en général, une connaissance (ne serait-ce que du sujet sur soi qui découvre un pan de sa personnalité, de sa sensibilité et de son émotivité) ;
- la seconde est que la littérature serait un mode d'appréhension du monde et elle nous donnerait ainsi à lire une des pages essentielle de ce monde ; c'est la tendance générale que l'on trouve chez des auteurs comme Pierre Maertens (1990). C'est aussi la position de Quignard (1995), croisant le fer avec la philosophie, pour qui *la littérature pense plus que toute pensée*. Mais il nous semble en cela que l'on confond l'artiste, qui, par sa sensibilité, prévoit le monde à venir, et l'artiste qui exprime le présent le plus « pointu », le plus avancé. Dans le cas où Quignard aurait raison, on pourrait se dispenser d'Ariane IV et se contenter du Tintin d'*On a marché sur la lune*. C'est cette position qu'exprime, à propos de la parution de l'ouvrage sur Paris de Jules Verne, dans un billet du *Monde* (21.9.1994) Bertrand Poirot-Delpech : *Pour imaginer l'avenir, les romanciers sont meilleurs que les experts, toujours*. En oubliant que l'on

sélectionne les bons romanciers et que si l'on sélectionnait les bons experts... on en arriverait peut-être au même. Mais prévoir l'avenir avant qu'il ne se fasse présent est une science difficile surtout si cette prévision doit être appliquée au réel, qu'elle transforme de par le fait même que la prévision de demain, appliquée, change le présent et pas seulement le futur ;

- la troisième est celle qui utilise un vecteur social, la littérature, pour exprimer une vue sur le monde, soit par goût, soit par nécessité, on a alors les œuvres de Barnes (1987), Pirsig (1976), de Ransmayr (1989)... Cette ambition est tout à fait légitime. Barnes est un fanatique de Flaubert, il a choisi de l'exprimer d'une manière romancée, il eût pu écrire lui aussi comme Vargas Llosa un essai (1975) ; Pirsig a choisi une manière romancée de raconter son expérience de la folie, et Ransmayr d'écrire sur l'idée fixe du modèle que l'on choisit d'imiter en écrivant sur l'expédition autrichienne au pôle nord du siècle dernier... apportant ainsi au public une littérature de compte-rendu scientifique qu'il n'a guère l'occasion de lire et qui pourtant fait, pour beaucoup de lecteurs, tout l'intérêt de son roman (sans en négliger les autres naturellement). (Dans le cas de Ransmayr les pièces versées au dossier sont « vraies », alors que dans le *Dossier 51*, elles étaient inventées. L'effet est pourtant le même.)

Dans notre travail et dans celui d'autres, ce qui est recherché c'est d'exprimer, par le moyen de techniques romanesques, des pans entiers qui ne sont pas accessibles directement en ce moment techniquement (et si Hubert Reeves disait que *Poussière d'Étoiles* est un roman où tout est vrai, nous ne le contesterions pas), ou par l'auteur. C'est un peu ce que soutient Jacques Roubaud déclarant, à propos de son *Hexagramme* (Le Seuil) :

*La fiction en tant qu'action de la narration sur l'action me paraissait propre à explorer ces champs de jointures du réel, ce que je cherche toujours dans mon travail sur l'histoire allemande et sur Heidegger.*

(*Le Monde*, 7.4.1995)

Spinela, conteur radiophonique, disait qu'une histoire c'est 3/5° de réalité, 1/5° de rêve, 1/5° de fantaisie et d'humour. À partir du moment où

l'on s'exprime, on sait bien que la présentation aussi compte, même en mathématiques, où l'élégance de la démonstration participe du travail du mathématicien. Pourquoi en serait-il autrement dans les sciences sociales qui utilisent les langues naturelles ? Le vrai problème est de savoir si le style, la fantaisie, l'humour et le rêve introduisent des déviations par rapport au cœur du raisonnement et de la vérité des faits. Il faut distinguer ce qui relève du descriptif et qui est conforme à la réalité perçue et observée, et ce qui relève du narratif dont les éléments peuvent être vrais ou faux, ou ni tout à fait l'un ni tout à fait l'autre. En ce qui concerne les romans, on ne peut donc, quelle que soit leur qualité informative, trancher (en général), par contre, dans un travail scientifique, il est absolument nécessaire d'être certain que le chercheur, pour faire beau ou dramatique, ne travestisse pas les faits. Ceci étant dit, la lecture de certains cahiers de terrain montrent bien que l'imagination, chez les meilleurs anthropologues, peut prendre le relais de l'observation. En arriver, comme Geertz (1997), à tout fonder sur l'expression et donc, en fin de compte, sur le littéraire, est un passage à la limite tout à fait dangereux. Les sciences sociales marchent, comme l'ethnographie, sur deux jambes. Bloch (1995) a consacré un article bien intéressant sur cette discussion du *caractère hybride* de l'ethnographie, entre ce qu'il appelle les deux intégrismes : d'une part, celui qui assume l'exigence de la scientificité et déclare donc que seul ce qui relève de la psychologie cognitive est scientifique, transformant l'observation et la recherche de terrain en expérimentations ; d'autre part, celui qui pousse à sa limite la démarche interprétative, dans lequel l'ethnographe ne devient que l'enregistreur de faits connus des populations à la vie desquelles il participe et dont la seule fonction est donc de l'ordre de la mise en scène littéraire de la collecte de terrain. Notons que ces deux intégrismes nient tout autant le terrain, qui est la démarche essentielle des sciences sociales. C'est par la pratique du terrain que l'on peut pénétrer une culture pour la comprendre, mais sans pour autant se confondre ou se fondre à elle. Ces deux intégrismes instrumentalisent la phase de collecte de la même manière, la première en transformant *l'ethnographe sur*

son terrain en psychologue cognitiviste travaillant dans des conditions qui devraient être celles d'un laboratoire situé en milieu exotique. Ces méthodes « expérimentales » de terrain... (Bloch, 1995 : 46), la seconde en faisant de l'ethnographe un simple enregistreur des données de terrain que serait la parole des acteurs au-dessus de quoi rien n'existerait (les faits sociaux n'existeraient donc pas). Dans les deux cas, l'anthropologie n'a rien à dire : on passe de "la parole est au psychologue" à "la parole est au sujet".

Cette vérité des faits a obsédé quelques littérateurs, Flaubert, ou surtout James Joyce qui, pour *Gens de Dublin*, faisait vérifier par son frère si à telle rue, face à telle maison, on pouvait sauter par dessus le muret d'un bond dans le cimetière. Mais *La vérité profonde d'une œuvre littéraire ne dépend pas de la quantité d'information qu'elle contient*. (Suhami, 1993 : 84). Et, pour louable que soit le souci d'authenticité, la volonté de ne pas dévier des vérités fait sourire en littérature.

En littérature, comme d'une manière générale en art, ce qui est visé est l'effet esthétique. Comme le disait Christiane Seydou (1980), à propos de la poésie peul : *L'importance primordiale accordée à la face sonore du mot, aux dépend même parfois de sa signification*, ce qui nous renvoie à *Ecuador*, d'Henri Michaux (1988) : *Peu de phrases. Le gong fidèle d'un mot*. Car c'est sur la face esthétique des choses que travaille l'art, l'information est un "plus" pour lui, dont il peut parfaitement se dispenser (objets abstraits, peintures sans sujet, musique).

La page de gauche n'a pas été un exercice d'expression sur la forme, nous avons voulu, dans ces récits de la vie sorcière et du quotidien, exprimer le point de vue des acteurs, et la forme qui nous permettrait de traiter de ce fond. Le jeune politologue Daniel Goldhagen a eu la même ambition dans sa thèse de l'université de Harvard, devenue durant plusieurs mois un des best-sellers des livres vendus aux États-Unis (et 80 000 exemplaires en Allemagne). Il a traité des *bourreaux volontaires d'Hitler*, remettant ainsi *la responsabilité des hommes au cœur [...] de l'histoire contemporaine* (Nicolas Weill, *Le Monde*, 17.1.1997). Le temps n'est plus où l'on peut se

dispenser d'examiner les acteurs comme étant de simples mécanismes sous influence. Leur responsabilité écrasante, sans laquelle le système ne saurait fonctionner et se reproduire, doit être étudiée (pensons au procès Maurice Papon actuellement en cours). Nous avons choisi de mettre en scène cette participation des sujets, il y a, c'est évident, d'autres modes de présentation, comme l'ouvrage de Goldhagen le montre (voir la revue *Le Débat*, janv.-févr. 1997 qui a consacré un numéro spécial à cet ouvrage et aux vagues qu'il a suscitées).

Bioulès, peintre moderne, a selon nous donné une piste intéressante pour définir son travail d'artiste :

*Je n'ai plus aucune idée sur la peinture. Ma seule préoccupation est de faire ressemblant et, comme dit l'autre, d'en ajouter et d'en enlever jusqu'à ce que cela fasse ressemblant [...] Depuis de nombreuses années, les peintres portent de drôles de noms : on les appelle des artistes, des plasticiens, des créateurs [...] J'ai en fait la conviction aujourd'hui de n'être ni artiste, ni plasticien, ni créateur. Je suis, par contre, tout à fait sûr d'être un peintre, et cela ne veut pas dire pour autant que je sois un bon peintre. Mon but, ma seule fonction, est de montrer ce que je vois. (Bioulès 1995).*

Cette manière de faire est conforme à l'orientation purement artistique qui porte sur la forme, et non pas sur le fond, comme nos ouvrages, celui de Laburthe-Tolra etc. Que des artistes, en procédant ainsi, rejoignent l'expression la plus « pointue » de la vie, cela est certain, surtout en matière de littérature où ce que l'on écrit a un sens (ce sens logique dont se dispense totalement la musique) ce qui fait qu'un poème composé de sons purs n'existe pas. Monnet avait été des premiers peintres à affirmer que ce qui faisait un tableau était la toile, la matière-peinture, et pas le sujet. L'art est la primauté de la forme, quand la science est celle du contenu. Dans l'art, la forme est le fond, en science, le fond est la forme. Toute la hiérarchie de chacune des démarches est là.

Mais le résultat est que, quant à nous, nous acceptons parfaitement qu'on n'aime pas tel de nos trois livres, ou qu'on n'en apprécie aucun. En effet, d'avoir joué sur le côté esthétique de l'expression pour traduire des faits de terrain, implique que nous acceptions que nous soyons jugé non sur

le contenant, mais sur le contenu. Par contre, si on nous critique pour *Fakao*, ou pour tel de nos livres ou articles scientifiques, nous demandons des preuves. Quand on nous critique pour notre livre *Partenariat scientifique*, nous acceptons de discuter, car ce sont des idées qui sont en cause, des idées sur la société, sur le devenir de la culture française, sur la nature du travail scientifique, sur la fonction publique française, mais sur *Syrène*, nous nous contentons d'écouter, car discuter de la facture de ce livre n'a aucun sens : *des goûts et des couleurs...* Nous pouvons discuter de l'intérêt de procéder ainsi, mais nous acceptons totalement que cela ne plaise pas, hérisse, irrite etc., toutes réactions normales puisque l'esthétique intervient et peut masquer, à qui ne l'apprécie pas, l'effort d'exposé de la logique du quotidien de la possession par des génies.

*Il ne saurait y avoir de science bien comprise sans partage d'émotions, ni de recherches en Angleterre sans financements... extérieurs, les responsables du Kew (Garden) ont ici conjugué science et frisson* (dans une exposition sur l'origine du monde végétal).

(*Le Monde*, 13.7.1995)

Nous adhérons totalement à cette remarque mais nous pensons que ce partage des émotions peut s'effectuer par des voies très diverses, par le film (*Microcosme*, 1997, était une réussite extraordinaire, qui demandait à ses auteurs compétences en écologie et compétences en techniques de prise de vue et de son, et compétences artistiques aussi), par la fiction pure, comme le livre de Lortat-Jacob (1994) et par la pure analyse. La vraie question est de traiter ce que l'on veut en utilisant au mieux ses qualités. Si on a du style tant mieux, mais en fait, à bien y réfléchir, ce n'est pas l'essentiel. Par contre, travailler au-dessus de ses capacités est dangereux, car on tombe vite dans l'ennui que distillent des films ethnographiques mal montés, ou des textes mal bâtis. Nous voudrions prendre l'exemple de Reed, dont le *Mexique insurgé* (1975) est une merveille quand ses nouvelles de *Hija de la Revolución* (1973) sont ennuyeuses de bonne volonté. Le passage à la fiction, totale (Lortat-Jacob, 1994) ou partielle (Laburthe-Tolra, 1986), n'est pas donné à tous le monde. Le fait s'aggrave dans le système français où l'*establishment* éditorial autorise quelqu'un de connu dans un genre à passer

dans l'autre. On a l'exemple inverse dont nous avons déjà parlé dans notre thèse à propos de Le Clézio, qui fit certes un « tabac éditorial » avec son ouvrage qu'il voulait scientifique sur le Mexique (1988) mais dont l'amateurisme saute aux yeux : on ne s'improvise pas historien, métier qui demande une longue pratique des archives et de la critique des textes : compétences professionnelles là-aussi, qu'il faut savoir reconnaître chez les autres quand on en est soi-même dépourvu. D'ailleurs, nous n'avons pas trouvé, en dehors des dithyrambes de la presse, de gens qui aient apprécié positivement cet ouvrage, ce qui prouve bien qu'on « sent » que quelque chose « ne va pas », même si on en sait pas exactement quoi.

Nous voudrions ouvrir une parenthèse entre l'amateurisme et le professionnalisme à propos des compétences : même un bon professionnel ne doit jamais perdre l'esprit de l'amateur : distance, détachement, ironie sur soi... Et l'amateur, dès qu'il sort du cercle étroit d'une amitié, doit s'interdire les à-peu-près de l'amateurisme.

Nous pouvons traiter rapidement d'une incompréhension de la littérature née de la vague naturaliste (et aussi de Balzac qui, pour affirmer le roman comme genre sérieux et qui pouvait donc n'être pas réservé à la gente féminine, voulut justifier son œuvre sur le plan scientifique ; voir aussi Lepenies, 1990) que les romanciers seraient aussi des enquêteurs et que leurs cahiers de terrain seraient des œuvres littéraires (et aussi celles des anthropologues etc., finalement de tout le monde). C'est un mythe que celui de la littérature brute ; il nie le travail des romanciers, dont l'objectif est totalement différent de celui de l'anthropologue ou d'un autre spécialiste des sciences sociales (Bromberg, 1983 ; Laplantine, 1996). Nous avons un excellent point de vue qui a été donné par Toffin (1989 : 45) :

*La pratique ethnologique suppose un savoir préalable que la poétique romanesque ou littéraire contemporaine refuse [...]. Le langage scientifique, fût-il ethnologique, reste toujours un instrument, il trouve sa justification en dehors de lui.*

Certes, tout langage utilise une rhétorique, et que les articles scientifiques aient la leur ne signifient pas, même quand ils sont « bien écrits », qu'ils

soient de la littérature. Surtout que ce qu'on appelle « bien écrit » est souvent une manière de dire, un enclenchement heureux des phrases, une construction du texte qui en rend la lecture aisée... Finalement, que ce ne soit pas « de la bouillie de chat ».

Par ailleurs, écrivant en langue naturelle, chaque locuteur doit suivre la règle qu'impose sa propre langue. Prenons l'exemple de la répétition en français d'un même mot. Chaque langue a sa musique, c'est pour des raisons techniques liées à son atonalité et à l'étroitesse de son balayage hertzien (Tomatis, 1970 : le français balaye la bande entre 800 et 1 800 hertz, l'anglais celle de 2 000 à 12 000) que le français évite les répétitions. Pas pour des raisons de pédanterie comme l'affirme bien un article sur notre langue <sup>21</sup>.

Il nous semble que nous devons aborder maintenant la question du style, déjà débattu en dernier chapitre de notre thèse (BL, 1997). Nous pensons que c'est un faux-problème. Dernièrement, nous assistions à une séance d'ouverture d'un grand organisme de formation. Le Ministre prévu ne vint pas comme prévu - ces Arlésiennes ne viennent jamais, c'est bien connu -, mais celui-là avait envoyé son porte-parole nanti d'un discours, d'ailleurs très réussi. Dès que le héraut ministériel se tût, le président de cet institut se confondit en louanges sur la beauté d'écriture du discours, qui était seulement bien écrit en français, avec des phrases correspondant au rythme de notre langue, avec des idées clairement et brièvement exprimées, un discours riche donc. Pourquoi beau ? Cela nous reste un mystère. De nombreuses personnes écrivent « bien », ou s'expriment bien, sans pour autant être de grands ou même de bons écrivains. D'ailleurs, tous les écrivains écrivent-ils bien ? Simenon écrit-il bien ? Hemingway écrit-il bien ? Qu'est-ce que c'est que bien écrire ? On peut en débattre, mais pas ici. Être écrivain signifie tout un investissement dans l'expression, avoir quelque chose à dire, trouver la manière de l'exposer, le genre pour l'exprimer, et avoir envie de le transmettre. En cela, notre projet n'était pas d'être un écri-

---

<sup>21</sup> Claude Duneton, De la répétition, *Le Figaro*, 28.11.1996.



vain mais de transmettre ce que nous percevions de la vie quotidienne des Africains et dont il nous paraît que ceux qui ne l'ont pas vécue ne peuvent pas l'entendre. Le travail de Barley (1983), expliquant son terrain chez les Dowayo, avait pour but de traduire une certaine réalité qu'est le terrain, et cet ouvrage est hilarant par la confrontation blanc/noirs dans un quotidien explicité dans toutes ses ambiguïtés. Le thème de l'ouvrage de Rabinow (1988) sur son terrain au Maroc était lui centré sur l'exposé du déroulement de son "terrain" et de la construction de son enquête-participation. C'est en général ce genre de textes qui est produit, comme celui de Paulme (1977) qui expose son terrain en Sanga en 1935. Il nous semble que ce type de texte est important car il sert à critiquer les données obtenues quand on veut les utiliser de seconde main. Parfois les auteurs les exposent dans la description de leurs données, comme Favret-Saada (1982), ou comme ce que fait actuellement Hagenbucher sur la rédaction encours qu'il effectue sur la secte MvuluSi de Pointe-Noire (Congo). On peut aussi faire mention de la présentation de la vie quotidienne d'un village guéré (Côte d'Ivoire) par Alfred Schwartz (1971). À ce propos, Lortat-Jacob (1994) en a fait un récit totalement imaginaire sur le Mexique, où l'on voit la liaison du choix de l'ethnie étudiée en fonction de la problématique scientifique et les torsions que le réel lui imprime (il y a aussi dans ce petit livre de fiction le hors texte de tout terrain : celui du « prof » à Paris ou à Londres, qui suit d'un œil plus ou moins attentif votre « travail en cours » et lit ou pas vos lettres. Mais notre projet était un peu différent. Nous ne voulions pas parler de notre expérience de terrain, nous voulions la transmettre (ainsi *Conversation* est-elle la description sous forme littéraire de ce qui se passe dans une interview). Un projet semblable au notre a été réalisé, totalement romanesque et donc vrai, par Laburthe-Tolra qui, dans *Le tombeau du soleil*, a réussi à nous donner toute la geste du peuple Bendzo du Cameroun dont il avait fait l'ethnographie. Son projet rejoint celui d'historiens comme Michelet. Après tout, le modèle garde une certaine validité, surtout quand le procédé est utilisé en toute conscience et dans le souci de ne pas travestir la réalité telle

qu'on la connaît. De la réalité elle-même qui peut parler valablement ? Il faut savoir que *Le fait de raconter une histoire n'est pas une simple répétition, mais un acte réel de création.* (Schank, 1995 : 150). Tout le problème est donc de savoir ce que l'on veut transmettre : pure émotion par les mots ? alors, soyez poète. Pure émotion par l'histoire ? alors soyez romancier. Des faits ? soyez scientifique. Mais comme la nature se moque bien de nos classifications, elle laisse des interstices entre nos genres, et l'on peut, sous certaines conditions, travailler aux marges. Compte tenu de qui nous sommes, de ce que nous voulions exprimer (le quotidien et le jeu de liberté des sujets, leur réponses au système), la forme romancée nous a permis, sans travestir les faits recueillis, de le faire. Il nous semble que certaines conditions de forme pure se posaient alors, qui expliquent le temps énorme passé à la simple rédaction de ces textes.

Le style est aussi un faux problème, même si nous savons que chaque genre qui s'écrit en langue naturelle a ses règles propres. Pensons à ce que disait Philippe Séguin (23 mai 1995 à l'Assemblée nationale dans son hommage funèbre à Robert-André Vivien) :

*Il existe aussi un art plus ciselé de l'apostrophe, de la formule, de l'image, qui s'imprègne dans les esprits. Elles répondent à l'une de nos plus grandes et plus belles missions : animer le débat public.*

On ne peut mieux dire que les commentateurs ont bien raison de chercher les petites phrases assassines dont est si friand le monde politique et que reprennent à loisir les *Guignols de l'Info* de Canal Plus. Parce que les *con-cetti* sont un genre bien politique, comme la monographie est un genre ethnographique, le rapport d'enquête un genre en démographie, etc.

Nous pourrions aussi signaler le cas, ô combien fascinant, des faussaires : ils ont la technique, mais n'ont rien à dire : aujourd'hui Poussin, mais si Van Gogh se vend mieux, alors on fera dans les tournesols et les chaises mal rempaillées ! Combien d'ouvriers qui refont les fresques italiennes ont plus de technique que de peintres célèbres, qui à main levée, comme Picasso, vous font un cercle parfait (seuls deux peintres célèbres - le second devant être Vinci - en furent capables) mais ne sauront pas tirer de

leur être un coup de crayon qui vous fasse vibrer. Combien de gens ont l'oreille naturellement juste sans avoir un don de musicien ? Combien de gens savent bien écrire qui n'ont rien à dire, du moins par l'écriture, car pourquoi confondre être et exprimer ? Même s'il est bien agréable d'exprimer, être remplit une vie, on le sait.

Si la beauté n'est qu'un rapport du sujet avec l'objet qui renvoie au sujet et non pas à l'objet, en quoi Zingaro - dresseur et montreur de chevaux - (radio, octobre 1997) et Kant (1994) sont bien d'accord, on ne peut nier que certaines œuvres emportent l'adhésion collective, alors même que, par définition, chaque spectateur ou chaque consommateur, y voit une chose particulière à lui seul atteignible. Zingaro se faisait la remarque qu'un spectacle véritablement artistique est donc investi de multiples interprétations possibles - en quoi il démontre qu'aimer les chevaux est s'approcher de la vérité. Ce n'est pas la Centième Sourate du Koran qui lui donnerait tort, qui proclame :

*Par les chevaux qui courent à perdre haleine  
Par les chevaux, dont le sabot fait jaillir des étincelles  
Par ceux qui dans l'aube s'exercent à la course  
qui font voler la poussière dans leur course rapide  
qui traversent les bataillons ennemis  
Certainement l'homme est ingrat envers son Seigneur*

...

On peut continuer le raisonnement de Zingaro et dire que les mauvaises œuvres d'art, celles qui ne sont pas artistiques, c'est-à-dire qui ne sont que dans la sphère de production de cette fonction sociale mais qui ne sont qu'instrumentales, n'ayant pas cette dimension de beauté, n'impliquent qu'un nombre restreint de spectateurs, ceux dont la sensibilité est instrumentalisée par la mode ou par l'habitus (par exemple les ménagères frustrées lisant *Nous-Deux*, ou les retraités aimant la série de Derrick, le policier allemand - ceci n'est pas une critique car c'est une des rares que nous regardons, notre âge expliquant cette adhésion à l'habitus des retraités peut-être -). En conséquence, même si on ne peut définir la beauté esthétique, il n'en reste pas moins qu'elle existe. Mais il faut qu'un consensus sur longue période se dégage pour affirmer qu'*Au-dessous du Volcan*, c'est génial et

que *Retour à Gabriola*, c'est raté, quand leur auteur est le même artiste. On pourrait dire de même de *Cent années de solitude* et douter que les autres romans de Gabriel Garcia Marquez aient la même qualité, qui sont pourtant des romans intéressants que seul un excellent écrivain peut produire, qu'on peut lire avec plaisir mais qui, quand on ne les a pas lus, ne sauraient vous manquer. Une grande œuvre bouleverse votre vie et vous marque, les autres sont comme ces ouvrages qu'on lit et qu'on oublie. Mais tout le monde n'est pas capable de faire ces chefs-d'œuvre aux mille facettes qui font que mille personnes y voient chacune une chose particulière et qui, d'époque en époque, résistent à l'oubli.

Mais cet oubli est une chose nécessaire à accepter dans nos travaux scientifiques : nous travaillons pour demain au travers d'aujourd'hui. Nous ne savons pas exactement quel sera le poids des mots que nous prononçons et écrivons, mais il est de notre devoir de citoyen en charge d'un certain secteur de l'activité sociale, de faire au mieux pour que nos observations soient utilisables par d'autres, dont la chaîne continue s'enfonce, c'est notre espoir secret à tous, dans un lointain avenir que les sciences sociales doivent contribuer, dès aujourd'hui, à construire, fût-ce en jouant sur la lyre des émotions.

Une des différences les plus nettes qui existent entre l'art et la science, ou, pour simplifier, disons entre expression artistique et expression scientifique, est l'usage des 'silences'. Dans l'art, et pour cerner mieux notre propos nous nous limiterons à la littérature : un silence est une figure de style largement utilisée, impliquant le lecteur (le spectateur, l'auditeur) dans la création de l'œuvre. Dans le travail scientifique, le silence est un manque, un défaut d'information. Ce n'est pas la sensibilité qui complète, c'est l'ignorance de l'auteur qui se révèle et elle ne peut être comblée que par des travaux de simulation ou des hypothèses théoriques nouvelles qui permettront d'inférer, ou des observations nouvelles.

## Remerciements

C'est un grand plaisir pour nous de remercier ceux qui nous ont encouragé à dépasser le cadre étroit des premiers récits sur la « vie sorcière » et le quotidien africain : Suzanne Prou (Calmann-Lévy), Laurent Theis (Denoël), Gallimard (Gallimard), Carpentier (Le Seuil). N'oublions pas Jacques Weber, qui a suivi d'un regard chaleureux la construction de cette écriture ; merci pour leur affectueuse amitié à Marie Balvet, Suzanne Durret, Bernard Hours, Véronique Lacoste, Philippe Litzler, Hugues Malbert, Jean-Robert Pitte, Monique Selim ; une mention spéciale doit être faite à Pascal Dibie, Jean Arlaud et à leurs étudiants du séminaire *L'ethnologue par lui-même* dont l'accueil chaleureux le 24 mars 1988 nous redonna le courage de reprendre nos textes pour en rédiger la version publiée. Merci aussi à Basil Davidson, Michael Horowitz, Claude Lévi-Strauss, Pierre Mertens, Henry de Lumley, Christopher Fyfe et René Girard pour les encouragements qu'il prirent le temps de nous communiquer. Merci aussi à Jean Dello, de la ville de Pointe Noire, spécialiste du folklore vili, qui nous encouragea dans la voie que nous avons prise, Gaspard Boungou notre collègue congolais, Arthur Tsouari, de Mouyondzi, dont le sort aujourd'hui où le Congo est en sang nous inquiète. Enfin, remerciements à ceux qui m'ont aidé de leurs critiques au cours de ces années pour achever ces manuscrits, Michèle Catz, Henry Godard, Anne-Marie Liesenfelt, Alain Marcoux, Martine Muller, Chantal Pairaud, Éric Soulas. Il faudrait aussi remercier ceux qui nous ont écrit après la publication de *Congo-Océan*, il serait facile de se vanter de quelques félicitations de gens célèbres et d'autres en place, qu'ils sachent, si ce texte d'analyse leur vient en lecture, que nous les remercions, car nous ne savons pas si, devant tant de difficultés tant internes (c'est-à-dire qui nous sont propres) qu'extérieures, nous aurions trouvé le courage d'achever *Dakar-Niger* et *Syrène* sans leurs encouragements. Une mention spéciale à l'éditeur et directeur de collection qui eurent le courage de nous publier en nous laissant la liberté de composer nos ouvrages sans interférer, acceptant que nous ayons été seul responsable de la logique de nos textes. Et que dire tout ce que nous devons à notre épouse qui, plus que nous, croyait en ces textes et à la nécessité de les achever. C'est avec beaucoup d'amitié que nous nous rappelons Gimballa Diakité, économiste malien qui, nous écoutant lors d'une conférence à la FNAC de Toulouse, nous demanda si nous avions été nous-même initié et nos amis africains qui reçurent ces récits comme ceux d'un frère : Michel N'Diaye, Titi-Julien Degbé, Daniel et Bernadette Dansoko...

Comme les trains, cette suite nocturne est sur deux rails : celui du terrain ethnologique et celui de l'expression littéraire. En l'intitulant *Suite nocturne* nous voulions aussi signifier que le travail scientifique est toujours une part obscure de soi.

## **Chapitre 4**

### **Lignes de force**

Dans ce dernier chapitre nous allons ici exposer les lignes de force de notre travail : tout d'abord, la "page de droite", celle de la rationalité scientifique que nous avons toujours voulu première dans notre effort professionnel, ensuite, nous voudrions exposer les quelques orientations que nous en concluons sur l'inconscient comme acteur du travail scientifique. Enfin, nous tracerons le portrait du scientifique, sans pourtant laisser croire que ce soit notre portrait que nous voulons dessiner. Pour ce sous-chapitre, nous tirerons les conséquences de nos réussites et aussi de nos échecs, et aussi de notre observation du milieu des chercheurs qui est le nôtre.

## 4.1. La page de droite

*Pourquoi diable ne suivit-il ce conseil [ne pas descendre dans l'arène] ? Pourquoi emprunta-t-il, pour répondre à ce dilemme, la voie de la logique et de la dialectique, plutôt que la tangente commode du mysticisme ?*

Robert M. Pirsig  
*Traité du Zen et de l'entretien des motocyclettes*  
page 195

Tout notre travail de scientifique a été coordonné, même si les occasions et opportunités du moment ont été exploitées sans vergogne, par une idée centrale. Le mot 'terrain' a été le résumé de notre interrogation : « Qu'est-ce que le terrain ? », a donc été la question à laquelle nous avons tenté de répondre. Mais nous sommes renvoyé à une interrogation : les sciences sociales, face aux sciences physico-chimiques qui utilisent l'expérimentation et la mathématisation et aux sciences biologiques qui ne disposent pas de la mathématisation (nous excluons la statistique descriptive du champ de formulation de la mathématisation du réel) mais qui utilisent l'expérimentation, sont-elles des sciences ? Écrites en langue naturelle, les sciences sociales ne disposent ni de l'une ni de l'autre. Elles ne sont d'ailleurs pas les seules : la géologie, la paléontologie ne refont pas le passé, même si elles le reconstruisent dans des synthèses provisoires. Pourquoi, cependant, leurs conclusions résistent-elles mieux à la critique que les conclusions des sciences sociales ? Cette question ne peut être esquivée ici dans le cadre de cette thèse d'habilitation.

### **Les sciences sociales sont-elles des sciences ?**

Si ce que nous avons fait durant 30 ans n'a rien de scientifique, quelle utilité allons-nous en déduire ? Nous pouvons répondre tout de suite à la seconde question : si les sciences sociales n'étaient pas des sciences, il n'y aurait aucune honte à leur avoir consacré sa vie, car la société est trop loin, trop complexe, inatteignible par une conscience individuelle. Pourquoi avoir honte d'avoir fait ce travail plutôt qu'un autre comme peigner les gi-

rafe du zoo de Vincennes, faire une publicité pour vendre des cacahuètes, ou des volumes reliés de Balzac à des familles d'immigrés qui en trouvent la tranche jolie dans leur buffet *Monsieur Ségalot ! Ça c'est du meuble !* comme le proclamait la réclame quand la publicité s'appelait ainsi. Pourquoi un intellectuel devrait-il savoir pourquoi ce qu'il fait est "utile", "nécessaire"... plus qu'un autre ? Intellectuel ou pas, nous ne sommes tous que des maillons de la chaîne, et que sait le maillon de la chaîne ? Un peu de modestie sied aussi au travail scientifique. De toute façon, il n'y aurait aucune honte à passer sa vie à étudier dans ce cas là les *humanités*, qui sont aussi utiles que le matériel à raclette savoyarde ou fondue bourguignonne ou des chaises de jardin. Elles facilitent la vie et aident à mourir pensait Montaigne.

Cependant, pour répondre à la première partie de notre question, nous pensons que les sciences sociales ne sont pas de simples "humanités" (Lepenies, 1990), mais des sciences pour les raisons suivantes :

Les sciences sociales sont beaucoup plus contestées que l'on ne le croit dans le quotidien. Toute la pensée épistémologique moderne des Popper, Lakatos, Kuhn, Feyerabend... nie aux sciences sociales le statut de sciences - nous citons à dessein les grands noms de l'épistémologie, les penseurs qui ont forgé les grandes théories d'analyse de LA science. Accoler le terme science à celui de social donne des boutons à un penseur comme Lakatos. Sur quoi se fondent-ils pour affirmer cette proposition ? Ils constatent que la science, telle que notre propre histoire en tant que civilisation nous l'a transmise, est fondée sur deux orientations qui font défaut aux sciences sociales : la mathématisation et l'expérimentation. Pourtant, aucun d'entre eux, pas même Popper qui a pourtant critiqué le darwinisme dont il considère que c'est un programme et non pas une théorie, ne conteste aux sciences biologiques d'être des sciences. Or, la biologie n'a pas la mathématisation, car on ne peut appeler mathématisation l'usage de la statistique descriptive. La biologie, elle, a l'expérimentation. Pourtant, toutes les sciences biologiques ne l'ont pas. Quant aux sciences sociales, elles ne disposent même pas de l'expérimentation. L'argument est souvent de présenter que



c'est pour des raisons déontologiques que les sciences sociales ne recourent pas à l'expérimentation. Il faut bien contester que cet argument n'a pas empêché les essais avec des humains pour les effets des bombes atomiques par exemple, question résurgente qui se manifesterait probablement quand ceux qui ont couvert ces expériences imbéciles seront trop vieux pour être traduits en justice. L'histoire n'en finit pas de bégayer. C'est pour des raisons techniques que les sciences sociales n'ont pas recours à l'expérimentation : les sociétés sont des faits historiques qui ne se reproduisent jamais. Leurs ressemblances sont de l'ordre des apparences. Les faits sociaux se ressemblent mais on ne peut déporter les enseignements d'une observation sur une autre situation. Prenons l'exemple des révolutions : on voit bien qu'elles se ressemblent (violence, gauchissement vers l'extrémisme, renversement, récupération des débris du monde ancien, recyclage), mais les leçons que l'une donne ne peuvent pas être appliquées à une autre. Et surtout, comment prévoir une révolution ?

Nous voudrions seulement traiter en quoi il nous paraît que ces sciences, qui en sont, ne « ressemblent » pas aux autres :

- la première raison, déjà citée, est que les faits humains sont historiques. En tant que faits ce sont des "individus" (statistiquement parlant). On ne sait pas comment les synthétiser d'une manière opérationnelle (rendre opérationnelles leurs conclusions) ;

- la seconde est la continuité du réel. Pour les sciences physiques, mis à part certains paradoxes de la physique quantique, cette continuité est sans problème. Entre telle observation et telle autre, que ce soit d'un corps chimique ou d'un autre phénomène, la théorie prévoit le réel en « comblant les trous de la connaissance » : on prédit l'apparition d'un événement (un neutron, un corps chimique, une possibilité qui n'existe qu'en théorie), et il n'y a plus qu'à le chercher là où la théorie dit qu'il doit se trouver (les neutrinos, par exemple). L'exemple le plus célèbre est la « découverte » de Neptune par Urbain Le Verrier (31.8.1846)... En sciences biologiques le fait se produit aussi : l'homme de Néandertal n'était pas un rameau de notre

généalogie, cela avait été subodoré par les analyses des paléontologues, la preuve a été fournie par l'ADN, mais en fait, des gens comme Yves Coppens en étaient certains depuis plusieurs années déjà. À partir de quelques chicots et bris d'os, on peut inférer, parce que le réel observé est cohérent et que l'évolution a un sens (quand celui de l'histoire est plus incertain), que telle espèce a dû exister, il ne reste plus qu'à la « trouver ». Si je trouve ici tel phénomène et là tel autre, je peux en déduire qu'un intermédiaire a existé parce que le réel est continu. Notons également que les langues ont aussi cette particularité et que l'on va de l'une à l'autre par des intermédiaires, observés, observables, ou probables. Par contre, rien de semblable en sciences sociales : on ne peut déduire d'un ensemble de caractéristiques démographiques l'ensemble du régime démographique d'une population, alors même que la démographie offre pourtant le cas le plus favorable. Prenons un « trait » culturel quelconque, comme le machisme, on ne peut en déduire le statut de la femme et sa liberté sexuelle, cette dernière, inexistante chez les peuples méditerranéens, est très grande en Chine et au Japon, sociétés pourtant qui n'ont rien à envier aux premières en la matière. Cependant, est-il correct d'employer un même mot pour désigner des réalités aussi différentes ? Notons qu'on comprend alors que des traits culturels soient importés sans pour autant mettre en péril la société et ses règles : on le voit bien avec l'exportation de la démocratie qui a pu s'adapter à des conditions très diverses. Sans parler du sport de compétition, qui paraît devenir universel ;

- la troisième différenciation des sciences sociales, conséquence de la précédente, est que le pas de temps d'observation fait que le monde physico-biologique paraît stable à l'observateur quand celui de l'observation des faits humains est plus long que le temps des variations du monde tel que le vit l'humanité. On peut dire, en plaisantant un peu, mais pas beaucoup, que le temps d'une étude d'un fait social décrit un fait social passé à l'échelle de l'observateur quand on a fini l'étude (pour une éphémère, l'homme participe de l'éternité). L'extrême rapidité des faits sociaux est une chose qui frappe tous les observateurs ;

- en quatrième différence entre sciences, citons que les sciences physiques ont des théories qui s'incluent l'une l'autre : Newton n'est pas contredit par Einstein qui l'inclut dans sa théorie de la relativité comme un cas particulier..., de Broglies inclut l'optique cartésienne, qui reste valable dans notre monde à trois dimensions (spatiales). On a en physique comme un emboîtement en poupées russes de théories, valides dans leur cadre de référence. En sciences sociales, rien de commun : comme si toutes les théories de sciences sociales paraissaient équivalentes (la question restant de savoir si ce sont des théories, au sens physique du terme, la réponse est bien évidemment non). Ainsi, on peut analyser la crémation de Jeanne d'Arc selon la psychanalyse (auto-sacrifice), selon la *mimésis* de René Girard (bouc émissaire), selon l'histoire sociale (naissance du nationalisme français), selon le marxisme (lutte des classes)... Le vrai problème est que toutes ces explications ne sont pas équivalentes en poids de détermination. Certaines sont purement farfelues, mais le prouver est souvent difficile car le retour au réel, en sciences sociales, reste problématique. Malgré tout, on peut garder à l'esprit cet espoir de Gramsci (1959 : 128) :

*La sociologie est donc une tentative pour découvrir « expérimentalement » les lois de l'évolution de la société humaine de façon à « prévoir » l'avenir avec la même certitude que celle avec laquelle on prévoit qu'à partir d'un gland se développera un chêne.*

Il faut entendre les guillemets de prudence... On a souvent insisté sur le fait qu'un fait social est total, selon la définition célèbre, c'est-à-dire qu'il contient en lui-même toute la détermination de la structure dans laquelle il se produit et toutes les déterminations d'une culture sociale avec ses différents plans (psychanalytique, idéologique, économique...), on a rarement dit combien cette thèse nécessaire permet d'échapper aux contradictions de la pensée quand elle s'exerce en sciences sociales ;

- En effet, cinquième point d'analyse, ce qui fait qu'une conclusion est valide n'est pas sa résistance théorique, sa logique démonstrative, mais sa capacité de résister à la contre-épreuve du réel. En sciences physique, le tri entre théories divergentes est rapide et brutal : une théorie qui ne décou-

vre rien et que l'observation ne vérifie pas n'est qu'un rêve fumeux. Quoi de plus logique que l'astrologie ? Mais les 400 000 habitants de la ville de Mourmansk n'ont pas de ciels astrologiques vu la position de leur ville sur le plan des planètes, n'ont-ils pas pour autant de destin ? Nés par erreur logique, mourraient-ils par mégarde épistémologique ? En sciences sociales, par contre, le retour au réel reste problématique : ce n'est que par un long processus intellectuel, dépouillant les faits observés, la qualité des observations, la fiabilité des observateurs, que l'on peut définir un faisceau de certitudes. Pensons à la Révolution française et aux multiples interprétations qu'elle permet (celle de François Furet, l'iconoclaste, par exemple)...

- la dernière, enfin, est que l'observateur fait partie de l'observation. Ce point est suffisamment lié à notre propos général pour que nous insistions. On parle beaucoup, dans les sciences physiques de pointe, de la liaison entre l'observateur et l'objet observé, celui-ci pouvant être déterminé par celui-là (Trinh, 1988). On peut trouver des analogies entre cette physique moderne où l'observateur fait l'observation et les sciences sociales. Nous jugeons cette équivalence facile, même si elle est gaiement reprise par certains adeptes bouddhistes, qui, comme d'autres avec le Big Bang qui serait la preuve de la création du monde par Dieu, croient que la physique va donner la preuve de la religion... Si l'observateur fait partie de l'observation, les conclusions de ce fait sont innombrables et accentuent le caractère problématique des sciences sociales : l'observateur est un humain dont on sait très bien qu'il n'est pas une abstraction mentale : il va réagir en fonction de ses intérêts, de son idéologie, de sa sensibilité, de son émotivité, intrinsèques ou instantanés. Ceci ne suppose pas qu'il faille mettre aux oubliettes le fondement rationnel de la pratique scientifique : c'est sur trois aspects que nous pensons que les sciences sociales sont des sciences. D'une part rien ne prouve que l'orthodoxie physique soit intangible, et que les attributs qu'elle se donne soient éternels ; d'autre part, la pratique des sciences sociales est fondée en raison (Conche, 1996) ; enfin la visée est pratique : comme toutes

les autres disciplines les sciences sociales prétendent à contribuer à la maîtrise du secteur qu'elles étudient, en l'occurrence la société.

Insistons ici sur le fait que nous n'avons pas, au contraire des fantasmes communs, séparé les sciences physiques et sociales en utilisant les concepts de qualitatif et de quantitatif dont nous avons dit tout au long de ces pages en quoi ils étaient imparfaits et contingent à la pensée.

Nous devons signaler une opinion avec laquelle nous sommes en total désaccord : il s'agit de celle qui soutient que les sciences sociales sont "mathématisables", à l'instar des sciences biologiques, mais le seul problème qui se poserait est que le grand nombre de variables empêcherait leur mathématisation. En quelque sorte, le qualitatif serait un quantitatif non quantitatif, si l'on peut s'exprimer ainsi. De nombreux exemples sont soutenus par les tenants de cette thèse, qui s'appuient sur quelques exemples tirés de vérifications biologiques d'écologie végétale en général : quand la croissance d'une plante est soumise à deux lois mathématiques, alors l'une de ces lois limite le développement de l'autre qui amènerait la plante à la mort (par exemple la floraison excessive - il n'y aurait plus de feuilles mais que des fleurs -, permise par une altération artificielle du différentiel nocturne/diurne, est impossible car alors le degré d'ensoleillement brûlerait la plante). Le caractère grossier de ce type de "calcul" nous paraît assez évident mais ne règle pas le problème de fond : en effet, si le nombre de lois est excessif, et qu'effectivement les sciences sociales n'étaient qualitatives que parce que le quantitatif en œuvre empêcherait tout calcul, alors il n'y aurait plus de sciences sociales du tout, le problème serait brillamment résolu par la négation des dites sciences comme sciences. Le qualitatif ne serait pas scientifique. Cette manière de poser le problème nous apparaît significative et donne toute la mesure de ce que les équipes pluridisciplinaires, avec des tenants de cette thèse, peuvent supporter de mauvaise foi et d'incompréhension. Nous disons ceci en connaissance de cause car l'un des responsables que nous connaissons de la programmation scientifique d'un organisme qui prétend monter des projets multidisciplinaires avec sciences sociales est

persuadé de cette position (que nous ne lui reprochons pas, nous lui reprochons en l'occurrence de faire semblant de croire qu'on peut monter des projets scientifiques avec des non-scientifiques). Une des raisons qui nous gênent dans ces idées, c'est que cela permet à ceux qui les défendent de nier que la formation spécifique en sciences sociales soit une nécessité : il suffit d'avoir de la culture pour les pratiquer, puisque telles qu'elles sont, ce ne sont pas des sciences. Ce droit, ceux qui professent ces positions, se l'accordent sans ambages, l'expérience le prouve.

Le raisonnement tenu est totalement circulaire :

- le qualitatif, disent-ils, est du quantitatif à plusieurs variables, impossible à maîtriser de toute façon, quel que soit ce nombre de variables et de lois en jeu ;
- or la science, celle qui aboutit à la maîtrise du monde, est une pratique fondée mathématiquement, même quand on ne l'exprime pas mathématiquement : la biologie produit une maîtrise sur le monde parce que l'homme la maîtrise intellectuellement via des mathématiques implicites, du genre de celles développées par René Thom (1983) et les équations du chaos ;
- or les sciences sociales ne sont pas mathématisables parce que le nombre de lois et de variables est trop grand aujourd'hui, demain, ou toujours, qu'importe. Ce nombre est si grand qu'on ne peut même pas en avoir une intuition comme en biologie, donc elles ne peuvent apporter une quelconque maîtrise de la société ;
- les sciences sociales ne sont pas des sciences, leurs connaissances sont inutiles, même si elles sont agréables.

Qui ne voit pas le modèle mécaniste déterministe du XVII<sup>ème</sup> siècle et la négation du hasard ? (Notons que l'existence du hasard n'est pas plus en cause ici que celle de Dieu, nous discutons une position.) À ce compte il n'y a aucune différence logique entre un poème dadaïste et les *Structures*

*élémentaires de la parenté*. Pourquoi alors se fatiguer les yeux à lire Lévi-Strauss si les humanités ne sont qu'un pur plaisir de l'esprit ?

Nous voyons que cette position va plus loin qu'on ne s'y attendrait puisqu'elle entraîne des positions sur le terme de 'sciences' dans l'expression sciences sociales. En termes pratiques, on pourrait penser qu'on peut tous s'accorder : le qualitatif n'étant pas maîtrisable mathématiquement (le qualitatif n'est pas mathématique ou le qualitatif n'est pas encore mathématique), les sciences sociales ne peuvent de toute façon pas être utilisées de la même manière que la physique et ses équations. Mais la question théorique n'est pas pour autant réglée.

On nous demandera peut-être de contester en logique cette idée, qui réduirait finalement les sciences sociales à l'éthologie expérimentale, la psychologie expérimentale, la linguistique, la démographie, l'économie. En fait, notre critique porterait essentiellement sur le plan social : ce n'est pas innocent de professer ce réductionnisme, car il est fort rentable pour ceux qui le professent, qui gagnent à tout coup. Par ailleurs, la progression avec la difficulté d'étapes entre sciences physiques qui disposent de l'expérimentation et de la mathématisation, sciences biologiques qui restent au moins expérimentales et sciences sociales qui ne sont même pas expérimentales de par l'historicité des faits qu'elles étudient, nous paraît suffisant, ainsi que les autres précisions apportées plus haut. Enfin, le réel ne se limite pas aux équations qui le décrivent, et on le voit bien dans les délires d'images et de verbe brodés sur quelques équations par des cosmologistes médiatisés à outrance.

La position que nous critiquons a été évoquée par Ruelle (1991 : 104-105), dont la conclusion reste très nuancée et qui note (105) : *ces équations devraient changer avec le temps, parce que le système « apprend » et change de nature*. Disons que, de toute façon, le problème resterait alors indécidable, mais ne serait-ce alors pas simplement une question de vocabulaire de savoir si le qualitatif est du quantitatif non quantifiable ou si le qualitatif est simplement d'une autre nature ? Nous inclinons pour cette dernière

position car une raison plus forte peut être avancée : le qualité existe indépendamment et pour soi. Cela alors permettrait d'entendre qu'alors que les sciences physico-chimiques se synthétisent d'étape en étape (et le rêve de Girard n'est-il pas de remplacer toutes les théories par la *mimésis* en suivant ce modèle logique ?) les sciences sociales, elles, se divisent dans une diffraction qui les éclatent et les recomposent en fonction de l'objet dans un point de vue et l'ensemble de compétences qu'ils réclament (objet et point de vue).

Le qualitatif serait donc un saut de nature, et même si les tenants du qualitatif comme multi-quantitatif inmaîtrisable aujourd'hui avaient « raison » contre les autres tenants de la thèse de l'autonomie du qualitatif, le problème n'en resterait pas moins, même si on repousse la frontière, car alors on tomberait sur l'objection, dont on peut noter la finesse, de Ruelle. À moins que ce ne soit un saut de nature parce que l'accumulation quantitative, dans certaines conditions, provoque des ruptures qualitatives dans la matière (Deligeorges, 1966), à moins que ce ne soit un problème différent puisqu'on parle de changements de nature dûs aux changements d'échelle (Mullon, 1994).

De toute façon, on se trouve ici devant une limite intellectuelle, du moins personnellement c'est le cas, qui renvoie peut-être aux autres contraintes que nous avons exposées dans notre thèse (I<sup>ère</sup> partie, chapitre 2 *et sq*), qui restent insolubles et qu'il nous faut accepter comme telles (sous peine de folie, nous dit Pirsig dans son roman de 1967). Notre série d'éclaircissements ne règle certes pas la question de l'utilité des sciences sociales, mais, à tout le moins, ces disciplines, si elles ne nous disent pas ce qu'il faut faire, disent ce qu'il ne faut pas faire. Et de cela, le monde politique pourrait en tenir compte.

Un deuxième axe a structuré notre vie scientifique : l'intérêt de l'option quantitative.



### Option quantitative et problématique unificatrice

Disons tout de suite que nous sommes totalement conscient que quantitatif et mathématiques sont différents, mais nous n'avons pas d'éléments dans notre pratique scientifique pour préciser notre position des mathématiques comme langage et de la continuité ou de la rupture entre elles et le quantitatif d'une part et le qualitatif d'autre part. Nous avouons notre incapacité à émettre une idée valable sur le sujet. Notre intérêt pour l'option quantitative (dire mathématique serait donc un trop grand mot) tient à une position scientifique sur la construction du fait scientifique : un fait exprimé quantitativement est plus facilement contestable qu'un fait qualitativement exprimé. Cette option a donc fondé notre travail. Pour mieux aider la critique, nous pratiquons également la rédaction de documents en construisant des schémas, car alors les contradictions apparaissent mieux.

Prenez un texte scientifique tel que notre culture les produit sur une partie de la société que nous ne connaissons pas : comment ne pas être d'accord ? Pourtant, on ne sait sur quoi ils sont fondés, comment ils sont construits, quelles relations ils entretiennent avec les faits parents ou connexes. Si vous dites que la culture Yanomami est fondée sur la violence, on accepte cela. Prenez des chiffres maintenant : si vous dites que le nombre final d'enfants des femmes Yanomami est de 228, on vous rira au nez, si vous dites qu'il est de 7,8... on vous demandera : combien d'observations, technique de l'observation, description de la population analysée : échantillon ? (comment) ; questionnaire ? (lequel)... Vous serez entré dans un discours « discutable ».

Clifford Geertz (1997) a déclaré par exemple : *La façon d'exprimer est ce qui est exprimé*, ce qui est une définition d'ordre littéraire et pas scientifique. Après lui, d'autres se sont engouffrés, niant aux sciences sociales à travers l'anthropologie la faculté de toute rationalité. Or que s'est-il passé ? Pour cette école qui ravage actuellement les sciences sociales en France (alors qu'elle s'effondre gentiment aux États-Unis, dont nous sommes avec une délectation perverse une province), on a vu que le texte scien-

tifique existait, donc tout était dans le texte. On est passé d'une observation à un passage à la limite puis au-delà. En langue naturelle, l'erreur est aisée à effectuer, en mathématiques non : je ne peux pas diviser par zéro, mais si j'ai zéro et que je 'dois' mentalement diviser, je sais que je tends vers l'infini. En langue naturelle, on n'a pas de telles barrières. Parfois, on doit, pour critiquer une idée, critiquer le style pour montrer que l'auteur a pris des libertés inadmissibles. C'est ce que fait Leach (1970) à propos de Lévi-Strauss (nous ne discutons pas des idées de Leach ici). C'est tout le travail d'Adam, Borel, Calame et Kilani (1995). Mais où ne va pas se nicher la volonté de simplicité ou de simplisme ? On croit alors être pur quand on n'est que stupide : comme l'affaire est compliquée, on l'a simplifiée, il n'y a plus d'affaire. Mais quand comprendra-t-on qu'éliminer un problème n'est pas le résoudre et accepter qu'un problème sans solution n'est plus un problème mais une contrainte ? En langue naturelle, on ne se rend pas compte que l'on passe la limite en poussant un raisonnement au-delà de la limite tout en croyant effectuer un raisonnement à la limite ! Cette observation éclaire bien, selon nous, les observations qui sont faites dans les débats politiques actuels.

Pourtant, nous n'avons pas le sentiment que le chiffre ait une quelconque vérité supplémentaire. Nous regrettons d'avoir été des rares en France à penser que la sociologie devait aussi s'annexer le territoire du nombre et ne pas le laisser en déshérence théorique. Ce qu'il n'est que trop chez nous. Nous avons payé très cher cette optique car depuis les années post-68, la France intellectuelle s'est lancée dans le qualitatif (BL, 1997, Thèse : 388-400 ; 506-517). Les tenants du quantitatif sont suspects d'idéologie, de droite naturellement pour un milieu scientifique qui, sociologiquement, se croit penser à gauche quand il ne pense pas du tout et répète la honte de l'homme blanc comme ouverture aux autres, l'incompétence comme pensée scientifique, et l'expression nombrilesque du moi comme renouvellement épistémologique des sciences sociales (Bruckner, 1983). Ceci est assez comique quand on voit les risques faramineux couru par cer-

taines de ces mêmes gens dans les situations critiques qu'ils ont affrontées, comme des lapins dont on ne voit que le toupet final de la queue dans les herbes devant le danger. De nombreux praticiens des sciences sociales sincèrement pensent qualitatif, mais ils ne se sentent pas obligés d'en faire une religion : c'est une compétence qui leur est propre et ils pratiquent leur discipline avec sérieux et habileté. Mais aujourd'hui, avec la vague du déconstructivisme, on entre en religion plus qu'en science, en justifiant ses manques par des anathèmes sur les autres.

Nous avons, quant à nous, forgé une problématique unificatrice du travail qui devait inclure les approches quantitatives et qualitatives différentes, dans le respect absolu d'un ordre hiérarchique des approches en fonction des projets engagés et objets étudiés. Nous avons consacré pratiquement toute notre thèse à cette question (1997) aussi nous n'y reviendrons pas en détail, et il nous semble que les pages qui précèdent l'explicitent suffisamment malgré le parfum de polémique qu'elles dégagent.

Dans les travaux pluridisciplinaires, que nous avons beaucoup pratiqués, nous avons tenté de redonner aux sciences sociales le plein emploi de leur validité et tenté de tenir compte des problématiques divergentes des autres disciplines, dont la logique instrumentale est beaucoup plus forte que celle des nôtres : biologie, médecine, hydrologie, agronomie, pédologie, principalement.

Enfin, notre ligne de force sur le plan du partenariat a été que la science, occidentale dans ses conditions d'apparition, quoiqu'on en dise, n'est pas la propriété de notre culture. Elle représente un acquis pour l'humanité toute entière et il est donc impérieux de la diffuser. Si nous pouvions, d'un coup de baguette magique, la supprimer, nous le ferions peut-être quand nous voyons certaines de ses dérives (qui suivent directement celle d'un monde mené par des forces financières qu'il ne maîtrise pas plus qu'un apprenti sorcier les formules magiques qu'il utilise), mais comme le problème ne se pose pas, heureusement (car le pouvoir rend fou, nous en sommes intimement persuadé), il nous reste à tenter qu'il se diffuse au

mieux dans le monde. Nous pensons que la pensée scientifique est un humanisme, même si elle n'est pas que de l'humanisme et si la sphère des valeurs la dépasse totalement. La science a pour objectif la maîtrise instrumentale du monde (et l'homme fait partie de ce monde), et l'éthique la maîtrise de l'homme par des valeurs. L'exercice de la raison, l'émergence des sciences sociales qui pour devenir efficaces devront intégrer d'autres dimensions de l'être, nous apparaissent receler beaucoup d'espoirs, dont il nous faut espérer, comme dans la parabole : *Si le grain ne meurt...*

Le dialogue entre quantitatif et qualitatif (l'expression est de Jean Rivelois) implique des difficultés spécifiques dans les travaux multidisciplinaires : chaque approche donne une image du réel que chaque chercheur ne peut pas mettre en cause, d'une part parce qu'il n'a pas à la mettre en cause, sous peine de saper la totalité de son travail (ou dégrader sa propre conception de ses approches), d'autre part parce que dans la dialectique des équipes, il est imprudent de se situer vulnérable si l'on veut survivre. Les conflits peuvent être aigus. Cependant, quand on dirige ces équipes, il est nécessaire d'affaiblir ces tensions dans la claire conscience que les images du réel (qu'en soi personne ne connaît, répétons-le) sont partielles. Leur sommation ne donnera pas non plus une idée « exacte » ou « complète dans leur incomplétude » de cette réalité, après laquelle, dit-on, les scientifiques courent (mais est-ce bien exact ? Ils croient courir après le réel, alors qu'ils ne cherchent peut-être qu'à mieux en exprimer une image efficace socialement). Nous n'avons pas de recette à proposer n'en ayant jamais trouvées pour notre gouverne personnelle. L'insolubilité du problème, là encore, en fait une contrainte à assumer avec le maximum de doigté.

### **Les travaux de rédaction**

À titre d'exemple, nous voudrions parler de la manière dont nous avons de travailler. Car nous nous sommes rendu compte que les gens travaillent et assimilent tous d'une manière très différente (La Garanderie, 1990). Ceci gêne, autant que les mauvaises orientations de travail, nos col-

lègues et surtout nos jeunes collègues. Une grande partie de notre vie s'est donc passée à tenter non pas tant de former les autres, que de les aider à trouver comment ils pouvaient utiliser au mieux leurs capacités. Nous avons effectué cela avec toutes les personnes avec qui nous étions en relation professionnelle étroite et fonctionnelle - membres de nos équipes, enquêteurs, élèves ou étudiants - (nous nous gardons bien de le faire dans les autres cas car c'est inutile si c'est fait sincèrement et, pour être efficace, demande de la manipulation, ce qui n'est alors pas rentable sur d'autres plans).

Dans les travaux multidisciplinaires cependant, ces freins d'ordre personnel (dus aux capacités différentes des personnes) ne sont pas dirimants, au contraire des incompréhensions provoquées par le manque d'éclaircissement des questions théoriques ; celles-ci ont été traitées dans notre thèse (1997, chapitre 7 et suivants, de la 1<sup>ère</sup> partie). Nous rappelons qu'alerté par les conflits observés dans les équipes multidisciplinaires, nous avons effectué une analyse psychanalytique après une formation en dynamique de groupe (acquise sur plusieurs années depuis nos études universitaires) et que cette démarche nous a convaincu que le vrai problème n'est pas dans le fait que les gens se disputent parce qu'ils ne s'entendent pas, mais ne s'entendent pas parce qu'ils se querellent sur des problèmes épistémologiques. Ces divergences entre approches scientifiques sont laissées dans l'obscurité par le développement de l'épistémologie des sciences sociales centrée sur l'objet et la méthode et par le refus de tirer des conséquences en termes d'organisation des études épistémologiques. La question étant plus sensible dans les sciences sociales que dans les sciences physiques ou naturelles dont le mouvement tend vers la spécialisation quand les premières au contraire semblent converger.

Gaucher contrarié et légèrement dyslexique, nous avons appris à « économiser » notre rapport à l'écrit pour que nos défauts puissent être contrôlés et soient moins évidents aux correcteurs. Nous écrivons donc les textes dans notre tête, jusqu'à temps qu'une image mentale, très floue par ailleurs, nous fasse savoir qu'il faut nous mettre à écrire. Parfois donc, nous

avons aussi une phrase, qui peut n'avoir rien à voir avec le texte, mais qui lui sert de support. Nous obtenons ainsi une mélodie visuelle, dont le rapport avec le texte peut être aussi lâche que le standard d'un morceau de jazz avec le phrasé musical qu'en tirera le musicien. C'est donc à partir de cet ensemble visuel brumeux que nous allons pouvoir travailler. Plus qu'à partir d'une image mentale, nous travaillons sur une image affective. Avec l'expérience, nous « savons » quand le texte est mûr et qu'il nous faut l'écrire. Comme disait Racine : « Ma pièce est finie, il ne me reste plus qu'à l'écrire ». Mais Racine parlait d'un canevas détaillé dont il disait qu'il était écrit, ce qui resterait à vérifier. De James Joyce on l'a dit aussi. On a pris quelques notes laissées par eux pour preuve que tout ce qu'ils ont fait était ainsi préparé en toute conscience et lucidité... Ces questions sont d'ordre de la critique littéraire et toute une branche disciplinaire lui est consacrée, dans laquelle nous sommes incompetents, ce qui ne nous empêche pas d'être sceptique sur ce qu'en ont dit les auteurs eux-mêmes, surtout pour Joyce dont le sens de l'humour et du paraître est bien connu.

Le texte fini dans notre tête, il ne reste plus qu'à l'écrire. Une manière de faire qui a souvent irrité nos collègues. Oublieux de ce qu'il nous faut pour mûrir le texte un long temps, ils ne regardent que l'étape de l'exécution finale. Mais pour cette maturation, il nous faut des promenades, accomplir des futilités d'une totale stupidité (comme ranger, quand l'ordre nous étant impossible, nous ne faisons que remplacer un désordre connu par un désordre inconnu et donc plus angoissant), des moments de creux total, où nous ne travaillons pas, où nous-même n'avons pas l'impression de travailler... mais sans eux, c'est la stérilité intellectuelle la plus totale. Certains, qui nous voient travailler, croient que nous avons des facilités à écrire, cette remarque nous a toujours étonné car ce n'est pas ainsi que nous vivons les choses personnellement : c'est un travail toujours difficile, mais c'est vrai que nous ne sommes pas rivés à notre table de travail comme tant d'autres. Nous, nous sommes rivés au travail, pas à la table, dans l'incapacité de lire, et de faire quoique ce soit d'intelligent pendant ce temps que

nous avons toujours assimilé à une gestation, pour autant que nous puissions comprendre, étant de sexe masculin, cet état. Nous regrettons de fait cette facilité apparente qui nous gêne beaucoup car nous sommes incapables de diviser temps de travail et temps de loisir. Qu'une question nous préoccupe et nous n'entendons rien du bruit du monde autour de nous. Quand nous étions très jeunes, Jean-Pierre Pellegrin, qui passait son temps à raturer, ajuster les mots et les phrases, était impressionné par notre capacité à lancer une bribe de plan sur le papier, quelques phrases sans queue ni tête (qu'il nous voyait barrer avec soin quand nous les avions utilisées), des noms abrégés signifiant des citations et à rédiger sans rature ces dissertations de quinze-vingt pages qu'on nous obligeait à écrire toutes les trois semaines, alors que lui-même était en bibliothèque depuis le matin à noircir des pages... La seule chose dont nous sommes certain, c'est que cette manière d'être et de faire (résultat de capacités négatives et positives dont la discussion est sans intérêt ici), facilite certaines approches et en interdit certaines autres : il nous était difficile d'être un rat de bibliothèque, certes, mais le travail de terrain, qui comporte des longs temps d'ennui, des vacances de tout l'être, qui se nourrit des émotions qui nous traversent, nous était, par contre, grandement facilité.

Ensuite, nous remâchons le texte écrit que nous ne relisons pratiquement jamais, ou plutôt, il « tourne tout seul » dans notre être, plutôt que dans notre tête ; nous savons que c'est lui qui tourne et pas un autre, et parfois, le disque s'arrête et sonne une alarme : il manque quelque chose ici, ici c'est pas français, là c'est imprécis, encore ailleurs outré ou en doublet... Alors il faut rechercher ensuite où est l'erreur, remonter dans le texte, et après tout ce travail, nous relisons. Que l'informatique ait facilité notre travail de recherche on s'en doutera car il facilite, par ses automatismes, la recherche du calcul, de la phrase, du mot...

La difficulté de ce mode de fonctionnement est bien évidemment la taille des ouvrages, que nous sommes obligé de structurer en parties disjointes afin d'être "mentalement gérables". Nous pensons que cette capacité

d'ordre mémoriel rend compte d'une partie de nos travaux, et de l'absence d'autres peut-être (en anthropologie économique où nous n'avons pas écrit sur les résultats de nos travaux de terrain par exemple). Nous avons retrouvé au Mexique une tare semblable : les Mexicains préfèrent la poésie et la nouvelle au roman. Nous pensons que, pour eux, c'est le résultat d'une culture essentiellement orale qui les a fait privilégier, comme lecteurs et comme auteurs, des romans en général courts ou des nouvelles ou encore des textes, comme ceux d'Arreola, genres dans lesquels ils sont passés maîtres.

En ce qui nous concerne, il n'en reste pas moins qu'une difficulté particulière provient, pour les gens qui sont structurés comme nous le sommes, de ce que nous avons une pensée en réseau, une pensée immédiate, visuelle. Or, l'écriture est l'exposé d'une pensée linéaire, temporelle, séquentielle. Bloch (1995) fait mention, pour d'autres questions, de cette manière de penser et traite des essais actuels des analyses de psychologie cognitive qui aboutissent à la mise en évidence de savoirs qui sont fondés sur la pratique et non pas sur du discours (au contraire de ce que la pensée logique construit : des concepts exclusifs) : des ensembles flous. Pour des gens qui, comme nous, fondons leur pensée sur la pratique, les concepts sont au contraire des nébuleuses vagues, disposant cependant de noyaux durs. Ce qui expliquerait que, dans ce type de pensée, les évidences ne soient jamais utilisées et explicitées mais servent par contre au contraire de base aux autres analyses (et l'utilisation donc de moyens d'expression autres que ceux de la logique formelle : images, humour etc.) Dans ce cas, on comprendrait l'usage de formules, de cas concrets, qui ne servent pas à expliquer mais qui sont l'analyse. On nous a souvent reproché cette manière de nous exprimer par anecdotes, proverbes, traits d'humour, blague ou renversement de propositions... C'est un grand travail pour nous faire entendre d'une manière formelle et normée socialement, nos idées. C'est à la suite de ces processus que nous pouvons entendre les textes théoriques. En effet, nous ne comprenons pas au premier abord un texte si nous ne pouvons pas l'accrocher à une expérience que nous ayons assimilée. Les lectures nous servent alors à pré-



ciser nos pensées : nous avons retrouvé en partie, ou totalement discutées chez Conche, notre vision d'un monde chaotique, chez Habermas notre problématique sur la technique, chez Kilani nos interrogations sur le texte ethnographique, chez Urbain nos discussions sur les voyages comme idéologie...

Telle est donc la *page de droite* de notre travail scientifique, sa face claire et rationnelle, malgré les racines qu'elle plonge dans le quotidien et celles qu'elle enfonce plus profond encore. La page de gauche se nourrit des données rationnelles de la page de droite, mais elle se nourrit aussi des profondeurs claires-obscurtes de la personne du scientifique. Mais la page de droite, qui est, on l'a entendu, l'enquête elle-même, et, avant cette enquête, la définition de la recherche se nourrit aussi dans des zones de l'être que le terrain et l'écriture révèlent. C'est cette plongée en soi que manifeste le travail que nous voudrions traiter.

Disons aussi que cela ne nous paraît en rien d'extraordinaire, et que des choses identiques pourraient être traitées à propos de vocations autres (les affaires, la menuiserie). Monter une entreprise, devenir artisan (et choisir le verre ou le fer, le bois la pierre ne sont pas aléatoires)... toutes ces vocations se nourrissent aussi des profondeurs de l'inconscient. La réussite dans le métier le prouve. Qui ne connaît des bricoleurs ? Ils sont très intéressants à observer, leurs fantasmes sont toujours très différents : il y a les finisseurs et ceux qui laissent toujours leur travail inachevé ; il y a les bâtisseurs, comme Jean-Claude Bouyssou, un ami aujourd'hui décédé à qui nous avons dédié notre thèse de terrain : il aimait monter des maisons, dresser des murs, poser des toits... l'électricité l'ennuyait. D'autres vous font de ces chefs-d'œuvre à l'ancienne comme des Compagnons du Tour de France : escaliers à double volutes, machine à vapeur comme Jean Pairault, chaudronnier que nous connaissions, l'avait fait pour un Noël de son fils, étoupe miniature comme ce soldat le fit dans les tranchées, qui le donna à Louis Orlhac, qui nous le donna et que nous avons confié à sa petite-fille... Et regardons ces choses faites par les marins, les forçats... qui dépassent lar-

gement le cercle étroits des besoins de lutte contre l'ennui et d'exercice des compétences. Toutes ces beautés ne peuvent n'être que de commande ; pour naître, il leur a fallut qu'une part venue des profondeurs de l'être, là où nous ne sommes que magma, vienne. C'est donc plus que de *la page de gauche* que nous voulons parler, c'est de l'inconscient comme acteur et auteur scientifique.

## 4.2. L'inconscient comme acteur scientifique

*Ce que j'y ai mis malgré ma volonté.*

*Pablo Picasso*  
à propos des *Demoiselles d'Avignon*

L'exercice de la rédaction d'une habilitation à diriger les recherches se révèle pour nous une véritable plongée dans les « cuisines » de notre travail. Nous voudrions étendre un peu la discussion et signaler ce qui nous a « interpellé », pour reprendre un vocabulaire bien de notre époque.

Einstein avait deux images mentales sur lesquelles il a fondé ses découvertes : celle d'une mouette volant à la même vitesse qu'un train d'ondes - que voyait-elle ? -, celle d'un ascenseur chutant indéfiniment - que ressentait celui qui y était emprisonné ?... Nous ne savons pas ce qu'il en a déduit pour lui, mais, nous sommes persuadé qu'il savait les sources de ses recherches. Pour nous, sans sombrer dans un flot d'aveux qui ne concernent que nous, comme le souligne bien Laburthe-Tolra (1991), nous allons seulement pour terminer l'examen des lignes de force de notre vie de chercheur éclairer, par quelques exemples, de quoi les pages de nos cahiers de terrain se sont nourries.

Nous allons limiter notre texte à quelques problèmes qui ont rencontré en nous une résonance profonde et expliquent que nous nous y soyons attaché. Car, quand nous n'avons pas trouvé cette correspondance entre ce que nous sentions de plus profond en nous et ce que nous observions, nous n'avons pas le sentiment d'avoir exprimé le meilleur de ce que nous observions. Sans dire et soutenir que, sans cette résonance en nous nous ne faisons que du mauvais travail, mais nous faisons du travail de technicien (et notre recherche santé mentale et migration est restée à ce niveau quelle que soit la nouveauté qu'on a trouvé à cette recherche au Sénégal en 1969). Nous restons persuadé que ce que nous avons fait de meilleur tenait à cette « interpellation » de l'âme - on conviendra que cette expression chez nous a

quelque chose d'amusant. Comme il est dit : *Tu ne me chercherais point si tu ne m'avais déjà trouvé.*

Nous pouvons prendre nos « deux thèses », tant celle « disparue » (1968) que celle qui finalement fut soutenue (1997).

### **Les communautés rurales de la Pointe de Sangomar**

Comme beaucoup d'enfant de militaire de ces années de fin de l'empire colonial, nous avons vécu et grandi avec un père absent - nos guerres coloniales obligeant notre armée à toujours colmater les brèches que l'histoire y creusait. Élevé parmi les femmes, nous étions très sensible à cette situation sociale défavorable qui était la leur.

Or, à Palmarin (ou Fakao, nom sérère), sans le vouloir, le travail a débuté en octobre, alors que les hommes étaient partis "en campagne" pour ramener, à la fin de la saison sèche, des biens et du monétaire. Nous avons, d'une manière "naturelle", axé notre travail d'information sur les femmes et mis en évidence les contraintes spécifiques auxquelles elles étaient soumises. Nous n'avons pas inventé ces contraintes et ce monde des femmes qu'elles avaient avant que la destruction de la société traditionnelle n'atteigne cette zone, mais, vu notre sensibilité personnelle, elles ne pouvaient échapper à notre observation.

Plus finement aussi, nous serions-nous autant intéressé au phénomène de la surmortalité au sevrage durant la saison chaude (BL et Vaugelade, 1969-a & b) si nous-même n'avions failli mourir durant la saison chaude, à Niamey, événement qui détermina cette éducation africaine que je reçus ? Cette volonté d'explorer le phénomène, nous le sûmes sans ambiguïté, lui était liée, quoique cela désolât Louis Henry qui pensait que nous avions mieux à faire avec nos données qu'à nous risquer dans ce qu'il considérait comme un cul-de-sac.

## Pratique du terrain

Lorsque nous avons présenté notre thèse sur *Pratique du terrain, méthodologique et technique d'enquête*, un membre du jury (Pierre Tournier) nous a proposé un autre titre plus adapté selon lui à ce que nous avions proposé : *À travers le miroir, ou l'itinéraire d'un enfant de Niamey*. Le titre, moins universitaire, était parfaitement pertinent.

L'idée de ce travail qui avait orienté plus que notre vie professionnelle était née lors de la projection du film *Hara Kiri*, dans lequel le héros déclare : *seule l'expérience de la bataille apprend comment une épée peut en trancher une autre*. Cette remarque cristallisa les réflexions autour desquelles tournaient notre réflexion depuis plusieurs années. La vision de ce film remit en mémoire une conversation bien plus ancienne sur le fait qu'il est plus difficile, dans un bataille, de supporter un assaut que de le donner. Devant notre étonnement, on avait répondu dans les mêmes termes que ceux du guerrier japonais en précisant : ceux qui reçoivent l'assaut tirent trop haut au fusil. Ce détail nous avait poursuivi : qu'est-ce qui fait qu'on n'apprend certaines choses qu'en les vivant ? La relation à l'autre, la sexualité ou même des choses évidentes et simples mais qui ne concernent pas tout le registre que la sociologie appelle *habitus*. Aucune simulation antérieure, aucune connaissance théorique ne vous apprennent comment vous recevrez telle ou telle action, parce que ce n'est pas l'*habitus* justement qui vous dit comment faire, mais une part cachée de vous qui ne se révélera qu'à ce moment-là. (On connaît tous la chanson de Brassens qui traite de cette question : un couplet tire son piquant de ce que Corne d'Auroch fait le brouillon de ses baisers sur les statues des parcs et apprend l'amour dans les traité d'éducation sexuelle...) La guerre étant une chose d'hommes dans une famille de militaires, nous en avons déduit durant trente ans et plus que cette réflexion venait donc de la lignée paternelle. Ayant rédigé cette thèse, sans repenser vraiment à cette origine si ténue, dont l'insistance nous inquiétait toujours car nous percevions qu'elle imprimait à ce projet un côté « mégalo » (pourquoi n'aboutissions-nous pas, en dehors des faits objectifs

qui avaient fait que notre second projet de thèse sur l'enquête démographique n'avait pu aboutir ?) Or, peu de temps avant la soutenance, un membre du jury nous informa du décès de sa mère et nous prévint qu'il se pourrait qu'il ne puisse être présent au jour de la soutenance. Alors, est revenu au jour que cet incident, qui avait donné naissance à notre interrogation de toute une vie, s'était produit lors de la soirée mortuaire de notre propre mère car la conversation en question s'était déroulée à ce moment tragique de notre adolescence.

C'est alors que devinrent claires les causes profondes de notre « ambition » à lui donner la densité que nous espérons lui avoir donnée. Volonté inconsciente certes, si cela a un sens d'apposer cette précision. Mais ce retard nous paraissait inexplicable et c'est après la soutenance, que, reconsidérant la question dont l'incomplétude nous aveuglait, nous avons compris que notre décision d'aboutir dans ce projet, abandonné avec le second projet de thèse en 1987, projet très technique, avait (re)pris naissance au décès de notre père en 1991.

Ainsi, nous affirmons qu'à côté du discours rationnel sur la science, sur les sciences sociales, sur l'enquête et le terrain, une raison plus profonde avait guidé notre volonté. Faire mention du versant affectif et émotionnel éclaire d'un jour cru une démarche têtue à l'excès, hommage d'une longue et obscure fidélité, qui n'affaiblit en rien la volonté consciente d'effectuer un travail scientifique, mais lui donne tout le sens de l'engagement de l'être qu'elle a réclamée.

De même, nous avons été témoin de quelques incidents de « bouc émissaire » dans les milieux scientifiques, dont un qui nous toucha particulièrement. Il est inutile d'explicitier les détails ici, mais lorsque nous avons été témoin d'incidents semblables dans la société congolaise, nous en fûmes bouleversé. Nous avons raconté dans le chapitre précédent comment nous avons engagé ces rédactions qui aboutirent à notre premier recueil (*Congo-Océan*), il est inutile d'y revenir, mais il suffit de savoir que notre intérêt

n'avait rien d'innocent, même si pour rédiger ces nouvelles-récits et *Syrène*, il nous fallu apurer, dans un effort scientifique d'objectivation-réappropriation, nos observations.

Une grande partie de notre travail a été consacrée à l'Afrique, or, comment ne pas reconnaître le poids, dans notre sensibilité, de ce continent où nous étions né et où nous avons passé notre enfance ? (Article à paraître à Yaoundé : *Retour au pays natal*.) Comment ne pas comprendre que notre sensibilité à l'Afrique nouvelle émergente puisait à cette source qui faisait de nous un acteur, même si cet acteur a dû, pour se manifester, puisque blanc et Français, se faire chercheur ? Et que, quand nous avons « compris », par nos nouvelles sur l'Afrique, ce qui « se passait » nous avons pu aller sur un autre continent travailler ?

Notre cas n'a rien de particulier, chacun des chercheurs que nous estimons a quelque dimension cachée aux autres, et que son travail lui a révélé : la part la plus profonde, la plus fertile de soi. Il nous semble qu'une œuvre scientifique, comme toute œuvre humaine d'ailleurs, est le fruit d'une rencontre entre un problème du temps, une technique qui met dans l'ordre du possible sa solution, et une interrogation personnelle parfois, ou très souvent, complètement inconsciente. Dans le hasard des opportunités, l'émergence d'une longue et patiente interrogation à laquelle on ne peut échapper imprime sa marque à une recherche. Et cette rencontre, qui donne les travaux les plus étonnants, comme elle donne les œuvres artistiques les plus riches, est un des bonheurs de la recherche. Dans ces cas, la mobilisation totale de l'être dans la recherche favorise celle-ci, car la personne, alors, trouve en elle les motivations pour aboutir : devenir « bon en mathématiques » comme Einstein, accepter les épreuves du terrain ou les sacrifices personnels qu'il faut endurer (Alain Bombard). Accepter des jours à « éplucher » des documents, les recopier, les mettre en forme, les critiquer, marcher, interroger... Même dans le cas de tropiques heureuses, de lieux idylliques, comme le fut pour nous Palmarin, le travail lui-même doit être réalisé, qui demande patience, attention, soin, ordre, méthode... Le travail

scientifique est dur, pénible et il n'est pas de trop, pour l'achever que la personne soit, toute entière - conscient et inconscient compris - engagée. Cela ne veut pas dire que chacune des étapes de ce travail ne puise que dans l'inconscient sa vitalité, cela signifie seulement qu'une part cachée - à soi parfois, surtout dans la jeunesse - est mobilisée pour la réussite. Cela peut être mis en rapport avec la répétition des « terrains » ou des recherches qui ne sont plus menées, avec le temps, avec la même force violente et le même enthousiasme, peut-être parce qu'alors « on sait », et que l'efficacité professionnelle prend le relais de la tension interne sur quoi on a bâti nos problématiques premières et nos enthousiasmes des débuts.



### 4.3. Portrait du chercheur

*La plupart des scientifiques sont des gens très normaux, souvent normaux au point d'être ennuyeux et sans imagination. Et je pense n'être pas contredit si j'affirme que dans leurs travaux scientifiques aussi beaucoup sont ennuyeux et sans imagination.*

David Ruelle, 1991 :190

Nous ne prétendons pas tracer du chercheur un portrait définitif. Ce portrait est jeté par petites touches chez des auteurs comme Bruno Latour, Pierre Thuillier, David Ruelle et tous les épistémologues modernes ou ceux qui se sont attelés à écrire des biographies de savants. Les Américains ont tenté, paraît-il, une étude des capacités créatives en matière de recherche et ont abouti à une corrélation entre humour et esprit scientifique ; la raison principale était que ceux qui avaient de l'humour restaient plus ouverts. Toutes les autres qualités envisagées à l'embauche s'étaient révélées aléatoires, c'est-à-dire également réparties entre les scientifiques : taupes monomaniaques ou bien girouettes, suicidaires ou « bien dans leur peau », homosexuels ou amateurs de l'autre sexe, infantiles ou sages, militants ou indifférents du monde... L'ouvrage sur le chaos de Ruelle (1991) abonde en notations qui, à elles seules, feraient une petite anthologie. Notre essai voudrait tracer le portrait idéal-typique d'un chercheur en sciences sociales, puisant non seulement dans nos réussites mais aussi dans nos échecs. Nous ne chercherons pas à dire en quoi il nous ressemble ou bien en quoi nous en différons, nous voulons seulement exprimer notre sentiment.

Un chercheur en sciences sociales est tout d'abord quelqu'un qui est au courant des connaissances dans sa discipline, qui a accepté de travailler de longues heures pour en assimiler les bases. Lecture des grands textes, assimilation des techniques. Il s'est aussi plongé dans les documents sur lesquels se fondent ces analyses : récits et études de littérature grise, les thèses d'autres chercheurs qui n'auront jamais l'heur d'être célèbres, mais dont le travail patient est la base matérielle de la recherche mondiale. Car il doit savoir que les sciences sociales ne sortent pas toutes armées, Minerve de

papier, des ouvrages théoriques, mais s'apprennent pas assimilation lente, dans un contact continu avec les faits. Rappelons ce que disait Ruelle (1991 : 214) à propos de la recherche en mathématique :

*La recherche mathématique est dure, à la fois gratifiante et pénible intellectuellement et l'on ne s'y livre pas sans quelque forte motivation intérieure.*

Un chercheur de sciences sociales est aussi structuré par une idée, qu'il peut résumer en une phrase. Il sait, au moins intuitivement, que cette idée est, de par la nature des disciplines que nous pratiquons, présente en de nombreux secteurs de la connaissance et qu'il lui faudra la traquer là où elle est et se donner les moyens théoriques, méthodologiques et techniques nécessaires pour aboutir : langue, maniement des mathématiques, logiques, implications affectives... Nous reconnaissons avoir des difficultés à entendre comment on peut embrasser ces métiers de la recherche sans cette volonté inlassable de travailler aux franges du savoir. Quel intérêt peut-on y trouver quand tant d'autres métiers se présentent, autrement fertiles en charges, honneurs et revenus ? Pour reprendre une image qui nous a toujours paru pertinente, celle des *mineurs de traçage* que nous avons rencontrés lors de notre stage aux Mines domaniales de potasse d'Alsace (BL, 1965) qui creusent des galeries dans les filons, passionnés par les veines toujours nouvelles qu'ils rencontraient. Il nous semble qu'un chercheur est celui qui cherche du nouveau. Ou l'aventure, et celle que recèle notre esprit autrement plus fécond qu'une terre désormais si petite.

Il faut aussi, pour pratiquer ce métier, être personnellement structuré pour avancer dans sa voie et résister à la dissolution de l'être dans les opportunités. Il faut l'être pour aboutir dans une idée, mais il faut savoir aussi profiter des opportunités pour avancer et entendre que la société des pairs reste, malgré ses défauts, la meilleure : comme la démocratie qui, selon Churchill, était la pire des choses mais il n'en connaissait pas de meilleure. Pour parodier Lacan : le chercheur ne s'autorise que de lui-même, mais il faut savoir rester modeste, ne pas croire avoir raison contre tous, car le chercheur est un chercheur collectif et avoir raison trop tôt, en science comme

ailleurs, c'est avoir tort (selon l'observation mainte fois répétée par Bernard Hours), sauf à être touché par la sainteté - mais nous parlons d'hommes et de femmes, pas de personnes touchées par la grâce. Un chercheur n'est qu'un maillon de la chaîne du chercheur collectif qui seul avance, en privilégiant, par le système médiatique et les honneurs, certains qui sont au bon endroit au bon moment (ce qui était la définition favorite du génie selon Rémy Clairin). Une des difficultés de ce métier, puisque c'en est un aujourd'hui, est le risque qu'il comporte d'échecs. Beaucoup plus fréquents qu'on ne le croit dans la phraséologie des sciences (et qui explique une part des dérives sociales actuelles). Il y a, comme pour le paradis dans le Livre Saint, beaucoup d'appelés et peu d'élus. C'est un métier ingrat, car on y marche à la réputation, Napoléon disait : au hochet. Or, beaucoup de recherches sont modestes et décevantes : fastidieuses description de cas, nuits passées à calculer des tables qui iront grossir les archives de la science. Ou bien, trop en avance, elles restent ignorées ou négligées, comme celle de Stanley B. Prusiner sur le prion - sans la crise de la vache folle, elles le restaient, et, sans cette crise, il n'aurait pas obtenu le Nobel 1997 -, ou celle de Mendel sur l'hérédité, mort seul témoin de la richesse qu'il avait découverte.

Être structuré, c'est avoir en soi une idée que l'on veut faire aboutir. Cette idée ne doit pas être trop neuve, sous peine d'être inactuelle, ou trop en dehors de ses compétences, sous peine de devoir suspecter le projet qualifiable alors d'échec programmé. Car on ne peut perdurer dans ce type de travail qu'est la recherche que si on a une idée à faire émerger. À ce propos Ruelle (1991 : 149) a également une très belle observation :

*Mais comment fait-on pour voir clair avant les autres ? Je pense que les idées préconçues font partie de la réponse. Il faut avoir des idées préconçues sur la physique, des idées différentes du dogme généralement accepté, et il faut poursuivre ces idées avec une certaine obstination.*

Ce qui n'a rien à voir avec l'expression de névroses individuelles. Nous en avons tous, mais il est inutile d'en faire profiter systématiquement les autres.

Être structuré pour faire face à l'adversité de la vie scientifique et de sa sécheresse ; avoir une idée centrale qui peut justifier tout un investissement d'une vie, mais disposer aussi un imaginaire scientifique qui permette de rester souple devant les aléas des développements inattendus de la connaissance, dans une orientation toujours nouvelle et parfois bien surprenante. Comment prévoir ? Ce n'est pas possible. Il faut donc rester souple, rester neuf aussi devant des problèmes nouveaux, des techniques émergentes, tout en ne tombant pas dans les pièges que la mode tend... Il faut donc, pour aboutir et se donner les moyens d'effectuer des terrains, un opportunisme dans lequel on ne doit cependant perdre son « âme ». Il y a là un jeu subtil entre une ligne de force structurant une carrière intellectuelle et une acceptation d'opportunités variées. Nous avons trop vu des chercheurs prometteurs s'enfoncer en des opérations qui ne les intéressaient pas et dans lesquelles ils se sont perdus, pour ne pas aussi dire le danger que cet opportunisme, pourtant nécessaire, présente.

Enfin, savoir rester dans les limites de ses capacités pour résoudre les problèmes. Ne pas croire qu'ailleurs est mieux, qu'ailleurs est la théorie explicative qui vous manque. Savoir, comme le laboureur, creuser son sillon, celui que l'on a appris à tracer dans des études institutionnellement déterminées. Savoir enrichir sa terre, ne pas oublier que c'est le fonds qui manque le moins. Et retourner au réel, car la pensée met de l'ordre partout, fut-ce contre l'ordre du monde même. Cet ordre auquel nous aspirons en normant le monde nous dispense aussi de lui. Le monde nous échappe définitivement. La seule façon de savoir si notre discours sur le monde n'est pas un délire personnel, ou collectif, c'est de retourner au réel, notre seul maître.

Si, malgré sa modestie, le chercheur accède aux honneurs, qu'il n'oublie pas qu'il n'est jamais qu'un nain juché sur les épaules de géants anonymes (Newton), et que chacun de nous est de ces géants anonymes. Nain célèbre ou géant sans visage... le choix ne dépend pas de soi.

Et si, malgré cette modestie, on n'accède pas aux honneurs, qu'on puisse se dire qu'on a réussi sa vie en ayant rempli le créneau que nous

avons à remplir, en ayant accompli les tâches que nous avons à accomplir, car l'ordre du monde n'est pas à la portée de l'être humain. Se dire, que, quand nous serons couché entre nos pairs, nous n'avons pas plus volé notre place là que le paysan couché entre ses pères qui dort dans la paix des saisons qu'il a su assumer année après année. Les questions des uns et des autres sont équivalentes en poids, aussi nobles et aussi modestes, et nobles, parce que modestes.

## Conclusion

*L'abus des livres tue la science. Croyant savoir, ce qu'on a lu, on se croit dispensé de l'apprendre. Trop de lecture ne sert qu'à faire des présomptueux ignorants. [...] Tant de livres nous font négliger le livre du monde ; ou si nous y lisons encore, chacun s'en tient à son feuillet.*

Jean-Jacques Rousseau  
*Émile ou de l'éducation* (Livre V)

Rousseau disait donc son doute sur les livres, mais ils sont comme les voyages : n'y apprennent que ceux disposés à apprendre. Combien avons-nous vu de gens qui avaient parcouru le monde sans rien en entendre ? Et ce n'est pas le spectacle de nos élites gouvernantes qui lui donnerait tort, cependant nous préférons cette remarque de Laburthe-Tolra (1991 : 419) :

*... d'une façon plus générale, en anthropologie comme ailleurs, les plus grands créateurs sont régulièrement les plus cultivés. C'est en maîtrisant l'état du savoir que l'on peut faire progresser la science, et seul un esprit ouvert sur de multiples perspectives peut innover et l'enrichir.*

Nous n'avons jamais pensé être de ce lot, notre ambition a été plus modeste, mais nous espérons avoir rempli au mieux la « niche écologique » qui nous était impartie par les multiples hasards qui construisent une vie. Plutôt que de reprendre encore, sous une forme résumée, notre carrière et les travaux qui nous font prétendre à une reconnaissance à diriger de jeunes chercheurs dans leurs activités scientifiques, selon les termes de l'Arrêté du 23 novembre 1988 cité en exergue du premier chapitre, nous préférons citer cette phrase de Denise Desjardins (1996 : 7) :

*L'émotion ? Mais c'est la vie, le sel et le levain de notre existence. Et vous dites qu'elle nous nuit ? Mais si elle n'est pas, vivons-nous ? Si elle déborde, vivons-nous pour autant ? Elle ne saurait être médiane ni médiocre. Puisque seul, l'excès l'habite et nous emporte. S'agit-il d'être emporté par le courant ou de nager avec le courant ?*

# RÉFÉRENCES BIBLIOGRAPHIQUES

## PERSONNELLES

*La distinction entre "publication" (sous-entendues imprimées) et "littérature grise" faite dans cette présentation est très stricte : en cas d'indécision, le texte a été placé en littérature grise. Cette difficulté de choix s'est présentée pour de nombreuses publications tant d'ouvrages, d'études que d'articles dans des revues (où classer les revues et collections de l'INSEE et de certains services statistiques nationaux ? systématiquement la décision a été de les qualifier de "littérature grise"). La seule règle admise a été la suivante : si, et seulement si, il sortait d'un imprimeur/éditeur.*

*Les nombreuses notes de politique de recherche, compte-rendus de mission et rapports d'orientation, rédigés dans le cadre de nos activités professionnelles au fil des années manquent à cette liste.*

*Le manuscrit Les Communautés rurales de la Pointe de Sangomar, Sine-Saloum, Sénégal n'est pas référencié dans ce document. Il a été détruit lors de la Révolution de mai 1972 à Tananarive, une copie sur pelure de la première frappe de 200 pages a été dernièrement retrouvée et sera publiée en 1998, avec la partie introductive établie pour la rédaction. C'était le manuscrit dactylographié d'une thèse de Troisième Cycle pour l'EPHE Directeur d'Études Pr Gilles SAUTTER, pag. mult., environ 580 pages de documents, annexes statistiques et cartes. Portant sur le Sénégal mais saisi par erreur et perdu ensuite par les Douanes Malgaches comme « faisant partie du patrimoine national », ce document n'a pas pu être reconstitué car avec lui disparurent également 60 % des documents de base des enquêtes de terrain des années 1966 et 1967 réalisées pour ce travail.*

*Les rédactions diverses réalisées pour certains organismes et refondues par eux dans leurs publications ne sont pas référenciées ici. Le cas est identique pour deux rapports finaux de travaux que nous n'avons pas accepté de signer pour des raisons scientifiques (1987, 1993), même si nos propres rédactions ont été utilisées par les rédacteurs du projet. De même un rapport de travail a été publié (fautes de français incluses) par la revue L'homme et la société (6-1967), que nous avons rédigé et qui nous a été dérobé par Monsieur Georges Festinger. L'article n'a même pas respecté la déontologie d'effacer les noms, notre travail étant un compte-rendu pour nous-même de notre enquête et contenait les noms des informateurs.*

*Par contre, nous avons conservé certaines notes de recherche, quand leur diffusion et leur impact ont été plus importants que leur forme physique le laisserait prévoir.*

## Thèse nouveau régime

1. Bernard LACOMBE, 1997  
*Pratique du terrain : Méthodologie et techniques d'enquête*  
Thèse nouveau régime sous la direction du Pr. André-Marie Grossat, soutenue à Paris 1, Sorbonne-Panthéon, le 8 novembre 1997, multigr. 2 tomes : 849

## Film

2. PERRIN Éric réalisateur, AUTAIN Kristian, cinéaste et DE LA FUENTE Richard, preneur de son, 1991  
*À bout de souffle*  
film Antenne 2, Paris, Mai 1991, avec la collaboration scientifique de JUAREZ José Manuel et LACOMBE Bernard

## Ouvrages publiés

cités dans le texte avec la mention « liv. »

3. Bernard LACOMBE, 1970  
*FAKAO, Sénégal, Dépouillement de registres paroissiaux et enquête démographique rétrospective -Méthodologie et résultats-*  
Orstom, Paris, 1970, Coll. Travaux et documents n°7 : 156 + annexes
4. Bernard LACOMBE et al, 1977  
*Exode rural et urbanisation au Sénégal, Sociologie des migrations des Sérèr de Niakhar à Dakar*  
Coll. Trav. et Doc. n°73, Orstom, Paris, 1977 : 187
5. Bernard LACOMBE, 1975-a  
*Bibliographie commentée des études de population à Madagascar*  
Coll. Initiation et documentations techniques n°27, Orstom, Paris, 1975 : 67
6. Bernard Germain LACOMBE, 1989  
*Congo-Océan, ou récits de la vie sorcière*  
PubliSud, Paris, 1989 : 129
7. Bernard Germain LACOMBE, 1991-a  
*Dakar-Niger, Contes et nouvelles*  
PubliSud, Paris, 1991 : 123
8. Bernard Germain LACOMBE, 1991-b  
*Syrène, histoire d'une possession*  
PubliSud, Paris, 1991 : 205
9. Bernard LACOMBE, Rogelio MARTINEZ, José Manuel JUAREZ  
*La boue et la poussière, Chalco*  
CCE-UAM-Orstom  
Caizergues, Montpellier 1992 : 126



10. Bernard LACOMBE, Rogelio MARTINEZ et José Manuel JUAREZ, 1993  
*Polvo y lodo, Chalco*  
 Ocelote/ 1992 : 112, difusión : Editorial JUS México  
 (édition espagnole, texte revu)
11. Bernard LACOMBE et Mamoudou SI  
*De lo cotidiano a lo académico El castellano de una muestra de estudiantes de licenciatura en el medio académico de la UAM-X*  
 1992 : 150
12. Bernard LACOMBE, 1994  
*Vidas y muertes del Chibamba*  
 Editorial JUS México, 1994 : 133
13. LACOMBE, 1995  
*Le voyage en Orstomie de Jean Naymard (1944-1994), Fragments pour un clinquantenaire*  
 L'Harmattan, 1995 : 207
14. Bernard LACOMBE, 1996  
*Partenariat scientifique, un défi pour la France*  
 L'Harmattan, 1996 : 79
15. QUENSIÈRE Jacques éd., 1994  
*La pêche dans le delta central du Niger, Approche pluridisciplinaire d'un système de production halieutique*  
 Orstom/Karthala 2 tomes, 496 pages et cartes

### *ouvrages à références inconnues*

À la suite de nos voyages, certains ouvrages que nous avons réalisés ont été publiés sans que nous en ayons eu un exemplaire.

Travaux de traduction d'ouvrages (trois à cinq) de l'anglais au français (ouvrages de synthèse de la l'EMF/WFS, de moins de cent pages chacun). Ces traductions ont été publiées avec seulement la mention de l'auteur et non des traducteurs

Manquent pour les publications de 1976 deux références en collaboration (rédaction avec Mohsen Chaari), deux ouvrages publiés par l'INS de Tunisie sur :

Classification des activités professionnelles

et

Classification des activités économiques

deux volumes d'environ 150 pages chacun ; conformément aux traditions de l'Institut de la Statistique de Tunisie, aucun de ces documents n'est signé.

Par ailleurs, nous avons largement participé aux travaux de préparation d'analyse des résultats du recensement de Tunisie de 1975 eux aussi publiés (mais anonymement).

### *ouvrages sous presse*

16. Bernard LACOMBE et al (rédaction : 1996)  
 Lautaro NUÑEZ, Pierre POURRUT, et al  
*Les oasis du désert de l'Atacama, Conquête de l'espace et maîtrise de l'eau par des communautés indiennes. Deux millénaires d'agro-pastoralisme face à la nature et à l'histoire*  
 UCN et ORSTOM, ANTOFAGASTA, septembre 1996 : 50 + fig et cartes  
 [ouvrage rédigé par B.L. d'après travaux de terrain de Lautaro Núñez, Pierre Pourrut, et al] [à paraître en 1997]

17. Bernard LACOMBE Catherine FOURGEAU, 1997

*Action politique et sciences sociales*  
PubliSud/CHEAM, Janvier 1998 : 97

18. Bernard Lacombe, 1997

*Terrain et virtuel, un débat actuel*  
L'Harmattan, 1998 (janvier) : 126

## Chapitres et articles imprimés

cités dans le texte avec la mention « art. »

19. Bernard LACOMBE, 1968-a

La mortalité dans l'enfance dans une communauté rurale de 1943 à 1963 (Palmarin, Sénégal)

*Actes du Colloque sur les Conditions de vie de l'enfant en milieu rural africain Dakar Févr. 1967*, Centre international de l'enfance, Paris, 1968 : 140-141

20. Bernard LACOMBE, 1968-b

Esquisse d'une critique de la méthode des enquêtes par sondage en Afrique francophone, Colloque Orstom de Démographie, 1968

*Bulletin de liaison des Sciences humaines* n°11, Orstom Paris, 1968 : 34-51

21. Bernard LACOMBE, 1969-a

Mobilité et migration, quelques résultats de l'enquête du Sine-Saloum (Sénégal)

*Cah. Orstom, sér. Sci.Hum.* vol.VI n°4-1969 :11-42

22. Bernard LACOMBE et Jacques VAUGELADE, 1969-b

Mortalité au sevrage, mortalité saisonnière, un exemple, Fakao (Sénégal)

*Population* n° 2 mars-avril 1969 : 339-343

23. Bernard LACOMBE et Jacques VAUGELADE, 1969-c

Fécondité, mortalité infantile et allaitement, schéma d'analyse

*Population* n° 2 mars-avril 1969 : 343-348

24. Bernard LACOMBE, Bernard LAMY et Jacques VAUGELADE, 1970

Sénégal

*Croissance démographique et évolution socio-économique en Afrique de l'Ouest*, JC CALDWELL éd.

The Population Council, New-York-Paris, 1970 : 339-348

25. Bernard LACOMBE, 1971-a

Les interrelations entre la recherche fondamentale et la recherche appliquée. L'exemple de la démographie.

*Synthèse des conférences Techniques et réalisations françaises au service du développement (Journée du CITE)*, CITE, Tananarive, 1972 : 51-52

26. Bernard LACOMBE, Claudine BOUQUILLON-VAUGELADE et Bernadette VI-GNAC-BUTTIN, 1972-a

Les unités collectives et l'urbanisation au Sénégal : étude de la famille wolof

*La croissance urbaine en Afrique Noire et Madagascar, Actes du colloque de Talence 1970 ;*

coll. Colloques internationaux., Éd. du CNRS, Paris, 1972 : 357-370

27. Bernard LACOMBE, 1972-b  
Fertility and Development in Senegal  
*Population Growth and Economic Development in Africa*, (actes du colloque de Nairobi de décembre 1969), SH OMINDE and CN EJIOGU ed.  
 London/Nairobi/Ibadan, 1972 : 123-124
28. Bernard LACOMBE, 1972-c  
Introduction à Études sur les migrations en Afrique,  
*Cah. Orstom, sér. Sci.Hum.* vol. IX n°4-1972 : 391-393
29. Bernard LACOMBE, 1972-d  
Étude démographique des migrations et des migrants relevés de 1963 à 1965 dans l'enquête du Sine-Saloum (Sénégal) in Études sur les migrations en Afrique  
*Cah. Orstom, sér. Sci.Hum.* vol. IX n°4-1972 : 393-412
30. Bernard LACOMBE, 1972-e  
Note descriptive sur les groupes de migrants relevés au Sénégal dans les enquêtes rurales de Ngayorhème et Ndémène (Sénégal) de 1968 à 1970 et dans l'enquête urbaine de Pikine (Cap-Vert) en 1969, in Études sur les migrations en Afrique  
*Cah. Orstom, sér. Sci.Hum.* vol. IX n°4-1972 : 413-424
31. Bernard LACOMBE, 1972-f  
La fécondité des familles du village de Diahonor -Sénégal  
*Cah. Orstom, sér. Sci.Hum.* vol. X n°4-1972 : 333-341
32. Bernard LACOMBE, 1972-g  
L'état civil malgache et son exploitation démographique  
*Cah. Orstom, sér. Sci.Hum.* vol. X n°4-1972 : 343-360
33. Bernard LACOMBE et Pierre Cantrelle, 1973-a  
Problématique de la collecte en démographie  
*Annales Economiques* 5-1973, Université de Clermont-Ferrand, 1973 : 8-25
34. Bernard LACOMBE, 1973-b  
Le registre paroissial  
*Sources et analyses des données démographiques -Application à l'Afrique d'expression française- 1ère partie : Sources des données*  
 INED-INSEE-Orstom-SEAE, Paris, 1973 : 255-259
35. Bernard LACOMBE, 1973-c  
Une application de la méthode de confrontation en démographie  
*Cah. Orstom, sér. Sci.Hum.* vol. X n°4-1973 : 321-332
36. Bernard LACOMBE, 1973-d  
Santé et migration rurale-urbaine au Sénégal  
 Congrès Général de la Population, Liège, 1973, Publié in : *Bulletin de Liaison de la Démographie d'expression française*, n° spéc. Paris, n°7 : 15-24
37. Bernard LACOMBE et al, 1973-e  
Santé, migration et urbanisation, une étude collective au Sénégal  
Health, migration and urbanisation, collective study in Senegal  
*Bull. OMS* 1973, 49 : 517-537 (pour la version française)
38. Bernard LACOMBE, 1974-a  
The migrant Group as a characteristic of the demography of migration : ann application of data recorded in 1960 in a suburban town of Dakar : Pikine, Senegal  
*Population in African Development*, UIESP, Ondina ed. Liège, 1974, 2 T., Tome 1 : 119-127
39. Bernard LACOMBE, 1974-b  
The Utilization of Parish and Civil Status Register in African Demography  
*Population in African Development*, UIESP, Ondina ed. Liège, 1974, 2 T., Tome 1 : 237-241

40. Bernard LACOMBE et al., 1974-c  
 Zdorobié migrastsilia i urbanizetsiia, collectivnoe isslodovanié b Senegal  
 in *Biolleton, vsemiznoi organizetsii zdrbookhramiia*, T. 24, n°5, Nov. 1974, str : 457-568
41. Bernard LACOMBE, 1974-d  
Fécondité et développement au Sénégal  
*L'accroissement de la population et l'avenir économique de l'Afrique*, (actes du colloque de Nairobi de décembre 1969), SH OMINDE and CN EJIIOGU ed.  
 The Population Council, New York-Paris, 1974 : 230-232  
 (identique à l'ouvrage publié en 1972 en anglais dont on a ici la version française)
42. Bernard LACOMBE, 1974-e  
Société et environnement, des rapports non-figés. Considération à partir d'un ensemble au Sénégal.  
*Table Ronde sur la Population, les ressources et l'environnement*, CODESRIA, ACCRA, Déc. 1974, multigr. : 23 + 3 fig.  
*Environnement africain, sér. Etudes et recherches*, n° 76-4 Mai 1976, ENDA, Dakar,
43. Bernard LACOMBE, 1975-b  
Problèmes méthodologiques de la double investigation : milieu de départ, milieu d'arrivée de la migration  
*Quatrième Colloque de Démographie africaine* de Ouagadougou, 20-25 janvier 1975, *Actes du Colloque*, CRDI, IFORD, Groupe de travail (INED-INSEE-Orstom-SEAE), OCAM, Ouagadougou, 1975 : 45-49
44. Bernard LACOMBE, 1975-c  
La durée de présence comme critère de distinction entre résident et migrant  
*Quatrième Colloque de Démographie africaine* de Ouagadougou, 20-25 janvier 1975, *Actes du Colloque*, CRDI, IFORD, Groupe de travail (INED-INSEE-Orstom-SEAE), OCAM, Ouagadougou, 1975 : 42-45
45. Francis GENDREAU et Bernard LACOMBE, 1975-d  
Les données individuelles et collectives  
*Sources et analyses des données démographiques -Application à l'Afrique d'expression française- 3<sup>ème</sup> partie : 1<sup>o</sup> chapitre, Données d'état*, INED-INSEE-Orstom-SEAE, Paris, 1975 : 62
46. Bernard LACOMBE, 1975-e  
Table de mortalité 1968-69 (Tunisie)  
*Bull. Mens. de Stat.*, INS de Tunisie, N° 245-247 Juin-Juillet 1975 : 39-40
47. Bernard LACOMBE, 1975-f  
Pour une définition d'une stratégie d'investigation et d'exploitation en démographie  
*Colloque national du CNRS sur l'Analyse démographique et ses applications*, 20-22 octobre 1975, *Actes du Colloque*, CNRS, Paris n° 934 des Colloques nationaux du CNRS : 295-301
48. Bernard LACOMBE, Alain MARCOUX et André STROOBANT, 1975-g  
Observation suivie des familles dans un projet de santé publique : présentation des instruments utilisés au Cap Bon (Tunisie)  
*Colloque national du CNRS sur l'Analyse démographique et ses applications*, 20-22 octobre 1975 : 9, *Actes du Colloque*, CNRS, Paris n° 934 des Colloques nationaux du CNRS
49. Bernard LACOMBE, 1975-h  
Ménage et famille en démographie  
*Actes du Colloque national Colloque national du CNRS sur l'Analyse démographique et ses applications*, CNRS, Paris n° 934 des Colloques nationaux du CNRS : 303-306

50. Bernard LACOMBE et al., 1976-a  
Migrant's Health and Adjustment to Urban-life in Senegal  
 Congrès de Médecine tropicale, Athènes, 1973, *Jimlar Mutane, A Journal of Population Studies in Africa/Bull. d'Et. sur les Pop. Afr.*,  
 Vol.1, n°1, Febr.1976 : 105-112
51. Bernard LACOMBE, 1976-b  
*Société et environnement*  
*Cah. Orstom, sér. Sci. Hum.* Vol.XIII, n°3, 1976 : 311-320
52. Bernard LACOMBE, Alain MARCOUX et André STROOBANT, 1976-c  
Quelques instruments utilisés dans une observation suivie par enquête à passage répétés  
 Numéro spécial sur la réunion de la Chaire Quételet : *Techniques d'enquêtes en pays en développement, Population et famille*, Louvain-la-Neuve, Avril 1976 : 191-202
53. Daniel BENOIT et Bernard LACOMBE, 1977-a  
Towards Getting Precise Data in Contemporary Africa for the Years 1920-1930  
*Proceedings of the Seminar of African Historical Demography*, Edinburgh April 1977,  
 Center of African Studies, University of Edinburgh : 68-71
54. BENOIT, B. LACOMBE, P. LIVENAIIS et A. MARCOUX, 1977-b  
Une méthode d'analyse pour mesurer l'influence du sevrage sur la fécondité  
*Cah. Orstom, sér. Sci. Hum.* Vol.XIV, n°4, 1977 : 421-424
55. LACOMBE, A. MARCOUX, Habib MAOUIA et A. STROOBANT, 1978-a  
Relation entre la fécondité, l'allaitement et les décès des enfants en bas-âges. Premiers résultats d'une enquête faite sur un échantillon représentatif de la population du Gouvernorat de Nabeul  
 in *La Tunisie Médicale*, T.56, n° 2, Mars-avril 1978 : 171-178
56. Bernard LACOMBE, Alain MARCOUX et André STROOBANT, 1978-b  
Allaitement maternel et fécondité, une enquête en Tunisie  
 in *Courrier*, Centre international de l'enfance, 1978 n° 28 : 117-123
57. Bernard LACOMBE, 1979-a  
Famille africaine et démographie  
*Études scientifiques*, sept-Déc.1979, n° spécial "La famille africaine", Paris : 11-15
58. Daniel BENOIT, Bernard LACOMBE, Patrick LIVENAIIS et François SODTER, (avec la collaboration de Martine MULLER pour la traduction), 1981-a  
Main Result of Complementary Datas Survey of Kongoussi-Tikaré (Mossi country, Upper Volta)  
 2<sup>d</sup> Seminar of African Historical Demography of Edinburgh, April 1981, *Proceedings of Seminar, African Historical Demography*, University of Edingurgh, 1980, Vol.II : 33-44
59. Bernard LACOMBE et Jean-Claude ROUX, (avec la collaboration de Martine MULLER pour la traduction), 1981-b  
History and Population in Paoskoto, Niore du Rip, Senegal  
 2<sup>d</sup> Seminar of African Historical Demography of Edinburgh, April 1981, *Proceedings of Seminar, African Historical Demography*, University of Edingurgh, 1980, Vol.II : 499-520
60. Bernard LACOMBE et Michel PICOUET, 1983  
La famille à Tunis  
*Cah. Orstom, sér. Sci. Hum.* Vol.XXIV, n°3, 1983 : 335-339
61. Bernard LACOMBE, 1984  
Variation de la taille du ménage selon la relation de parenté ; essai d'analyse du calcul du taux d'accroissement des familles à partir de données du milieu urbain congolais  
*Conférence scientifique sur la famille et la population*, Hnasaari, Espoo, Finlande, mai 1983 : 8, (publié dans les actes du séminaire, référence égarée)

62. Bernard LACOMBE, François COLONNA et Gaspard BOUNGOU, 1985  
Les jeunes et leurs aînés au Congo, différenciation statistique  
*Cah. Orstom, sér. Sci. Hum.* Vol. XXI, n°4, 1985 : 229-235
63. Bernard LACOMBE, 1987  
Les unions informelles en Afrique au Sud du Sahara : l'exemple du deuxième bureau congolais  
*GENUS, Rivista delle Comitato italiano per lo studio dei problemi della popolazione,*  
 Vol. XLIII, n°1-2, Gennaio-giugno 1987 : 151-164
64. Bernard LACOMBE et Marie-José LAMY, 1989-a  
Le ménage et la famille restreinte, illusion méthodologique de la statistique et de la démographie d'enquête  
*Cah. Orstom, sér. Sci. Hum.* Vol.25 (3) 1989 : 407-414
65. Fabienne BEUREL-DOUMENGE et Bernard LACOMBE, 1991-a  
Le projet « Chalco » : urbanisation et environnement, un carrefour délicat  
*Rapport d'activité 1990, Orstom, Orstom, Paris, 1991 : 30-31*
66. Bernard LACOMBE FOUERE et Mamoudou Seck SI DIOP, 1991-b  
Las ciencias sociales y los hechos  
 Carmen de la Peza Casares y Beatriz Solis Leree, coordinadoras, *Investigación y Producción CIESS, 22-24 de Enero de 1991*, in La investigación académica en la educación superior, Líneas de Investigación 1990 : 59-63, UAM-X 1991, Departamento de Educación y Comunicación
67. Bernard LACOMBE FOUERE et Rogelio MARTINEZ FLORES, 1992  
*Chalco, Etude d'une ville satellite de Mexico*  
*Orstom - Actualités*, 1992, n°35 : 2-5
68. François BOUGON, Jorge HERNANDEZ et Bernard LACOMBE, 1993  
*Un architecte au pays des scientifiques*  
 in SUMMA, lundi 1° Février 1993 (article pour ce journal de México en français)
69. Bernard LACOMBE et Rogelio MARTINEZ, 1993  
*Chalco, la Boue et la poussière*  
 in SUMMA, Lundi 1° Février 1993 (article pour ce journal de México en français)

### *articles de références inconnues*

- deux titres ont été publiés dans des compte-rendus de colloques ou de séminaires dont les références sont perdues

### *articles ou chapitres sous presse*

70. Bernard LACOMBE, 1995  
*Des lignes de crêtes comme limite. Découpage scientifique, découpage social*  
 Communication pour le colloque *Le territoire, lien ou frontière ?*, Atelier *Territoire partagé* - Paris, 2-4 octobre 1995, Paru en CD ROM
71. Bernard LACOMBE (rédaction : 1996)  
*Les déterminations socio-culturelles du développement de Niamey*  
 chapitre d'un ouvrage collectif sous presse, prévu en 1997
72. Bernard LACOMBE (rédaction : 1996)  
*Retour au pays natal*  
 article sous presse, UCAC, Yaoundé

# Publications de littérature grise

## de toute catégorie

citées dans le texte avec la mention « gr. »

73. Bernard LACOMBE, 1961  
*Rapport aux Mines domaniales de potasse d'Alsace : Etude des migrations au cours de leur carrière des mineurs au fond*  
MDPA, Mulhouse, dactylo, 20 pages + 7 de fig. + 22 tableaux
74. Bernard LACOMBE  
*Étude des conditions de réalisation des projets locaux de développement : la coopérative de Mboulème,*  
CINAM, Dakar, dactylo, 44 p. + 1 carte  
*Coopérative et pouvoir politique*  
CINAM, Dakar, dactylo, 44 p. + 1 carte  
*la coopérative de Fadiouth,*  
CINAM, Dakar, dactylo, 17 p. + 2 cartes  
*Les deux premiers rapports, synthétisés en un projet d'article ont été dérobés et publiés par G. F. dans la revue L'Homme et la société, n° 6-1867.(voir introduction)*
75. Bernard LACOMBE et Jean TROUVE, 1967-a  
*Étude socio-économique préparatoire à la réalisation d'un programme d'adduction d'eau en milieu rural*  
CINAM - Direction de l'Hydraulique, Dakar, juillet 1967, multigr. : 72
76. Bernard LACOMBE, 1967-b  
*Palmarin, Essai de dépouillement des registres paroissiaux en Afrique (Sénégal) -Méthodologie et exposition des données brutes-*  
Rapport de fin de programme Décembre 1965-Décembre 1966, Orstom, Centre de Dakar, juillet 1967, multigr. : 36 + 60
77. Bernard LACOMBE, 1967-c  
*Essai d'exploitation des cahiers de consultations du dispensaire de Niakhar, Sine-Saloum, Sénégal*  
Orstom, Centre de Dakar, février 1967, dactylo : 7
78. Bernard LACOMBE, 1967-d  
*Généalogie des habitants de Diahanor - Sénégal*  
Centre Orstom de Dakar, 1967 : 4 p. + 5 planches
79. Bernard LACOMBE, 1968  
*Analyse statistique des données recueillies dans l'enquête démographique réalisée dans les trois villages de Ngetj, Nguduman et Diahanor et des enquêtes socio-démographiques des trois villages de Ngallu (Ngallu, Sesèn et Sam-Sam) et des enquêtes sociologiques réalisées dans le village de Mar Lodj -Sine-Saloum (Sénégal)- en 1966*  
INSEE, Paris, mai 1968, dactylo : 580  
*seules 180 pages ont été utilisées, le reste a été en partie détruit lors des incidents signalés pour notre thèse de 3<sup>ème</sup> cycle comme précisé en introduction (thèse éparpillée, dont il ne reste que des chapitres incomplets.*
80. - *Il faudrait aussi ajouter à cette liste une étude que je fis en collaboration avec un agronome sur l'aménagement de la plaine de Marovoy dans l'Ouest, une quarantaine de pages manuscrites si je me souviens bien.*

81. Bernard LACOMBE, Bernard LAMY et Bernadette VIGNAC, 1969-a  
*Aperçu sur la démographie de la zone de Thysse-Kayemor/Sonkorong*  
CRA, Bambey, août 1969, multigr. : 10
82. Bernard LACOMBE, 1969-b  
*Projet d'une enquête fécondité prenant en compte les variables socio-économiques*  
Orstom Dakar, 1969, dactylo : 6
83. Bernard LACOMBE, 1969-c  
Exposé sur les recherches démographiques sur les Sérèr et renseignements statistiques disponibles  
Compte-rendu de la Journée Sérèr de Mbour du 3 avril 1969, Orstom Dakar, 1969, multigr. : 9
84. Bernard LACOMBE et Benjamin DIOUF, 1969-d  
Exposé socio-économique sur les Sérèr de la Petite Côte de Joal à Sangomar  
*Compte-rendu de la Journée Sérèr de Mbour du 3 avril 1969*, Orstom Dakar, 1969, multigr. : 11
85. Bernard LACOMBE, 1969-e  
La présentation des données  
*Colloque de sciences humaines de Bel Air, janv. 1969*, Orstom, Centre de Dakar, août 1969 : 67 (qq pages)
86. Bernard LACOMBE, 1969-f  
La géographie anglo-saxonne  
*Colloque de sciences humaines de Bel Air, mars. 1969*, Orstom, Centre de Dakar, août 1969 : 25 (qq pages)
87. Bernard LACOMBE et Bernadette VIGNAC-BUTTIN, 1970-a  
*Résultats du recensement de Nioro du Rip, Sine-Saloum, Sénégal, Août 1969*  
Orstom, Dakar, mai 1970, multigr. : 85 + ann., fig., plan
88. Bernard LACOMBE et Jacques VAUGELADE, 1970-b  
*Quelques données statistiques sur la nuptialité dans deux arrondissements du Sine-Saloum, Sénégal*  
Orstom, Dakar, dactylo : 52
89. Suzanne CHARREAU et Bernard LACOMBE, 1970-c  
*Enquête de fécondité de Khombole-Thiénaba, janv.1968-déc.1969, objectifs, méthode, déroulement*  
Orstom, Dakar, janvier 1970, multigr. : 22
90. Suzanne CHARREAU, B. LACOMBE et Bernadette VIGNAC-BUTTIN, 1970-d  
*Résultats d'une enquête sur les rapports sexuels à Pikine et Khombole-Thiénaba*  
Orstom, Dakar, 1970, multigr. : 26
91. Bernard LACOMBE et al., 1970-e  
*Résultats de l'enquête par sondage au 1/20° des parcelles de Pikine (Grand-Dakar), 1966-1967*  
Orstom, Dakar, multigr. : 50
92. Bernard LACOMBE et al., 1970-f  
*Rapport sur l'enquête collaborative CRP/OMS/Orstom : Déroulement de l'enquête et résultats socio-démographiques de l'enquête collaborative sur la santé physique et mentale des Sérèr de l'Arrondissement de Niakhar et des migrants Sérèr de Niakhar à Dakar*  
Orstom, Dakar, 1970, multigr. : 292



93. Bernard LACOMBE, 1970-g  
*Rapport sur l'enquête collaborative CRP/OMS/Orstom : Rapport préliminaire sur la recherche collaborative des effets de l'urbanisation sur la santé physique et mentale d'une population de migrants. Résultats de l'enquête*  
 CRP, Univ. de Dakar, Dakar, 1970, multigr., pag.mult. : 300
94. Jean-Claude ROUX, B. LACOMBE, Alain BERNARD, Françoise DURIN, 1971-a  
*Note technique sur l'établissement d'une base de sondage concernant l'extention de l'ODEMO Moyen-Ouest malgache*  
 Orstom, Tananarive, décembre 1971, multigr. : 7
95. Bernard LACOMBE, 1971-b  
*Rapport sur le recensement-pilote de Majunga*  
 INSRE, Tananarive, 1971 : 43
96. Bernard LACOMBE, 1973  
*La population de Madagascar*  
 Orstom/CICRED, Tananarive, 1973 : 40  
*Ce document a été préparé pour les monographies nationales du CICRED-Paris. Les événements de Madagascar durant ces années n'a pas permis l'aboutissement de ce projet, manuscrit perdu.*
97. Bernard LACOMBE et A. BEL HADJ, 1974-a  
*Enquête nationale démographique à passages répétés de 1968-69 : trois fascicules*  
 1. Synthèse : méthode, résultats : 60  
 2. Structure de la population : 107  
 3. Mouvement de la population : naissances, décès, migration : 100  
Etudes et enquêtes de l'INS, série démographie n°6 Juillet, Tunis 1974 : 60+107+100
98. Bernard LACOMBE et Pierre Cantrelle, 1974-b  
*Travaux Orstom en démographie, Bibliographie indexée jusqu'à 1973*  
Bull. de Liaison La démographie en Afrique d'expression française, n° spécial  
 INED-INSEE-Orstom-SEAE, Paris, 1974 : 89  
 - ensemble de notes scientifiques établi pour le Ministre du Plan et le Conseil des Ministres de Tunisie au sujet du recensement prévu pour 1975 ; à ajouter à ces notes la rédaction avec des collaborateurs des manuels d'enquêteur et de superviseur pour le recensement de 1975 ainsi que la rédaction et fabrication matérielle de la feuille de questionnaire du recensement et les travaux d'analyse du recensement manuel au 1/10 Conformément aux traditions de l'Institut de la Statistique de Tunisie, aucun de ces documents n'est signé.
99. Bernard LACOMBE, 1975-a  
Note sur la famille et le ménage dans les recensements algérien et tunisien de 1965 et dans l'enquête tunisienne de 1968-69  
*Colloque de Démographie maghrébine d'Oran*, 21-26 avril 1975, multigr. : 12
100. Bernard LACOMBE, Alain MARCOUX et André STROOBANT, 1975-b  
*Observation suivie des familles dans un projet de santé publique : présentation des instruments utilisés au Cap Bon (Tunisie)*  
 Nabeul-Tunis, Déc.1975, multigr. : 35
101. Bernard LACOMBE, 1975-c  
*Caractères individuel ou collectif, autonome ou simultanés de la migration*  
 Colloque de démographie historique de Montréal, 1975
102. Daniel BENOIT, Bernard LACOMBE, Patrick LIVENAIIS et Alain MARCOUX, 1977-a  
*Une méthode d'analyse pour mesurer l'influence du sevrage sur la fécondité*  
 Congrès UIESP, Mexico, août 1977 : 10, 1 fig., 4 tab., bibliogr.

103. Bernard LACOMBE, 1977-a  
*Le coût des enquêtes : essai d'analyse financière*  
EMF/WFS London, July 1977, dactylo : 48
104. Bernard LACOMBE, 1978  
*French Bibliography in Fertility Methods*  
EMF/WFS London, July 1978, dactylo : 60
105. Bernard LACOMBE, 1979-a  
*Projet d'enquête sur les temps de travaux en Côte d'Ivoire*  
INS/Orstom, Abidjan : 30
106. Bernard LACOMBE et Lamine GUEYE, 1979-b  
Approche pour une reformulation des concepts utilisés en démographie dans les pays africains  
*Cinquième colloque de démographie africaine*, Abidjan, janvier 1979 : 14
107. Daniel BENOIT, B. LACOMBE, Patrick LIVENAIS et François SODTER, 1980  
*Kongoussi-Tikaré, enquête de sources complémentaires en milieu rural Mossi (Haute-Volta)*  
Orstom, Paris, 1980, multigr. : 78
108. Bernard LACOMBE et Michel LOUIS, 1981-a  
*Fleurs et parfums chez l'Antillais*  
Etude de Focus Group Research, RIM, Fort-de-France/Paris : 14 + ann.
109. Bernard LACOMBE, 1981-b  
*Application de la technique du Focus Group Research à différents aspects de la consommation*  
RIM Paris, Août 1981 : pag. mult., 130 p. + ann.
110. Bernard LACOMBE et SODTER François, 1981-c  
*La politique de population comme non-sujet de recherche en démographie*  
Orstom, sciences sociales, 1981 : (qq pages)
111. Bernard LACOMBE, 1981-d  
*Construction d'un panel d'observation des consommateurs en Martinique*  
RIM, Fort-de-France, Août 1981 : 30
112. Françoise DUMONTIER, Bernard LACOMBE, Marcel MAINGUY et Jean SZTEJNHORN, 1981-e  
*Le Monde sans pétrole*  
CEPE, Paris, mai 1981, dactylo : 43
113. Bernard LACOMBE, Alain REVEL et Alain SILVERSTON, 1981-f  
*La bataille alimentaire et les Etats-Unis*  
CEPE, Paris, dactylo, mai 1981 : 23
114. Bernard LACOMBE, 1982-a  
Famille et ménage comme unité d'observation  
*Les unités d'observation*, Amira, Paris (12p.)
115. Bernard LACOMBE, Paul SAADA et Agnès GUILLAUME, 1982-b  
*Les ménages dans les villes du Congo*  
Réunion du CICRED de décembre 1982, CICRED/Orstom, Paris : 30 + ann.
116. Bernard LACOMBE, Rémi Clairin et Marc-Eric GRUENAIS, 1983-b  
*Nuptialités*  
STATECO n°35 septembre 1983 : 77-82
117. Bernard LACOMBE, 1983-c  
*Analyse statistique des adeptes du MvuluSi, Pointe Noire Congo*  
Projet d'article, Orstom, Paris, reprogr. : 11

118. Bernard LACOMBE, 1983-d  
*L'histoire du MvuluSi, Pointe Noire, Congo*  
Projet d'article, Orstom, Paris, reprogr. : 20 + ann.
119. Bernard LACOMBE, 1983-e  
*Famille et résidence dans les villages de la Pointe de Sangomar*  
Réunion du CICRED de décembre 1983, Paris : 32, (publié dans un recueil de la section de démographie de l'Orstom, Paris : Communications pour le CICRED :49-69, multigr.)
120. Bernard LACOMBE, 1983-f  
Famille et ménage comme unités d'observation en démographie, Contribution à l'atelier « unités d'observation »  
Contributions reçues sur le thème « unités d'observation », Amira, avril 1983 : 12-14
121. Bernard LACOMBE, 1984-a  
*Les rapports de couple en milieu urbain africain*  
Communication au Colloque de l'AIDELF, Genève, septembre 1984 : 7
122. Bernard LACOMBE, Gaspard BOUNGOU, Marc-Eric GRUENAIIS et Agnès GUILLAUME, 1984-b  
*Une enquête famille au Congo*  
Communication au Colloque de l'AIDELF, Genève, septembre 1984 : 7
123. Bernard LACOMBE, 1984-c  
*Taux et probabilité d'agrandissement de la taille moyenne des ménages et des familles selon la parenté*  
Communication pour le XXème Congrès général de l'UIESP, Florence, 1984 : 9
124. Marc-Eric GRUENAIIS, Gaspard BOUNGOU, Bernard LACOMBE et Agnès GUILLAUME, 1985-a  
*Une enquête à l'orée de la disciplinarité*  
AMIRA, Paris, Juin 1985 : 88 XVI
125. Bernard LACOMBE, 1985-b  
*Enquête démographique par sondage du Mali*  
PADEM/ Nations Unies, Bamako, 1985 : 157
126. Bernard LACOMBE, 1985-c  
*De quelques questions en matière de recherches en sciences sociales*  
Note pour la Commission des sciences sociales, Département H, Orstom, multigr. : 16
127. Bernard LACOMBE et François COLONNA, 1985-d  
*Note sur les pêcheurs fluviaux du Congo*  
dactylo : 9
128. Bernard LACOMBE, 1985-e  
*Les enquêtes de sources complémentaires en Afrique*  
VII° Entretiens de Malher, Peuplement de l'Afrique jusqu'à la Colonisation, Paris, 19 octobre 1985 : 14
129. Bernard LACOMBE, 1985-f  
*Trois recueils de généalogies orales en Afrique*  
VII° Entretiens de Malher, Peuplement de l'Afrique jusqu'à la Colonisation, Paris, 19 octobre 1985 : 11
130. Bernard LACOMBE, 1985-g  
*Compte-rendus de séances Changements dans la transition démographique dans le monde contemporain en développement*  
Journées démographiques de l'Orstom, 1985 : 81-82 ; 136-137
131. Bernard LACOMBE, 1986-a  
*Le développement et les sciences sociales*  
Colloque international *Terrains et perspectives*, Paris, Nov. 1986 : 5

132. Bernard LACOMBE, 1986-b  
*Une opération de développement ou histoires de cochons en Haïti*  
 Colloque international *Terrains et perspectives*, Paris, Nov. 1986 : 7
133. Bernard LACOMBE, 1986-c  
*Données et problèmes d'une politique de population et de la famille en Haïti*  
 PNUD, Nations Unies, Port-au-Prince, décembre 1986 : 40
134. Bernard LACOMBE, 1986-d  
*L'avenir d'Amira*  
 Note pour AMIRA, Paris, 1986 : 8
135. Bernard LACOMBE, 1986-e  
*Étude de la mortalité des enfants en Haïti*  
 ensemble de documents de l'enquête sur la mortalité des enfants de moins de cinq ans en Haïti, UNICEF, Port-au-Prince, Décembre 1986 à mars 1987 : 200 (environ)
136. Bernard LACOMBE, 1987-a  
*Le Delta central du Niger au Mali*  
 ensemble de documents pour l'enquête-cadre de l'Orstom-Ministère de la Coopération, Orstom, Paris-Bamako : 200 (environ)
137. Bernard LACOMBE et al, 1987-b  
*L'orientation des sciences sociales à l'Orstom*  
 Note pour le Conseil scientifique de l'Orstom, 1987 : 42
138. Bernard LACOMBE, 1987-c  
*La technique est une problématique - les sciences et les faits, quelques observations -*  
 Colloque MESRU/CIRAD de Montpellier, septembre 1987 : 5
139. Bernard LACOMBE, 1988-a  
*La notion de sous-produit*  
 Département SDU, Orstom, *Document de travail* n° 20, Nov. 1988 : 32
140. Bernard LACOMBE  
*Statistiques et familles : taux et probabilités d'agrandissement des ménages et familles -trois études-*  
 Département SDU, Orstom, *Document de travail* n° 7, août 1988 : 42
141. Bernard LACOMBE et al, 1989-a  
*La croissance urbaine de la vallée de Chalco*  
 Document préparatoire au projet avec l'Université autonome métropolitaine de Mexico, Orstom-UAMX, Mexico-Paris, dactylo : 27
142. Bernard LACOMBE, 1989-b  
*Note sur l'enfance dans le Tiers monde*  
 Orstom, dactylo : 4
143. Bernard LACOMBE, 1989-c  
*Notes pour un Cours d'informatique*  
 Orstom, octobre 1989, dactylo : 9
144. Bernard LACOMBE, 1989-d  
*Note pour une initiation à DBase 4*  
 Orstom, octobre 1989, dactylo : 3
145. Bernard LACOMBE, 1989-e  
*Conferencia sobre la brujeria en Africa*  
 Cercle de lecture du Club France, Mexico, octobre 1989, dactylo : 3
146. Bernard LACOMBE, 1989-f  
*Conférence sur Congo-Océan*  
 Alliance française, Mexico, 6 décembre 1989 : 12

147. Rogelio MARTINEZ FLORES, José Manuel JUAREZ NUÑEZ et Bernard LACOMBE FOUERE, 1989-g  
*Aproximación a la problemática socioeconómica de los habitantes del Valle de Chalco, 16 de noviembre de 1989*  
 CCE, Orstom, UAM, Mexico, 1989 : 32
148. José Manuel JUAREZ NUÑEZ, Rogelio MARTINEZ FLORES et Bernard LACOMBE FOUERE, 1989-h  
*Resultados de las encuestas socioeconómicas de agosto 1989 en el Valle de Chalco, 20 de noviembre de 1989*  
 CCE, Orstom, UAM, Mexico, 1989, pagination diverse, environ 450 pages
149. Bernard LACOMBE, 1989-i  
*Reporte presupuestal al 20 de noviembre de 1989 (bilingue)*  
Rapport intermédiaire du Projet Chalco de novembre 1989 : 14 + annexes
150. Bernard LACOMBE et Mamoudou Si, 1990-a  
*Acerca de algunas cuestiones en materia de ciencias sociales*  
 Orstom / UAM-X, 1990, reprogr. : 18
151. José Manuel JUAREZ NUÑEZ, Rogelio MARTINEZ FLORES et Bernard LACOMBE FOUERE, 1990-b  
Diccionario de códigos de las encuestas aplicadas en el Valle de Chalco, agosto de 1989  
*Reporte de avance juin 1990*, CCE, Orstom, UAM, Mexico, pagination multiple, 200 pages environ
152. Bernard LACOMBE FOUERE, 1990-c  
*Reflexiones metodológicas 2*, mai 1990 : 3
153. Bernard LACOMBE FOUERE et Eduardo PRECIAT LAMBARRI, 1990-d  
*Chalco, medio ambiente, sociedad y territorio - Reporte final del Proyecto Valle de Chalco*  
 CCE, Orstom, UAM, Mexico, Novembre 1990 : 23
154. Bernard LACOMBE FOUERE et Eduardo PRECIAT LAMBARRI, 1990-e  
*Documento final del Proyecto Chalco, medio ambiente, sociedad y territorio - Minuta de la última sesión del Comité científico del Proyecto Valle de Chalco CCE-Orstom-UAM*  
 México, 1990 : 5 (trad. en français : 5)
155. Bernard LACOMBE, 1990-f  
*Note sur les travaux à engager en matière d'études sur les enfants du Tiers monde*  
 Unesco, Paris, 5
156. Bernard LACOMBE, 1990-g  
*La page de gauche, histoire d'une possession - genèse d'une suite de récits sur la vie sorcière*  
 Mexico, dactylo, 1990 : 23
157. Bernard LACOMBE, 1991-a  
*Projet d'un ouvrage sur des essais scientifiques*  
 Note, Orstom Mexico 8 juillet 1991 : 1
158. Bernard LACOMBE FOUERE et Mamoudou Seck SI DIOP, 1991-b  
La ciencia y los hechos: algunas observaciones. Consideraciones acerca del trabajo de campo y de la sinergia multidisciplinaria en el Proyecto Chalco  
*Rapport final II de mars 1991* : 10
159. Jorge GONZALEZ ARAGON (rédigé par Bernard Lacombe), 1991-c  
*Le système d'information dans le projet Chalco*  
 Note pour le Bulletin du département SUD-Orstom, Juillet 1991 (traduit par B.Lacombe)

160. Jorge GONZALEZ ARAGON (rédigé par Bernard Lacombe), 1991-d  
*Mise en évidence d'une pensée urbanistique indigène : le codice aztèque "Plan sur papier maguay"*  
 article pour le numéro spécial "Amérique Latine" des Cahiers Orstom des sciences humaines, 1991
161. Jorge David HERNANDEZ MENDOZA (rédigé par Bernard Lacombe), 1991-e  
*Conclusions pratiques d'un projet scientifique multidisciplinaire : l'exemple du Projet Chalco CEE-Orstom-UAM, Mexico, Mexique*  
 numéro spécial "Amérique Latine", Cahiers Orstom des sciences humaines, 1991  
 (prix Suzanne Doré, Paris, 1992)
162. Rogelio MARTINEZ, (trad. par JM.Juaréz et B.Lacombe), 1991-f  
Discipline et multidisciplinaire  
*Bulletin du département SUD-Orstom*, Juillet 1991
163. Bernard LACOMBE, Mayela GARCIA ALBA et Ignacio ORONA, 1991-g  
*Informe técnico sobre las ciencias sociales en el proyecto INIFAP-Orstom sobre los escurrimientos superficiales en el norte de México*  
 INIFAP/Orstom, Gomez Palacio, dactylo : 8
164. Bernard LACOMBE FOUERE et Rogelio MARTINEZ FLORES, 1991-h  
*Ville et environnement dans une ville périphérique spontanée de Mexico, Rapport de synthèse du Projet Chalco CCE-UAM-Orstom*  
 Orstom UAM-X, Mexico 1991 : 131  
  
*Rappelons que le Projet Chalco a produit une centaine de cartes et environ 1400 pages imprimées, plus 9 millions de megabytes d'informations d'enquête sans compter les données recueillies selon différentes sources et normalisées dans leur présentation. Il a produit un projet architectural et permis l'implantation d'un système d'information géographique à la UNAM, université nationale du Mexique. Il a été primé (Prix Suzanne Doré France) et deux fois primé au Mexique : au niveau de l'Université et au niveau national.*
165. Bernard LACOMBE et Jorge GONZALEZ ARAGON 1991-i  
*Le système d'information géographique du projet Chalco*  
 in Pierre PELTRE : Systèmes d'information géographiques à l'Orstom. Quelle stratégie de recherche ? Analyse des réponses parvenues (Note du 20/11/1991 : multigr. 20 pages) : 12
166. Bernard LACOMBE FOUERE et Rogelio MARTINEZ FLORES, 1991-j  
*Ville et environnement dans une ville périphérique spontanée de Mexico, Rapport de synthèse du projet Chalco*  
 CCE-Orstom-UAM, 1991, multigr. : 131
167. Bernard LACOMBE FOUERE et Ignacio ORONA CASTILLO, 1992-a  
*Divergences entre unités d'observation dans le projet INIFAP-Orstom : Modélisation des écoulements superficiels pour la gestion de l'eau dans les grands bassins du Nord Mexique*  
 Communication au Colloque Meso-américain : Systèmes de production et développement agricole, Collège de Postgraduados de Montecillo, Texcoco, Etat de Mexico, Mexique, juin 1992 : 6 + 2 fig.  
*Divergencias entre unidades de observación dentro del proyecto: Modelación de escurrimientos superficiales para el manejo del agua en la grandes cuencas del norte de México*  
 Ponencia para el Coloquio mesoamericano: Sistemas de producción y desarrollo agrícola, Colegio de Postgraduados de Montecillo, Texcoco, Edo de México, junio de 1992 : 4 + 2 fig.

168. LACOMBE FOUERE, Juan ESTRADA et Ignacio ORONA CASTILLO, 1992-b  
*Thèmes des propositions pour l'observation des sciences sociales dans le projet INIFAP/ORSTOM sur les écoulements superficiels,*  
 INIFAP, Gomez Palacio, 12 août 1992 : 2
169. Bernard LACOMBE, 1992-c  
*Note sur les découpages disciplinaires à l'Orstom*  
 Note pour le CS-Orstom, 1<sup>er</sup> février 1992 : 2
170. Bernard LACOMBE, 1992-e  
*Informes de los recogidos de campo*  
 INIFAP-Orstom, Gomez Palacio, 1992, dactylo : 9
171. Bernard LACOMBE et Olivier VOISIN, 1992-f  
*Comptes rendus des différents entretiens*  
 INIFAP-Orstom, Gomez Palacio, 6 août 1992, dactylo : 12  
 (textes en français et espagnol)
172. Bernard LACOMBE, 1992-g  
*Ayuda para el paquete Chadoc*  
 INIFAP-Orstom, Gomez Palacio, 1992 : environ 20 p.
173. Bernard LACOMBE et Gerardo TAJIN, 1992-h  
*Sistemas de información geográfica*  
 INIFAP/Orstom, Gomez Palacio, Octubre 1992 : 12
174. Bernard LACOMBE, 1992-i  
*Note de candidature aux élections de la CS6:*  
 CS6-Orstom, 24 mai 1992 : 2
175. Bernard LACOMBE, 1992-j  
*Projet d'une collection de vulgarisation scientifique*  
 Note au Président de l'Orstom, 18 octobre 1992 : 5
176. Bernard LACOMBE, 1992-k  
*Le projet INIFAP-Orstom, écoulements superficiels : problématique et place de l'observation en sciences sociales*  
 INIFAP/Orstom, Gomez Palacio, Août 1992, dactylo, : 8  
 (une partie du texte est en espagnol, l'autre en français)
177. Rogelio MARTINEZ FLORES et Bernard LACOMBE FOUERE, 1992-l  
*Uso del agua y de su desalojo en un asentamiento humano imprevisto -aproximación a problemas de hidrología urbana a través la encuesta socioeconomica de la ciudad Valle de Chalco*  
 México, 1992 : 15 + 7 p. nota de trabajo, preparada para publicación en *Argumentos*,
178. Bernard LACOMBE FOUERE et Ignacio ORONA CASTILLO, 1993-a  
*Análisis de las cuestiones socioeconomica de la Región hidrológica 36 de México,*  
 pag. mult., environ 200 p.
179. Jorge GONZALEZ ARAGON et Bernard LACOMBE, 1993-b  
*Cartas de la Región Hidrológica 36 de México*  
 (fuentes : censos agrícolas y de población)  
 49 cartas, 6 tableaux  
 Orstom, Puebla, marzo de 1993 : 55
180. Edith PERRIER et Bernard LACOMBE, 1993-c  
*Analyse en composantes principales des données naturelles et humaines de la Région Hydrologique 36, Nord Mexique*  
 -Orstom, janv. 1993 : pag. mult. environ 25 pages

- 181.M.SI et M. MAGAÑA (rédigé par Bernard Lacombe), 1993-d  
*Le terrain comme propédeutique à la recherche. Problématique d'une pédagogie : l'expérience de la UAM-X, Mexico*  
 Communication pour les journées de sociologie de l'Orstom sur le terrain. - Paris Septembre 1993 - : 4
- 182.Bernard LACOMBE, 1993-e  
*Le terrain et la prise de notes*  
*La gestion mentale*  
*Le plan et la rédaction*  
*Analyse, résumé et synthèses*  
 Quatre chapitres pour un ouvrage didactique de méthodologie pour étudiants (de Margarita E. Magaña), dactylo, 25 pages environ
- 183.Bernard LACOMBE, 1994  
*L'ORSTOM et le terrain, histoire d'une divergence*  
 multigr. 25
- 184.Bernard LACOMBE, 1996-a  
*Les questionnements de l'anthropologie*  
 CNRS, multigr. 5
- 185.Bernard LACOMBE, 1996-b  
*La différenciation sexuelle et la modernité*  
 Conférence donnée à la Société d'Écologie humaine de Bordeaux, 7 décembre 96, à paraître dans les Actes : 17
- 186.Bernard LACOMBE et Marie-France MEDANA, 1996  
*L'interculturel*  
 Dossier et cours établi pour le CELSA (Paris IV), multigr. : 70 pages
- 187.Bernard LACOMBE, 1997-a  
*L'interculturel*  
 Conférence pour le CHEAM, Paris : 17
- 188.Bernard LACOMBE, 1997-b  
*Des ressources à l'homme, les questions posées par les méthodes d'intégration disciplinaire*  
 Réunion 'Savanes', Orstom, 20-24 janvier 1997 : 8
- 189.Catherine FOURGEAU et Bernard LACOMBE, 1997-c  
*Des migrants et diasporas, une dynamique moderne*  
 Contribution au Projet Migrations asiatiques du CHEAM, Mai 1997 : 5
- 190.Bernard LACOMBE, 1997-d  
*Civilisation et culture, quel enjeu pour le XXI<sup>ème</sup> siècle ?*  
 CHEAM, Conférence inaugurale, 15.10.1997 : 17



# BIBLIOGRAPHIE

## des ouvrages cités

- ADAM J.M., BOREL M.-J., CALAME C., KILANI M., 1995  
*Le discours anthropologique*, Description, narration, savoir  
(Klincksick, Paris, 1990) 2<sup>ème</sup> éd. Payot, Lausanne, 1995 : 285
- ANCEY Gérard, 1975  
*Enquêtes rurales en Afrique sur échantillons restreints. Problèmes et méthodes à travers 3 analyses de cas.*
- AMIRA, brochure n° 45, Paris, Juin 1984 : 157
- BARNES Julian, 1987  
*Le perroquet de Flaubert*  
Stock, Le livre de poche n°6382, Paris, 1987 : 253
- BARROW John D., 1996  
*Pourquoi le monde est-il mathématique ?*  
Éditions Odile Jacob, 1996 : 117
- BARTH Britt-Mari, 1994  
*L'apprentissage de l'abstraction. Méthodes pour une meilleure réussite scolaire*  
Retz, Pédagogie, Paris, 1994 : 192
- BENOIT Daniel et al, 1977  
Une méthode d'analyse pour mesurer l'influence du sevrage sur la fécondité  
*Cah. Orstom, sér. Sci. Hum.* Vol.XIV, n°4, 1977 : 421-424
- BIOULÈS Vincent, 1995  
*Écrits, 1970-1995*  
ENSBA, Paris, 1995 : 190
- BIZIÈRE Jean-Maurice, 1986  
Ce monde que l'on croyait perdu  
Introduction à : LLOYD DE MAUSE, *Les fondements de la psychohistoire*  
PUF, Perspectives critiques, Paris, 1986 : 290
- BLOCH Maurice, 1995  
Le cognitif et l'ethnographique  
*Gradhiva, 17-1995 : 45-54*
- BLOOR David, 1976  
*Sociologie de la logique, les limites de l'épistémologie*  
Pandore n°2, Paris, 1976 : 190
- BOUTILLIER Jean-Louis, QUESNEL André et VAUGELADE Jacques, 1976  
*Concepts et méthodes pour l'analyse des migrations, le cas des migrations voltaïques*  
ORSTOM, Ouagadougou, multigr., 1976 : 17
- BROMBER Victor, 1981  
*Flaubert*  
Seuil, écrivains de toujours, Paris, 1986 : 190
- BRUCKNER Pascal, 1983  
*Le sanglot de l'homme blanc, Tiers Monde, culpabilité, haine de soi*  
Le Seuil, Paris, 1983 : 310

- CANTRELLE Pierre, 1969  
*Étude démographique dans la région du Sine-Saloum, Sénégal : état civil et observation démographique, 1963-1965*  
 ORSTOM, Paris, 1969 : 121
- CARATINI Sophie, 1997  
Expérience du terrain, construction du savoir  
*L'Homme*, 143, 1997 : 179-187
- CARO Paul, 1996  
La science à la TV est un genre littéraire  
*La Recherche*, 1996 : 90-92
- CHARBIT Yves, PETIT Véronique, LACIDES Marie-Laure, 1995,  
*Village monographs, using CERPAA's methodology in population ; health and family planning programmes*  
 paper to UNFPA, New York, dec. 1995 : 23
- CHIAO C.M., THOMPSON W.S. et CHEN D.T., 1938  
*An Experiment in the Registration of Vital Statistics in China*  
 Scripps Fondation for Research in Population Problems, Oxford Ohio, 1938 : 150
- COMETS, 1997  
*Communication et diffusion du savoir scientifique*  
 CNRS (Comité d'éthique pour les sciences), Janv. 1997 : 21
- CONCHE Marcel, 1990  
*L'aléatoire*  
 Éd. du Mégare, Paris, 1990 : 146
- CONCHE Marcel, 1993  
*Vivre et philosopher*  
 PUF perspectives critiques, 1993 : 231
- CONCHE Marcel, 1994  
*Pyrrhon ou l'apparence*  
 PUF perspectives critiques, 1994 : 326
- CONCHE Marcel, 1996  
Devenir Grec  
*Revue philosophique*, 1-1996 : 3-22
- CONDOMINAS Georges, 1957  
*Nous avons mangé la forêt*  
 Le Mercure de France, Paris, 1957 :
- COPPENS Yves, 1983  
*Le singe, l'Afrique et l'homme*  
 Hachette Pluriel 8446, Paris, 1983 : 246
- COUTY Philippe, 1990  
*Sciences sociales et recherche multidisciplinaire à l'Orstom*  
 Journées d'Études, ORSTOM, 1990 : 45
- CUICUILCO, 1991  
*Etnografía y literatura*  
 n° espec., 25, México, 1991 : 110
- DAY Douglas, 1973  
*Malcom Lowry, a Biography*  
 Dell Publishing & C°, New York, 1973
- DELIGEORGES Stéphane, 1966  
Géante à crinoline, la grande salamandre de Chine, championne hors normes des batraciens  
*La recherche*, 291-1966 : 50-51
- DELIGEORGES Stéphane, 1996  
À la limite possible du petit, la musaraigne étrusque, mammifère de moins de trois grammes  
*La recherche*, 290-1996 : 38-39
- DESJARDINS Denis, 1996  
*Petit traité de l'émotion*  
 La Table Ronde, Paris, 1996 : 90

- DOÏ TAKEO, 1982  
*Le jeu de l'indulgence*  
 Le Sycomore, L'asiatique, Paris, 1982 : 135
- DUBUISSON Daniel, 1989  
Anthropologie poétique. Prolégomènes à une anthropologie du texte  
*L'Homme*, 111-112, 1989 : 222-236
- DURRELL Lawrence, 1995-a  
*Rite de passage*  
 NIL éd. 1995 : 123
- DURRELL Lawrence, 1995-b  
*Un peu de tenue, Messieurs !*  
 NIL éd. 1995 : 123
- DURRELL Lawrence, 1996  
*Sauve qui peut ! Scènes de la vie diplomatique*  
 NIL éd. 1996 : 125
- ELSTER Jon, 1987  
*Le laboureur et ses enfants, deux essais sur les limites de la rationalité*  
 Éd. de Minuit, Paris, 1987 : 199
- FAVRET-SAADA Jeanne et CONTRERAS Josée, 1982  
*Corps pour corps. Enquête sur la sorcellerie dans le Bocage*  
 Gallimard nrf, Paris, 1982 : 369
- FAVRET-SAADA Jeanne, 1977  
*Les mots, la mort, les sorts, La sorcellerie dans le Bocage*  
 Gallimard Bibli. Sci. Hum., Paris, 1977 : 258
- GARANDERIE Antoine (de la), 1990  
*Pédagogie des moyens d'apprendre - Les enseignants face aux profils pédagogiques*  
 Centurion, 1990, Paris : 135
- GEERTZ Clifford, (1988), 1996  
*L'anthropologue comme auteur*  
 Métailié, Paris, 1996 : 155
- GENDREAU Francis & VOLLE Michel, 1967  
*Enquête démographique : Madagascar, 1966*  
 INSRE-ORSTOM, Tananarive, 1967 : 169
- GEORGE François,  
*L'effet y'au d'poële*  
 Le Seuil, Paris,
- GODELIER Maurice, 1966  
*Rationalité et irrationalité en économie*  
 Fr. Maspero, Paris, 1966 : 295
- GODELIER Maurice, 1973  
Modes de production, rapports de parenté et structures démographiques  
*La Pensée*, 172-1973 : 7-31
- GOODY Jack (et P.-E. Dauzat), 1996  
*L'homme, l'écriture et la mort*  
 Les Belles Lettres, 1996 : 249
- GRAMSCI Antonio, 1959  
*Œuvres choisies*  
 Éditions sociales, Paris, 1959 : 539
- GULLIVER, 1990  
*L'écriture voyage*  
 N° spéc., juin 1990, n°2-3 : 366
- HAGENBUCHER-SACRIPANTI Franck, 1989  
*Santé et Rédemption par les génies au Congo*  
 PubliSud, Paris, 1989 : 304

- HILLERMAN Tony, 1991  
*Dieu qui parle*  
 Rivages/Noir, Paris, 1991 : 338
- HURAUULT Jean / HENRY Louis, 1969  
Éleveurs et cultivateurs des hauts plateaux du Cameroun, La population du lamidat de Banyo  
*Population*, 5-1969 : 964-994
- IMBERT Claude (éd.), 1992  
*Introduction aux sciences cognitives*  
 Gallimard, Folio, Essai, Paris, 1992
- JULIEN François, 1978  
*Encre de Chine*  
 Alfred Eibel, éd. Lausanne, 1978 : 119
- KANT Emmanuel, 1994  
*Le jugement esthétique, textes choisis*  
 puf, Paris, 1994 : 123
- LABURTHE-TOLRA Philippe, 1986  
*Le tombeau du soleil, Chronique des Bendzo*  
 Éditions Odile Jacob, 1986 : 383
- LABURTHE-TOLRA Philippe, 1991  
Les techniques de la recherche  
 in *Mythes et traditions*, Brepols, Turnhout (Belgique), 1991 : 418-432
- LAMY Bernard et ROUX Jean-Claude, 1969  
*Espace et société traditionnelle en zone rurale de colonisation, Étude de géographie régionale, Sénégal*  
 Orstom, Dakar, 1969 : 183 + cartes
- LAPLANTINE François, 1996  
*La description ethnographique*  
 Nathan Univ. 128, Paris, 1996 : 128
- LE CLÉZIO J.M.G., 1988  
*Le rêve mexicain ou la pensée interrompue*  
 nrf essais, Gallimard, 1988 : 249
- LEACH Edmund R, 1970  
*Lévi-Strauss*  
 Editor Franck Kermode, Fontana/Collins/Great Britain 1978 : 128
- LEPENIES Wolf, 1990  
*Les trois cultures, entre science et littérature, l'avènement de la sociologie*  
 Éd. de la Maison des sciences de l'homme, Paris, 1990 : 408
- LODGE David, 1996  
*L'art de la fiction*  
 Rivages, Paris, 1996 : 312
- LORTAT-JACOB Bernard, 1994  
*Indiens chanteurs de la Sierra Madre, L'oreille de l'ethnologue*  
 Hermann éd., Coll. Savoirs, Lettres, 1994 : 169
- LUCA Nathalie, 1997  
*Le salut par le foot, une ethnologue chez un messie coréen*  
 Labor et fides, Genève, 1997 : 146
- MALSON Lucien, 1971  
*Les enfants sauvages*  
 UGE, 10/18, 1971 : 246
- MANNONI Octave, 1980  
*Un commencement qui n'en finit pas*  
 Seuil, Paris, 1980 : 189
- MAUGHAM Somerset, 1961  
*L'archipel aux sirènes*  
 Livre de poche, Paris, 1961 : 243

- MEAUCORPS P. H. et BASSOUL R., 1960  
*Empathie et connaissance de soi*  
 Paris, 1960
- MERTENS Pierre, 1990  
*Lettres clandestines, récit*  
 Seuil, 1990 : 84
- MICHAUX Henri, 1988  
*Ecuador, Journal de voyage*  
 Gallimard, nrf, Paris, 1988 : 188
- MULLER Martine, 1983  
*Vie et survie de la fiction populaire dans quelques romans français depuis 1945*  
 Thèse 3<sup>ème</sup> cycle, Saint-Denis, 1983, multigr. : 422
- MULLON Christian éd., 1991  
*Le transfert d'échelles SEMINFOR 4 ORSTOM, Septembre 1990*  
 ORSTOM, Coll & sémin. Paris, 1991 : 518
- Notes and Queries on Anthropology 1961*  
 Routledge and Kegan Paul, London, 6<sup>o</sup> éd., 1960 : 403
- ORLHAC, Monique, 1967  
*Contribution à l'étude de l'emploi du temps du paysan dans la zone arachidière (Hanène, Sénégal)*  
 ISEA Dakar, Nov. 1967 : 127 + Ann.
- ORLHAC, Monique, 1975  
*L'accumulation du capital et la mobilisation du travail. Exemples de sociétés rurales au Sénégal et à Madagascar*  
 Thèse, Montpellier, Juin 1975 : 390 + annexes
- OROZCO Víctor, 1992  
*Las guerras indias en la historia de Chihuahua, Primeras fases,*  
 CNCA, Regiones, México, 1992 : 1981
- ORSTOM, 1972  
*Maintenance sociale et changements économiques au Sénégal; I. Doctrine économique et pratique du travail chez les Mourides*  
 ORSTOM, Paris, 1972 : 273
- PASSERON Jean-Claude, 1992  
*Le raisonnement sociologique : L'espace non-poppérien du raisonnement naturel*  
 Nathan, Paris, 1992
- PAULME Denise, 1977  
*Sanga 1935.*  
*Afrique 65, XVII (I) : 7-12, 1977*
- PIRSIG Robert M., 1976  
*Zen and the Art of Motorcycle Maintenance*  
 Corgi Book, New York, 1976 : 406  
*Traité du Zen et de l'entretien des motocyclettes*  
 Le Seuil, Points Roman, R151, Paris, 1984 : 351)
- POPPER Karl, 1989  
*La quête inachevée*  
 Agora Pocket, Paris, 1989 : 350
- POTTIER Richard, 1995  
*Différences culturelles et relation thérapeutique*  
 Document pédagogique, Université de Lille, 1992 : 13, (à paraître)
- QUESNEL André et VAUGELADE Jacques, 1974  
*L'enquête renouvelée : Enrichissement de l'observation et de l'analyse démographiques dans les pays en à statistiques incomplètes*  
 GDA, n<sup>o</sup> spéc. N<sup>o</sup>7, Paris, 1974 : 25-38
- QUIGNARD Pascal, 1995  
*Rhétorique spéculative*  
 Calmann-Lévy, Paris, 1995 : 218

- RABINOW Paul, 1988  
*Un ethnologue au Maroc, Réflexions sur une enquête de terrain*  
Hachette, Hist. des gens, Paris, 1988 : 145
- RANSMAYR Christoph, 1989  
*Les effrois de la glace et des ténèbres, roman*  
Maren Sell, Paris, 1989 : 236
- REED John, 1973  
*Hija de la Revolución y otras narraciones*  
Fondo de cultura económica, México, 1973 : 220
- REED John, 1975  
*Le Mexique insurgé*  
François Maspero, Voix, Paris, 1975 : 326
- REEVES Hubert, 1984  
*Poussière d'étoiles, l'évolution cosmique*  
Seuil, Points sciences, Paris, 1984 : 180
- RIDING Alan, 1985  
*Los vecinos distantes, Un retrato de los Mexicanos*  
Joaquín Motiz/Planeta, México, 1985 : 453
- RUELLE David, 1991  
*Hasard et chaos*  
Odile Jacob, sciences, Paris, 1991 : 248
- SAADA Paul, 1980  
*Études socio-urbaines au Congo 4 volumes : Brazzaville, Pointe-Noire, Centres Secondaires, Étude de Synthèse*  
Urbanor/CRETH, Paris/Brazzaville 1980, pag. mult.
- SACKS Oliver, 1988  
*L'homme qui prenait sa femme pour un chapeau*  
Le Seuil, Paris, 1988 : 318
- SAHAGÚN F. Bernadino de, 1991  
*Histoire générale des choses de la Nouvelle Espagne*  
FM/La Découverte, 1991 : 287
- SAHLINS Marshall, 1976  
*Âge de pierre, âge d'abondance, L'économie des sociétés primitives*  
Gallimard, nrf, 1976 : 411
- SCHWARTZ Alfred, 1971  
Histoire d'une recherche en pays guéré ( Côte d'Ivoire)  
*Colloque d'Abidjan « Sociologie et terrain », ORSTOM, 1971*
- SCHWARTZ Alfred, 1975  
*La vie quotidienne dans un village guéré*  
INADES Abidjan, 1975 : 178
- SEYDOU Christiane, 1980  
*Poésie pastorale des Peuls du Mali*  
Mouton, MSH, Paris, 1980
- SHANK Roger C., 1995  
De la mémoire humaine à la mémoire artificielle  
*La Recherche*, 173-26, 1995 : 150-155
- SIRAN Jean-Louis, 1990  
Le soin de la parole  
*Mesure, culture et cultures*, Paris, 1990, n° 4 : 89-105
- SMITH Glenn, 1988  
*Time allocation of Madurese Peasants : a quantitative study of Gender*  
XIIth International Congress, Zagreb, dactylo : 11
- SMITH Glenn, 1994  
Adaptation et réductionisme en anthropologie  
*Écologie humaine*, 11- 1994 : 1-6

- SMITH Glenn, 1995  
*Time Allocation among the Madurese of Gedang-Gedang*  
 Uman Relation Area Files Inc., Allen Johnson ed. of Cross-Cultural Studies in Time Allocation, & Lab. Asie du Sud-Est et monde Austronésien, France, Sept. 1995 : un vol. de 98 p. + une disquette de données
- SMITH Pierre, 1986  
Le souci anthropologique  
*L'Homme*, 97-98, 1986 : 331-344
- SOKAL Alan, Bricmont Jean, 1997  
*Impostures intellectuelles*  
 Éditions Odiles Jacob, 1997 : 276
- STAROBINSKI Jean, 1971  
*Jean-Jacques Rousseau : la transparence et l'obstacle suivi de sept essais sur Rousseau*  
 Gallimard, 1971 : 457
- STUDIES IN FAMILY PLANNING, 1981  
*Focus Group Research*  
 Special Issue, *Studies in Family Planning*, Vol.12, N.12, Dec. 1981 : 405-460
- SUHAMI Henry, 1993  
*Sir Walter Scott*  
 Éditions du Fallois, Paris, 1993 : 464
- SYNGE John M., [1902] 1996  
*Les îles Aran*  
 Payot, PBP 302, Paris : 183
- THOM René, 1983  
*Paraboles et catastrophes*  
 Flammarion, Champs, 1983 : 189
- THULLIER Pierre, 1983  
Publications scientifiques : comment fonctionne le « jugement par les pairs » ?  
*La Recherche*, 1983 : 143-14 : 520-523  
 (et réponses aux correspondants, même année, 146-14 : 1010-1012)
- TOFFIN Gérard, 1989  
Écriture romanesque et écriture de l'ethnologie  
*L'Homme*, 111-112, 1989 : 34-49
- TOLRA, 1996  
*Fugue en Sorbonne mineure*  
 Éditions Jean-Paul Gisserot, Paris, 1996 : 126
- TOMATIS Alfred, 1970  
*L'intégration des langues*  
 SECRAP, Sèvres, 1970 : 47
- TOMATIS Alfred, 1991  
*L'oreille et le langage*  
 Seuil, Points sciences 12, 1991 : 190
- TRINH Xuan Thuan, 1988,  
*La mélodie secrète... Et l'homme créa l'univers*  
 Paris, Fayard, Le temps des sciences : 390
- VARGAS LLOSA Mario, 1975  
*La orgía perpetua*  
 Bruguera-Libro Amigo, Grandes maestros, n°1502/626, Barcelona, 1975 : 218  
 (cet ouvrage a été traduit en français sous le titre L'orgie perpétuelle)
- VEYNE Paul, 1991  
*La société romaine*  
 Seuil, Travaux, 1991 : 342
- WALLISER Bernard, 1977  
*Systèmes et modèles. Introduction critique à l'analyse de systèmes*  
 Éd. Seuil, Paris, 1977 : 248

- WALTISPERGER Dominique, 1974  
*Le fichier de population de N'Gayokhème - Sénégal - . Analyse des données 1963-1970*  
ORSTOM, Dakar, 109+ann.
- WEBER Eugen, 1976  
*La fin des terroirs. La modernisation de la France rurale, 1870-1914*  
Fayard, Éd. Recherches, Paris, 1983 : 842
- WINKIN Yves, éd., 1984  
*La nouvelle communication, textes BATESON Gregory and all*  
Seuil, Points, 136, Paris, 1984 : 358
- ZEMP Hugo, 1995  
*Écoute le bambou qui pleure, Récits de quatre musiciens mélanésiens, 'Aré'aré, Îles Salomon)*  
Gallimard, Paris, 1995 : 217
- ZEMP Hugo, 1996  
*Les voix du monde, une anthologie des expressions vocales*  
Le Chant du monde, CMX 374 1010.12



## Table des matières

Exergue	
Dédicace	
Sommaire	
<b>Introduction</b>	<b>5</b>
Jeu du ‘nous’	6
Notes de présentation	8
conventions graphiques	
convention de citation des ouvrages	
présentation des travaux	
<b>Chapitre 1   Un itinéraire scientifique</b>	<b>11</b>
note annexe sur la disparition d’une thèse	22
<b>1.1. Les tribulations d’un projet scientifique</b>	<b>26</b>
collaborations	26
itinéraire intellectuel	27
une carrière, image déformée d’une stratégie intellectuelle	29
<b>1.2. Descriptif des missions remplies</b>	<b>37</b>
développement des connaissances	37
application et valorisation	38
recherche en coopération	39
direction des activités de recherche	39
diffusion de l’information scientifique et technique	40
formation	42
administration de la recherche	43
<b>1.3. Expérience interculturelle</b>	<b>47</b>
<i>annexes au chapitre 1 : déroulement d’une carrière</i>	<i>56</i>
pays d’affectation et fonctions exercées	
pays de mission pour travaux de recherche de courte et moyenne durée	
<b>Chapitre 2   Les thèmes de recherche</b>	<b>58</b>
<b>2.1. Les méthodes de collecte</b>	<b>59</b>
enquête de confrontation	60
enquête renouvelée	61
application de la technique de l’investigation centrée par petit groupe ( <i>focus group</i> )	62
la ville : migration et adaptation	63
les généalogies	64
temps de travaux & coût de l’enfant	64
la langue d’enquête	65
méthodes de formation	66
approches multiples	71
<b>2.2. Les thèmes scientifiques</b>	<b>74</b>
analyses longitudinales	74
famille et groupe de migration	77
anthropologie et démographie	78
critique des données	79

<b>2.3. Commentaires de quelques publications</b>	82
problématique de la collecte en démographie	83
dépouillement de registres paroissiaux et enquête démographique rétrospective	84
santé mentale et migration	86
la boue et la poussière	90
<i>de lo cotidiano a lo académico</i>	92
fleur et parfum chez l'Antillais	93
le deuxième bureau	94
terrain et travail scientifique	95
<b>Chapitre 3 La page de gauche</b>	98
le cahier de terrain	98
comment furent écrits les récits sur la sorcellerie 101	
une interprétation de la sorcellerie comme système	117
<i>mimésis</i> et sorcellerie	123
une clé d'interprétation	125
syrène, histoire littéraire dans le travail scientifique	129
de l'expression littéraire dans le travail scientifique	136
remerciements	149
<b>Chapitre 4 Lignes de force</b>	150
<b>4.1. La page de droite</b>	151
les sciences sociales sont-elles des sciences ? 151	
option quantitative et problématique unificatrice	160
les travaux de rédaction	164
<b>4.2. L'inconscient comme acteur scientifique</b>	170
Les communautés rurales de la Pointe de Sangomar	171
Pratique du terrain	172
<b>4.3. Portrait du chercheur</b>	176
<b>Conclusion :</b>	181
<b>Références bibliographiques personnelles</b>	182
ouvrages publiés	183
chapitres et articles imprimés	185
publications de littérature grise	191
<b>Bibliographie des ouvrages cités</b>	202
<b>Table des matières</b>	212
<b>Résumé et abstracts</b>	215

## Résumé

### LA PAGE DE GAUCHE

du cahier de terrain

#### *imagination, sensibilité et logique scientifiques*

Dans une thèse d'habilitation à diriger des recherches, le candidat doit exposer ses travaux principaux et leurs conclusions. Cette thèse est organisée en quatre chapitres d'inégale importance. Dans ce travail nous présentons donc **l'itinéraire scientifique** que nous avons eu en abordant tout d'abord les tribulations d'un projet scientifique. Notre idée centrale de scientifique, qui a donné lieu à une thèse intitulée : *Pratique du terrain, méthodologie et techniques d'enquête*, était l'importance du terrain dans le travail scientifique en sciences sociales. Nous expliquons comment nous avons abouti à ce projet mûri plus de trente ans à travers les nombreuses opportunités connues dans une profession exercée au confluent de l'anthropologie et de la démographie, pour conclure que notre carrière a été l'image déformée d'une stratégie intellectuelle. Ensuite, nous décrivons les missions remplies : recherches en coopération, expertises, direction de grands projets d'études multidisciplinaires. Enfin, nous traitons de l'expérience interculturelle que nous avons retirée de cette longue fréquentation de nos séjours à l'étranger.

Nous traitons des **méthodes, thèmes et travaux de recherche** abordés tant sur les méthodes de collecte, que sur les thèmes scientifiques abordés qu'à travers les publications que nous estimons essentielles. Nous nous sommes centré sur les aspects novateurs de notre travail dans la production internationale en tentant de donner à chaque fois les leçons que nous pouvons tirer de ces actions sur le plan de la recherche. Nous avons voulu éviter le côté narcissique qu'incline cette revue des travaux personnels. Notre action a surtout eu pour objectif de collecter des données nouvelles ou des données de base dans des pays qui en étaient dépourvu, mais cet effort n'a pu se faire qu'en renouvelant profondément les techniques proposées par la

communauté internationale et les thèmes qu'il fallait adapter à la fois aux pays et à leurs besoins et aux besoins également de la communauté scientifique internationale. Car nous pensons que ce n'est pas parce que ces pays ont un « retard » de connaissances sur soi, que cela supposerait qu'il leur faille opter pour des méthodes frustrées et qu'ils n'aient pas, en matière de collecte, des actions de pointe. C'est pour cela que nous traitons des méthodes et des analyses que nous croyons originales que nous avons réalisées. Par ailleurs, nous ne commentons que certains de nos ouvrages et articles, faisant un choix sur ceux qui étaient novateurs et qui le sont restés. Les articles et ouvrages « conjoncturels » n'ont donc pas été traités.

**La page de gauche** est celle du cahier de terrain que l'on écrit toujours sur la page de droite. La page de gauche est donc les considérations plus personnelles, les remords, les hypothèses et les questions que l'on se pose sur, ou que nous pose, le travail de terrain. Nous abordons la manière dont nous avons écrit nos études sur la sorcellerie au Congo, le cheminement de l'élaboration de ces textes est largement abordé ainsi que la description des trois ouvrages qui ont présenté au public les résultats. Ensuite, nous explicitons le contenu de ces ouvrages en rapport avec les théories en cours, dont la *mimésis* de René Girard. Nous concluons par une partie plus générale sur l'expression de l'émotion dans le travail scientifique, traduction qui ne doit pas pour autant faire oublier que la science est d'abord de l'ordre du rationnel, mais en ce qui concerne les sciences sociales, comment se dispenser quand c'est l'observateur qui est l'outil de l'observation, avec son corps, ses émotions et sa sensibilité, de donner à comprendre au lecteur le vécu des sujets. Par ailleurs, les sujets des sociétés ne sont pas de simples marionnettes, mues par la structure sociales, mais aussi ils sont des acteurs, dont l'action individuelle modifie ces structures et leur permettent d'évoluer. Ce retour au sujet est donc un des thèmes centraux abordés dans ce dernier chapitre.

Le chapitre suivant traite des **lignes de force** de notre itinéraire intellectuel : un chercheur en sciences sociales ne pouvant se dispenser de

donner sa propre réponse au statut des sciences sociales dans le champ épistémologique de science... Nous avons centré notre travail sur une option quantitative qui ne négligerait pas les apports des autres dimensions, plus qualitatives, des sciences sociales. Enfin, nous abordons le travail de la rédaction, puisque tout auteur en science sociale se doit de poser le problème de l'expression des résultats de sa recherche en langue naturelle. La question de l'observateur comme outil d'observation avait été largement traité dans notre thèse nouveau régime, aussi seules les conclusions sont signalée dans cette thèse d'habilitation. Nous abordons ensuite la question de l'inconscient comme acteur scientifique puis tentons l'esquisse d'un portrait du chercheur portait qui n'est pas celui de l'auteur, pas plus que nous nous reconnaissons dans nos autres travaux, car une carrière scientifique est un portrait en patchwork, à la fois d'un scientifique, d'une époque et d'une vie avec ses errements et ses lignes de force.

Les références bibliographiques personnelles sont présentées ensuite selon trois rubriques : les ouvrages publiés, les articles et chapitres imprimés, les publications de littérature grise. Les ouvrages cités dans le texte sont référenciés en fin de la thèse.

## **Abstracts :**

### **La page de gauche du cahier de terrain**

imagination, sensibilité et logique scientifiques

Cette thèse d'habilitation est organisée en quatre chapitres : le premier traite de l'itinéraire scientifique suivi par l'auteur dont l'activité professionnelle s'est déroulée hors de France dans des pays africains et latino-américains. L'auteur décrit les missions qu'il a remplies et l'expérience interculturelle rapportée de ces longs séjours à l'étranger. Le deuxième chapitre expose les caractères novateurs des actions scientifiques menées selon trois grands aspects : la mise au point de techniques de collecte novatrices, l'exploration de thèmes scientifiques nouveaux et enfin les œuvres principales produites. Chaque exposé est suivi d'une analyse élargissant le débat d'un exposé que la loi du genre pourrait rendre narcissique. Ne sont analysés que les grands thèmes de recherche abordés par le chercheur. Le troisième chapitre aborde ce qu'il appelle la page de gauche du cahier de terrain. On écrit lors de l'enquête de terrain sur la page de droite et celle de gauche est la part personnelle des réflexions du chercheur sur le terrain. Dans ce chapitre est exposée la manière dont trois ouvrages sur la sorcellerie ont été construits, qui ont eu pour but d'une part de donner la parole aux sujets, d'autre part d'exposer le vécu du chercheur et de ses hôtes du terrain. L'auteur aborde enfin la question plus générale actuellement débattue sur la manière d'exposer le rationnel et l'expérientiel dans les travaux de sciences sociales. Le quatrième décrit les lignes de force suivies : sur la nature des sciences sociales et sur leur expression en langue naturelle, deux questions inévitables dans ces disciplines. L'auteur insiste sur le double apport des enquêtes quantitatives et des approches qualitatives dans les travaux qu'il a menés. Puis un exposé sur l'inconscient comme acteur scientifique. Enfin est tracé un portrait du chercheur en sciences sociales et expose les grandes caractéristiques qui pourraient être celles d'un chercheur, puisque la conclusion se détache du portrait en patchwork que trace de lui-même l'auteur au fil de cette rédaction.

**The left-hand page of the field notebook**  
imagination, sensibility and logic of science

This thesis is composed of four chapters of uneven length. The first traces the author's scientific career spent largely outside of France, in Africa and Latin America. The author describes the projects he participated in and the intercultural experience gained from these extended periods abroad. The second chapter expounds upon the innovative nature of the scientific actions he led by focusing on three aspects: the development of innovative research techniques, the pioneering of new scientific themes, and the principal results to emerge from this work. Each account is followed by analyses limited to the author's major themes of research. Then the chapter describes the author's overriding interest in the nature of social science and their expression in natural language, two questions these disciplines can ill afford to ignore. The author underlines the importance of both quantitative and qualitative approaches in the field research studies he conducted. In a chapter, the author addresses what he calls the left-hand page of the field notebook. Field research notes are usually written on the right-hand page, while the left-hand page is for the researcher's personal reflections in the field. In this chapter, the author discusses the manner in which three books on sorcery were put together, three works designed to give a mouthpiece to the subjects themselves, and to portray the daily life of the researcher and his field hosts. The author then broaches a more general question currently under debate, that of rationality and experience and the manner in which these may be treated in the social sciences. The author traces a portrait of the social scientist and delineates his/her key characteristics; as such, the conclusion is somewhat detached from the patchwork portrait the author has drawn of himself in the course of this essay and explains the place of the inconscient in research studies.